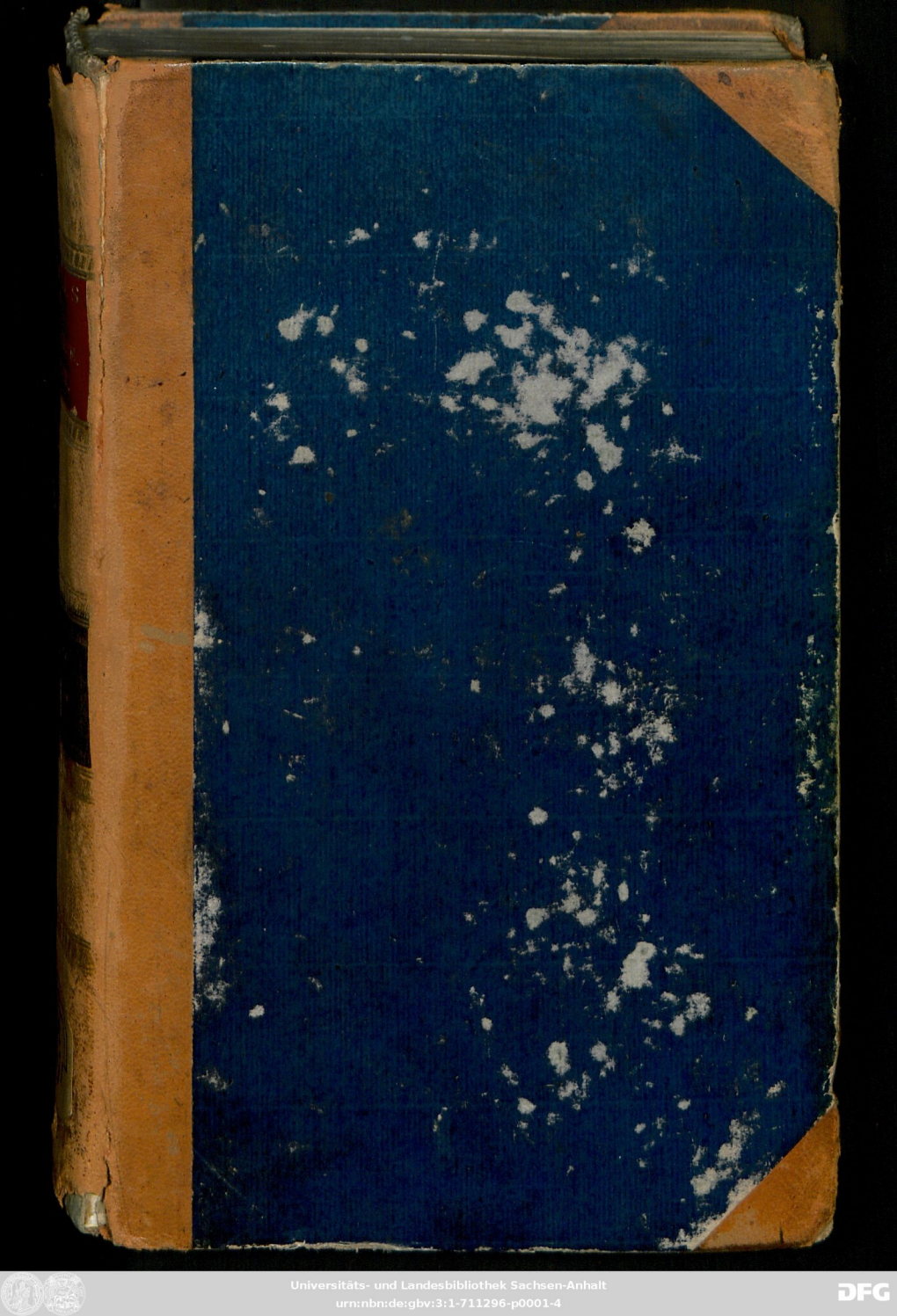

Rep. XIII. 2. no. 58.

Zb. 60.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0002-0

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0005-7

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0006-2

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

KGL. KOED.
UNIVERS.
ZVHALLE

THEATRE.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ORESTE, *tragédie.* Page 1

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 3

AVIS AU LECTEUR, *extrait de l'édition de* 1750. 5

EPITRE *à son alteſſe ſéréniſſime madame la ducheſſe du Maine.* 7

VARIANTES D'ORESTE, *édition de* 1750. 100

NOTES. 112

DISSERTATION *ſur les principales tragédies anciennes & modernes, qui ont paru ſur le ſujet d'Electre, & en particulier ſur celle de Sophocle.* 113

PREMIERE PARTIE. *De l'Electre de Sophocle.* 118

SECONDE PARTIE. *De la tragédie d'Oreſte.* 139

TROISIEME PART. *Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens, dans les ſujets qu'ils ont traités.* 155

ROME SAUVÉE, OU CATILINA, *tragédie.* 165

AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 167

PREFACE. 170

VARIANTES DE ROME SAUVÉE. 250

NOTES. 266

L'ORPHELIN DE LA CHINE, *tragédie.* 269

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU. 271

NOTES. 349

TANCREDE, *tragédie.* 351

A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR. 353

VARIANTES DE TANCREDE. 438

NOTES. 441

Fin de la Table du Tome quatrième.

ORESTE,

ORESTE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois le 12 janvier 1750.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce eſt une imitation de *Sophocle*, auſſi exacte que la différence des mœurs & les progrès de l'art ont pu le permettre. Elle fut jouée en 1750 avec beaucoup de ſuccès. L'auteur fut ſeulement obligé de changer le dénouement. Voici ce qu'il dit de ce changement, dans une note qui ſe trouvait à la fin de pluſieurs éditions d'Oreſte.

" Quoique cette cataſtrophe, imitée de *So-*
" *phocle*, ſoit ſans aucune comparaiſon plus
" théâtrale & plus tragique que l'autre manière
" dont on a joué la fin de la pièce, cependant
" j'ai été obligé de préférer ſur le théâtre cette
" ſeconde leçon, toute faible qu'elle eſt, à la
" première. Rien n'eſt plus aiſé, & plus commun
" parmi nous, que de jeter du ridicule ſur
" une action théâtrale à laquelle on n'eſt pas
" accoutumé. Les cris de *Clytemneſtre*, qui feſaient
" frémir les Athéniens, auraient pu, ſur un
" théâtre mal conſtruit & confuſément rempli
" de jeunes gens, faire rire des Français; &
" c'eſt ce que prétendait une cabale un peu
" violente. Cette action théâtrale a fait beau-
" coup d'effet à Verſailles, parce que la ſcène,
" quoique trop étroite, était libre; & que le

„ fond plus rapproché laiſſait entendre *Clytem-*
„ *neſtre* avec plus de terreur, & rendait ſa mort
„ plus préſente. Mais je doute que l'exécution
„ eût pu réuſſir à Paris. „

Voici donc la manière dont on a gâté la fin de la pièce de *Sophocle :*

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière & de vengeance avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte en appelant la mort.

IPHISE.

Il vient : il eſt vengé ; je le vois.

ELECTRE.

Cher Oreſte,
Je peux vous embraſſer : Dieux ! quel accueil funeſte !
Quels regards effrayans !

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi :
Clytemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi ;
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes, &c.

Crébillon était cenſeur des pièces de théâtre : M. *de Voltaire* fut donc obligé de lui préſenter ſa tragédie. *Monſieur*, lui dit *Crébillon*, en la lui rendant, *j'ai été content du ſuccès d'Electre, je ſouhaite que le frère vous faſſe autant d'honneur que la ſœur m'en a fait.*

A la première repréſentation on applaudit avec tranſport un morceau imité de *Sophocle.*

M. *de Voltaire* s'élança sur le bord de sa loge: *courage, Athéniens*, s'écria-t-il, *c'est du Sophocle.*

On verra, en lisant les variantes, que l'auteur a retranché d'éloquentes déclamations, pour mettre plus de mouvement dans les scènes, qu'il s'est écarté du génie du théâtre grec, pour ne plus suivre que le sien.

AVIS AU LECTEUR,

Extrait de l'édition de 1750.

L'AUTEUR de cette tragédie se croit obligé d'avertir les gens de lettres, & tous ceux qui se forment des cabinets de livres, que de toutes les éditions faites jusqu'ici en Hollande & ailleurs de ses prétendues Oeuvres, il n'y en a pas une seule qui mérite la moindre attention, & qu'elles sont toutes remplies de pièces supposées, ou défigurées.

Il n'y a guère d'années qu'on ne débite sous son nom des ouvrages qu'il n'a jamais vus; & il apprend qu'il n'y a guère de mois où l'on ne lui impute dans les mercures quelque pièce fugitive qu'il ne connaît pas davantage. Il se flatte que les lecteurs judicieux ne feront pas plus de cas de ces imputations continuelles,

que des critiques passionnées dont il entend dire qu'on remplit les ouvrages périodiques.

Il ne sera plus qu'une seule réflexion sur ces critiques : c'est que depuis les observations de l'Académie sur le *Cid*, il n'y a pas eu une seule pièce de théâtre qui n'ait été critiquée, & qu'il n'y en a pas eu une seule qui l'ait bien été. Les observations de l'Académie sont, depuis plus de cent ans, la seule critique raisonnable qui ait paru, & la seule qui puisse passer à la postérité. La raison en est qu'elle fut composée avec beaucoup de temps & de soin par des hommes capables de juger, & qui jugeaient sans partialité.

EPITRE

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

Madame,

Vous avez vu passer ce siècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples ; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses, & peut-être de reproche, comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces temps illustres que les *Condé* vos aïeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts ; où un *Bossuet* immortalisait les héros, & instruisait les rois ; où un *Fénélon*, le second des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enseignait avec tant de charmes la justice & l'humanité ; où les *Racine*, les *Despréaux* présidaient aux belles-lettres, *Lully* à la musique, *le Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis surtout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le Duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de M. le Duc du Maine ; travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide;* il traduisait sur le champ en français une de leurs,

tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée, & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible, sèche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant M. *de Malézieu*, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, & par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux & sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, & qui, long-temps après sa ruine & celle de l'empire romain, a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui

quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre superbe & immense, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocle* & des *Euripide* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où des jeunes gens n'assistaient pas debout & en tumulte ; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, & ces faux politiques, qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, & qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissait Athènes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presqu'universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'Iphigénie en Tauride d'*Euripide*. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S. fête digne de celle qui la recevait, & de celui qui en fesait les honneurs ; vous y représentiez Iphigénie. Je fus témoin de ce spectacle ; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français ; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique : je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément qu'à peine j'en connaissais d'autres ; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut-là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie

d'Oedipe, sans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & d'*Oedipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, & à quelques acteurs : ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France ; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait soigneusement évité ; & me dirent tous que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans Oedipe, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'Oedipe de *Corneille*, qui, sans être mis au rang de *Cinna* & de *Polieucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre ; mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire Oedipe devant elle : la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous, & M. le cardinal de *Polignac*, & M. *de Malézieu*, & tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'Oedipe, dont

ils n'eſpéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement; & ce qui reſſentait un peu la paſſion de l'amour fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie, que le parricide & l'inceſte qui déſolent une famille, & la contagion qui ravage un pays! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Théſée:*

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte:

& moi qui, ſoixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaſte* d'un vieil amour; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère eſt le plus théâtral qu'on ait jamais vu, & qui eſt preſque la ſeule que l'antiquité ait repréſentée amoureuſe; qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette paſſion funeſte; qu'une *Roxane*, dans l'oiſiveté du ſérail, s'abandonne à l'amour & à la jalouſie; qu'*Ariane* ſe plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Oroſmane* tue ce qu'il adore: tout cela eſt vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, ſuivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu: il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraiſſe pas; il n'eſt point fait pour la ſeconde place. Mais que *Néron* ſe cache derrière une tapiſſerie pour entendre les diſcours de ſa maîtreſſe & de ſon rival; mais que le vieux *Mithridate* ſe ſerve d'une ruſe

comique pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la pièce de Cinna, si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna*, & qu'on dise pour raison,

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connaît point d'amis;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne sais quelle *Viriate*, & qu'il soit assassiné par *Perpenna*, amoureux de cette espagnole : tout cela est petit & puéril, il le faut dire hardiment; & ces petitesses nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une Electre, une Iphigénie, une Mérope, un Alcméon, & que nos grands modernes, négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, & une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. Des raisonnemens politiques sont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel;* la galanterie est à sa place dans la comédie & dans des

contes ; mais rien de tout cela n'eſt digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point qu'une grande princeſſe, qui par ſon eſprit & par ſon rang ſemblait en quelque ſorte excuſable de croire que tout le monde devait penſer comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un ſujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la ſcène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un ſecond rôle ; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les ſeules ſcènes du Cid, qu'il avait imitées de l'eſpagnol ; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & ſavant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite ſituation les ſentimens les plus délicats : auſſi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaiſſe au théâtre, l'autre trouva le ſecret d'intéreſſer pendant cinq actes, ſans autre fonds que ces paroles : *je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une paſtorale entre un empereur, une reine & un roi, & une paſtorale cent fois moins tragique que les ſcènes intéreſſantes du Paſtor Fido. Ce ſuccès avait perſuadé tout le public & tous les auteurs que l'amour ſeul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il ſe repentit d'avoir affaibli la ſcène par tant de déclarations d'amour, par tant de ſentimens de jalouſie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà oſé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*.

Il compoſa ſon chef-d'œuvre d'Athalie; mais quand il ſe fut ainſi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, puſſent former une tragédie intéreſſante: l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes, reſta long-temps mépriſé, & ſon illuſtre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu ſon ſiècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre juſtice à ſon chef-d'œuvre.

Il eſt certain que ſi ce grand homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui ſeul avait fait ſa fortune & ſa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre ſon ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands ſujets de l'antiquité. Il avait commencé l'Iphigénie en Tauride, & la galanterie n'entrait point dans ſon plan: il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreſte*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax;* mais ayant malheureuſement quitté le théâtre avant que de l'épurer, tous ceux qui le ſuivirent imitèrent & outrèrent ſes défauts, ſans atteindre à aucune de ſes beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans preſque toutes les ſcènes tragiques: tantôt c'eſt un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé;* tantôt c'eſt une *Ameſtris*, qui dit que

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu ſecret, ſans honte & ſans effroi.

Ici un *Agnonide*.

De la belle Chryſis en tout lieu ſuit les pas,
Adorateur conſtant de ſes divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenseur de la Germanie, proteſte *qu'il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie*; & vient dans le camp de *Varus* pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire*. Dans Amaſis, qui n'eſt autre choſe que la Mérope chargée d'épiſodes romaneſques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vu un moment dans une maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance:

C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas;
Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis; mon ame en fut émue.

Dans Athenaïs, un prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la cour d'un empereur romain. On croit lire enfin les romans de Mlle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris ſous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva, par malheur, que M. *de Longe-Pierre*, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaiſſait pas aſſez notre théâtre, & qui ne travaillait pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon Electre. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique; une froide & malheureuſe intrigue ne défigurait pas ce ſujet terrible; la pièce était ſimple & ſans épiſode: voilà ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des

grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été si négligée.

Vous étiez, Madame, aussi-bien que feue Mme la princesse de *Conti*, à la tête de ceux qui se flattaient de cette espérance ; mais malheureusement les défauts de la pièce française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la représentation, que c'était une statue de *Praxitèle*, défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être soutenu, sachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, est aussi contraire aux progrès de l'esprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette Electre fit en même temps grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut très-mal à propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original ; & pour achever de corrompre le goût de la nation, on se persuada qu'il était impossible de soutenir, sans une intrigue amoureuse, & sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de tels épisodes ; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siècle : étrange contradiction ! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable que les défauts où ils tombèrent, furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes

condamnèrent,

condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son Electre : ils dûrent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'Electre de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup ; j'en ai pris, autant que je l'ai pu, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébraient *Egisthe* & *Clytemnestre*, & qu'ils appelaient les festins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreste* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphise* qui est précisément la *Chrysothemis* de *Sophocle*, & surtout les remords de *Clytemnestre*, tout est puisé dans la tragédie grecque ; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit : *Hé quoi, Madame, cette mort vous afflige?* Clytemnestre répond : *Je suis mère, & par-là malheureuse ; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang :* elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon :* elle plaint sa fille ; & *Euripide* a poussé encore plus loin que *Sophocle* l'attendrissement & les larmes de *Clytemnestre :* voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui

reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'appaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, surtout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir : c'était-là le vrai caractère de l'invention & du génie, c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'Oedipe ou dans Electre ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, serait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet, & non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelqu'idée d'une tragédie sans amour, sans confidens, sans épisodes ; le petit nombre des partisans du bon goût m'en sait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution & les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, Madame, à conserver les

étincelles qui reſtent encore parmi nous de cette lumière précieuſe que les anciens nous ont tranſmiſe. Nous leur devons tout : aucun art n'eſt né parmi nous, tout y a été tranſplanté ; mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuiſe & ſe laſſe ; & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encore quelquefois malgré la culture ; les diſciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales, amollis par les mœurs des Sibarites, ſans cette protection éclairée & attentive des perſonnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui eſt plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le ſang de ſes maîtres les leçons & les exemples dont elle a beſoin. Tout ce que je déſire, Madame, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette molleſſe & de cette affèterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſtères, digne du théâtre d'Athènes, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de *Clytemneſtre* & d'*Agamemnon*.

ELECTRE, } ſœurs d'*Oreſte*.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouſe d'*Egiſthe*.

EGISTHE, Tyran d'Argos.

PYLADE, ami d'*Oreſte*.

PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'*Agamemnon*.

DIMAS, Officier des gardes.

Suite.

Le théâtre doit repréſenter le rivage de la mer ; un bois, un temple, un palais & un tombeau, d'un côté ; & de l'autre, Argos dans le lointain.

Non, fatal Etranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux que ta pitié m'a faits ;

Oreste, Act. 3. Sc. 4.

J. M. Moreau le Jeune. 1783. *J. B. Simonet Sculp.*

ORESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

EST-IL vrai, cher Pammène ; & ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egisthe au tombeau de mon père ?
Egisthe ordonne-t-il qu'en ces solemnités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène ? (*a*)

PAMMENE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déserts où je suis confiné,
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste ;
Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise ! ô pur sang de mon roi !
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.

Les deſſeins d'une cour en horreurs ſi fertile
Pénètrent rarement dans mon obſcur aſile.
Mais on dit qu'en effet Egiſthe ſoupçonneux
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne ſouffrira plus qu'Electre en ſon abſence
Appelle par ſes cris Argos à la vengeance.
Il redoute ſa plainte, il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ſes clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant ſa conduite,
Il la traite en eſclave, & la traîne à ſa ſuite.

IPHISE.

Ma ſœur eſclave ! ô Ciel ! ô ſang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemneſtre, hélas ! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui réjaillit ſur elle ! (*b*)

PAMMENE.

Peut-être votre ſœur, avec moins de fierté,
Devait de ſon tyran braver l'autorité ;
Et n'ayant contre lui que d'impuiſſantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ſes larmes.
Qu'a produit ſa fierté ? que ſervent ſes éclats ?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laiſſé du moins, dans ce funeſte aſile,
Un deſtin ſans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ſes ennemis, & loin de ſon bourreau :
Dans ce ſéjour de ſang, dans ce déſert ſi triſte,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiſthe.
Je ne ſuis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorſque rappelant le temps du déſeſpoir,

Le soleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hymenée,
Où ce monstre enivré du sang du roi des rois,
Où Clytemnestre....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HELAS! est-ce vous que je vois,
Ma sœur?...

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie,
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus...

ELECTRE.

Des pleurs! Ah ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs! Ombre sacrée, ombre chère & sanglante,
Est-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente?
C'est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux;
C'est parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & soulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras osera l'égorger,
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.

Quoi! j'ai vu Clytemneſtre, avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée!
Et nous ſur le tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux!
O douleur! ô vengeance! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous ſeules déſormais devons nous ſecourir:
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main déſeſpérée;
Fille de Clytemneſtre, & rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces tranſports impuiſſans;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous ſeconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute; oui, je veux dans ſon cœur (1)
Empoiſonner ſa joie, y porter ma douleur;
Que mes cris juſqu'au ciel puiſſent ſe faire entendre;
Qu'ils appellent la foudre, & la faſſent deſcendre;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont oſé venger le ſang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas! cette douleur captive,
Ces faibles ſentimens de votre ame craintive:
Il vous ménage au moins. De ſon indigne loi
Le joug appeſanti n'eſt tombé que ſur moi.
Vous n'êtes point eſclave, & d'opprobres nourrie;

Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clytemnestre... ma mère... ah! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piége, (2)
Se débattre & tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encore accourir avec moi;
J'arrive. Quel objet! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis, mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père;
A son secours encore il appelait sa mère.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Egisthe emporter la victime.
Oreste, dans ton sang consommant sa fureur,
Egisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
Es-tu vivant encore? as-tu suivi ton père?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; & mes yeux pleins de pleurs
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

PAMMENE.

Fille d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vu la splendeur & l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.

Avez-vous donc des dieux oublié les promeſſes ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour ?
Qu'il doit punir Egiſthe au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encore au roi, dont il perça le ſein ?
La parole des dieux n'eſt point vaine & trompeuſe ;
Leurs deſſeins ſont couverts d'une nuit ténébreuſe ;
La peine ſuit le crime : elle arrive à pas lents. (3)

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-temps ! (c)

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène ; Egiſthe renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère, exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon père, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les temps, voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage :
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourrait de ces dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe ivreſſe
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe !

Dieux, vous rendrez Oreſte aux larmes de ſa ſœur ;
Votre bras ſuſpendu frappera l'oppreſſeur.
Oreſte, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'appelle & qui crie :
Viens du fond des déſerts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eſt aux monſtres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adreſſer :
Viens, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encore une mère ?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

ALLEZ ; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés :
Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom ſacré diſſipe mes alarmes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort & ſur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.

Je rends grâce au deſtin, dont la rigueur utile
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne ſont point étrangères;
Même en dépit d'Egiſthe elles m'ont été chères:
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, & qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

ELECTRE.

Qui! vous, Madame, ô Ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi, vous n'oubliez point ce ſang qu'on déshonore?
Ah, ſi vous conſervez des ſentimens ſi chers,
Obſervez cette tombe: & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre eſprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un ſouvenir horrible:
Vous portez le poignard dans ce cœur agité,
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Hé bien, vous déſarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur eſt toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches ſanglans trop long-temps eſſuyés.

Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiſthe dans mon cœur je vous ai ſéparée.
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir;
J'ai pleuré ſur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah! ſi le ciel enfin vous parle & vous éclaire
S'il vous donne en ſecret un remords ſalutaire,
Ne le repouſſez pas : laiſſez-vous pénétrer
A la ſecrète voix qui vous daigne inſpirer.
Détachez vos deſtins des deſtins d'un perfide,
Livrez-vous toute entière à ce dieu qui vous guide,
Appelez votre fils; qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ſes aïeux;
Qu'il puniſſe un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ſes filles & vous-même.
Faites venir Oreſte.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreſte, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée;
Mais d'un maître abſolu la puiſſance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas:
Et vous l'avez forcé d'appeſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa première ſujette,
Moi qu'offenſa toujours votre plainte indiſcrette,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un affront qui m'outrage,
Pliez à votre état ce ſuperbe courage,
Apprenez d'une ſœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière.

Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens
Appellent en ces lieux Oreste avant le temps,
Si d'Egisthe jamais il affronte la vue,
Vous hasardez sa vie, & vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? ô Ciel! lui, ce monstre? Ah! ma mère,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!
(*à Iphise.*)
Ma sœur! & c'est ainsi qu'une mère vous aime?
(*à Clytemnestre.*)
Vous menacez Oreste!... Hélas! loin d'espérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeler,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous, je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, & la mère d'Oreste,
Que loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Electre: on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreſte, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egiſthe & ſa férocité;
Et mon frère eſt perdu, puiſqu'il eſt redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère eſt vivant; reprenez l'eſpérance:
Mais s'il eſt en danger, c'eſt par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & ſachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, reſpecter mon ennui.
Vous penſez que je viens, heureuſe & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête eſt un jour de douleur:
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je ſais quels vœux forma votre haine inſenſée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laiſſez-moi reſpirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *ſeule.*

L'ASPECT de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-temps proſpère,
Nœuds ſanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eſt donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur eſt détruit, l'ivreſſe eſt diſſipée;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.

Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, & je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre & ses lugubres cris;
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah, quelle destinée, & quel affreux supplice,
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse,
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils: la nature est vengée.

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH! trop cruel Egisthe, où guidiez-vous mes pas,
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?

EGISTHE.

Quoi, ces solemnités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissans de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur!
Ce jour de notre hymen, est-il un jour d'horreur?

CLYTEMNESTRE.

Non; mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts,
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,

Du

Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTHE.

Laissez gémir Iphise, & vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-temps pardonnés,
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétends pas
Que de ses cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop: & depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreste a blessé mon oreille;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en secret un oracle a prédit
Qu'un jour en ce lieu même, où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux? Pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter?

EGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire:
Mais loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le roi m'est attaché.

Plus que vous ne penſez, on prend notre défenſe.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

EGISTHE.

Je ſais quelle eſt ſa violence.
Il eſt fier, implacable, aigri par ſon malheur;
Digne du ſang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur! elle eſt juſte.

EGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous ſavez qu'en ſecret j'ai fait partir Pliſtène:
Il eſt dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel deſſein? pourquoi?

EGISTHE.

Pour aſſurer mon trône, & calmer votre effroi.
Oui, Pliſtène mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom & de mon diadème,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille & la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos lois eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère;
Mais je punis la ſœur, & je cherche le frère:
Pliſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert,
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes !
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes ?
Egisthe, vous savez qui j'ai privé du jour.....
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour !
Ah ! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste ? (*d*)

EGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont si long-temps j'ai mépriſé les lois.

EGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles ?
Qu'attendez-vous ici du ciel & des oracles ?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps qui change tout a changé mes esprits ;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère ;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre ;
L'idée en est horrible, & je suis mère encore.

EGISTHE.

Vous êtes mon épouse, & surtout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature?
Venez; votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flatter?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

PYLADE, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me fuit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés,
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Egisthe a toujours poursuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plisthène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père. (c)

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran ſur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreſte & mon ami.

PYLADE.

C'eſt aſſez; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins;
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature, & la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours banniſſons nos alarmes;
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, du moins, ces cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Cette urne qui d'Egiſthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

Echappée au naufrage, elle eſt près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le ſang Troyen fut autrefois trempée;
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger ſa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du ſort,
Des mains des aſſaſſins ton enfance ſauvée,
Fut, loin des yeux d'Egiſthe, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui ſervait eſt encore en tes mains.

ORESTE.

Comment des dieux vengeurs accomplir les deſſeins?

Comment porter encore aux mânes de mon père
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
Ce glaive qui frappa mon indigne adverſaire ?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel ;
Lui-même a tout détruit ; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce ſéjour de crime où j'ai reçu le jour ?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois ſombre & ſauvage ;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triſte, levant au ciel des yeux déſeſpérés ;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience :
Sur ton malheureux ſort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

(*f*) Il gémit : tout mortel eſt donc né pour ſouffrir !

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

PYLADE.

O qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vue :
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue ;
Vous voyez deux amis & deux infortunés,
A la fureur des flots long-temps abandonnés.

Ce lieu nous doit-il être ou funeſte ou propice?

PAMMENE.

Je ſers ici les dieux, j'implore leur juſtice;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez, ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands rois la ſuperbe richeſſe:
Venez; les malheureux me ſont toujours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puiſſance immortelle
De votre piété récompenſe le zèle!
Quel aſile eſt le vôtre, & quelles ſont vos lois?
Quel ſouverain commande aux lieux où je vous vois?

PAMMENE.

Egiſthe règne ici, je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſthe? Ciel! ô crime! ô terreur! ô vengeance!

PYLADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egiſthe? juſtes Dieux! celui qui fit périr....

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneſtre après ce coup funeſte....

PAMMENE.

Elle règne avec lui: l'univers ſait le reſte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau.....

PAMMENE.

Ce palais redouté
Eſt par Egiſthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage
Par une main plus digne, & pour un autre uſage.
Ce tombeau (pardonnez ſi je pleure à ce nom)
Eſt celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en eſt trop: le ciel épuiſe mon courage.

PYLADE *à Oreſte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton viſage.

PAMMENE *à Oreſte qui ſe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriſſez;
Vous voulez retenir les pleurs que vous verſez:
Hélas! qu'en liberté votre cœur ſe déploie;
Plaignez le fils des dieux, & le vainqueur de Troie:
Que des yeux étrangers pleurent au moins ſon ſort,
Tandis que dans ces lieux on inſulte à ſa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les deſcendans d'Atrée.
Un grec doit s'attendrir ſur le ſort des héros.
Je dois ſurtout.... Electre eſt-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle eſt ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.
Tu vas braver les dieux, tu haſardes ta tête.

Que je te plains! (*g*)

(*à Pammène.*)

Daignez, reſpectable mortel,
Dans le temple voiſin nous conduire à l'autel;
C'eſt le premier devoir. Il eſt temps que j'adore
Le dieu qui nous ſauva ſur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau ſacré,
Où repoſe un héros lâchement maſſacré :
Je dois à ſa grande ombre un ſecret ſacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur? ô deſtins! ô céleſte juſtice! (*h*)
Eh quoi! deux étrangers ont un deſſein ſi beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas, le citoyen, timidement fidèle
N'oſerait en ces lieux imiter ce ſaint zèle.
Dès qu'Egiſthe paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de ſe montrer, & rentre au fond du cœur.
Egiſthe apporte ici le frein de l'eſclavage.
Trop de danger vous ſuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes ſens ſont ſaiſis!
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egiſthe ici s'avance:
Clytemneſtre le fuit,... évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi! c'eſt Egiſthe?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE *plus loin*, PAMMENE, Suite.

EGISTHE *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé:
Dans une douleur sombre il semble enveloppé:
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMENE.

Je connais son malheur, & non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers,
Poussés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

EGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène: il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Hé quoi, deux malheureux, en ces lieux abordés,
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés?

EGISTHE.

On murmure, on m'alarme, & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans, c'est-là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

EGISTHE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & sachez quel lieu les a vu naître;
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître;
De quel port ils partaient; & surtout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE.

EGISTHE.

CLYTEMNESTRE, vos dieux ont gardé le silence: (*i*)
En moi seul désormais mettez votre espérance.
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance: (*k*)
Sans doute elle est à craindre; & je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon;
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage;
Que ce passage heureux, & si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré

Le poids de la raiſon qu'une mère autoriſe,
L'ambition ſurtout la rendra plus ſoumiſe.
Gardez qu'elle réſiſte à ſa félicité :
Il reſte un châtiment pour ſa témérité.
Ici votre indulgence & le nom de ſon père
Nourriſſent ſon orgueil au ſein de la miſère :
Qu'elle craigne, Madame, un ſort plus rigoureux,
Un exil ſans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, approchez-vous ; & d'un œil moins auſtère
Enviſagez ces lieux, & ſurtout une mère.
Je gémis en ſecret, comme vous ſoupirez,
De l'aviliſſement où vos jours ſont livrés :
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuſte haine,
Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en reine.
J'obtiens grâce pour vous ; vos droits vous ſont rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame ! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh ! quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre ſang ſoutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,

Réunir ſes enfans, trop long-temps diviſés.

ELECTRE.

Ah! parlez-vous d'Oreſte? achevez, diſpoſez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même: & votre ame obſtinée
A ſon propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaiſſement c'eſt peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aſpirer.
Vous pouvez, ſi ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos eſpérer l'héritage:
C'eſt à vous de paſſer, des fers que vous portez,
A ce ſuprême rang des rois dont vous ſortez.
D'Egiſthe contre vous j'ai ſu fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Pliſtène.
Pliſtène eſt d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen eſt fixé pour ſon heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire;
Le paſſé n'eſt plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux! oſe-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'oſe-t-on préſenter?
O ſort! ô derniers coups tombés ſur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre eſt la fille?
Madame, oſez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de ſon bourreau?
Le ſang d'Agamemnon! qui? moi? la ſœur d'Oreſte,
Electre, au fils d'Egiſthe, au neveu de Thieſte!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette ſervitude,
Dont j'ai fait une épreuve & ſi longue & ſi rude.

L'opprobre eſt mon partage; il convient à mon ſort.
J'ai ſupporté la honte, & vu de près la mort.
Votre Egiſthe cent fois m'en avait menacée;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel:
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime aux droits des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein:
Et ſi ce n'eſt aſſez, prêtez-lui votre main:
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère;
Frappez, dis-je: à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractère?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit:
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit:

Va, je suis Clytemnestre, & surtout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai malgré toi; l'aveu m'en est bien triste:
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *seule.*

ET c'est ma mère, ô Ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas, j'en ai trop dit: ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?

Pourquoi?

Pourquoi? pour obtenir de ſes triſtes faveurs
De ramper dans la cour de mes perſécuteurs?
Pour lever en tremblant, aux dieux qui me trahiſſent,
Ces languiſſantes mains que mes chaînes flétriſſent?
Pour voir avec des yeux de larmes obſcurcis,
Dans le lit de mon père, & ſur ſon trône aſſis,
Ce monſtre, ce tyran, ce raviſſeur funeſte,
Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreſte?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHERE Electre, appaiſez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

Au comble du malheur,
Quelle funeſte joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Eſpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez; ſi j'en crois une mère,
Oreſte eſt mort, Iphiſe.

IPHISE.

Ah! ſi j'en crois mes yeux,
Oreſte vit encore, Oreſte eſt en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Oreſte? lui? ſerait-il bien poſſible?
Ah! gardez d'abuſer une ame trop ſenſible.
Oreſte, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un ſonge flatteur
Ne me préſentez pas la dangereuſe erreur.
Oreſte!... Pourſuivez; je ſuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'eſpérance & de crainte.

IPHISE.

Ma ſœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un dieu, ſans doute, a jetés ſur ces bords,
Recueillis par les ſoins du fidelle Pammène;
L'un des deux....

ELECTRE.

Je me meurs, & me ſoutiens à peine.
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vu; quel feu brille en ſes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploie.
A mes avides yeux ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de ſon image
J'ai couru vous chercher ſur ce triſte rivage,
Sous ces ſombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau couronné de guirlandes,
De l'eau ſainte arroſé, couvert encor d'offrandes;

Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, & c'est-là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable?
C'est Oreste, sans doute, il en est seul capable;
C'est lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'est-ce point un piége
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilége?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ELECTRE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, & j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!

Pammène à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle, allons: rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir;
Ma sœur, en lui parlant, nous le fesons périr:
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène. (*l*)
Je revole au tombeau que je puis honorer:
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore;
C'est un asile sûr: & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuse les rigueurs,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ELECTRE.

De quel espoir ma douleur est suivie!
Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (m)

ORESTE, PYLADE.

(*Un esclave porte une urne, & un autre une épée.*)

PYLADE.

QUOI, verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée ?
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle;
J'appelais en secret ces mânes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si dans ces lieux, qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entr'elle & moi de l'abyme entr'ouvert.
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,

Une fureur atroce ; & je ſentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer ſon ſein :
Ma raiſon s'enfuyait de mon ame éperdue.
Cette femme en tremblant s'eſt ſouſtraite à ma vue,
Sans s'adreſſer aux dieux, & ſans les honorer ;
Elle ſemblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, verſant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & ſur moi fixant un œil avide,
D'Oreſte en gémiſſant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE *à Pammène.*

O Vous qui ſecourez le ſang d'Agamemnon,
Vous vers qui nos malheurs & nos dieux ſont mes guides,
Parlez, révélez-moi les deſtins des Atrides :
Qui ſont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes ſens fait paſſer la douleur ?
Ces deux femmes....

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mère....

ORESTE.

Clytemneſtre ! elle inſulte aux mânes de mon père ?

PAMMENE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre ſœur, la tendre & ſimple Iphiſe,
A qui de ce tombeau l'entrée était permiſe.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMENE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah! grands Dieux qui conduisez mon sort,
Quoi, vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée?
Quoi, toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés!

PAMMENE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère!

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire:
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs bras:
Electre vous nuirait, loin de vous être utile;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMENE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,

Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, Dieux puissans, avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Obéissons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, & je cours
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

APPAISE de tes sens le trouble involontaire,
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire;
Cher Oreste! crois-moi, des femmes & des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons surtout Egisthe, & ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits!

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PYLADE *de l'autre, avec un esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE.

L'ESPÉRANCE trompée accable & décourage. (*n*)
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets: ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egisthe.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Préſages douloureux!
Le nom d'Egiſthe, ô Ciel! eſt prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux eſt ce héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas! ainſi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreſte.*)
Hé qui donc êtes-vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher ſur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon!

PYLADE.

Il règne: c'eſt aſſez; & le ciel nous ordonne
Que, ſans peſer ſes droits, nous reſpections ſon trône.

ELECTRE.

Maxime horrible & lâche! Hé que demandez-vous
Au monſtre enſanglanté qui règne ici ſur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuſes.

ELECTRE.

Elles ſont donc pour nous inhumaines, affreuſes?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle eſt cette urne, hélas! O ſurpriſe! ô douleurs!

PYLADE.

Oreſte.....

ELECTRE.

Oreſte! ah Dieux! il eſt mort; je me meurs.

ORESTE *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître?
Tout mon ſang ſe ſoulève. Ah Princeſſe! ah vivez!

ELECTRE.

Moi, vivre! Oreſte eſt mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Electre! Iphiſe! où fuis-je? impitoyables Dieux!
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monumens; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aſpect....

ELECTRE *revenant à elle, & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'oſez-vous dire?
Ah! ne m'en privez pas; & devant que j'expire,
Laiſſez, laiſſez toucher à mes tremblantes mains
Ces reſtes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(*elle prend l'urne & l'embraſſe.*)

ORESTE.

Que faites-vous? ceſſez.

PYLADE.

Le seul Egisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveau crime! ô désastres plus grands!
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô Ciel, suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus....

ELECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses.....

ORESTE.

Ah! Dieux!...

ELECTRE.

Si vous plaignez son trépas & ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous su son sort?
Etiez-vous son ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous surtout dont les traits....Vos bouches sont muettes;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop, & les dieux sont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?

Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre.....

ELECTRE.

Hé bien?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel!

ELECTRE.

Pourſuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCENE V.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTHE.

QUEL ſpectacle! ô fortune à mes lois aſſervie!
Pammène, eſt-il donc vrai? mon rival eſt ſans vie?
Vous ne me trompiez point, ſa douleur m'en inſtruit.

ELECTRE.

O rage! ô dernier jour!

ORESTE.

Où me vois-je réduit?

EGISTHE.

Qu'on ôte de ſes mains ces dépouilles d'Oreſte.

(*on prend l'urne des mains d'Electre.*)

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le ſeul bien qui me reſte:
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
Joins le père aux enfans, joins le frère à la ſœur.
Monſtre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des ſpectacles ſi doux,
Mère trop inhumaine; ils ſont dignes de vous.

(*Iphiſe l'emmène.*)

SCENE VI.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

QUE me faut-il entendre!

EGISTHE.

Elle en ſera punie.
Qu'elle ſe plaigne au ciel, ce ciel me juſtifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours ſont aſſurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-mêmes: j'ai dû vous offrir ces préſens,
D'un important trépas gages intéreſſans,

Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître; (o)
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître;
Oreſte les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'eſt vous que mon fils....

EGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel ſang êtes-vous? que vois-je en vous paraître?

ORESTE.

Mon nom n'eſt point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a ſignalé ſon bras,
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, & je ſuis ſans ſecours;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la miſère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

EGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTHE.

Mais le roi d'Epidaure avait proſcrit ſes jours;
D'où vient qu'à ſes bienfaits vous n'avez point recours?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.

Des intérêts secrets, Seigneur, m'avaient conduit;
Cet ami les connut, il en fut seul instruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je fuis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve est devant moi....
Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
Il ne m'appartient pas de braver sa présence. (*p*)
Je sors...

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son aspect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre,
Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.
Les Déités du Styx marchaient à ses côtés.

EGISTHE.

Qui! vous?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

ORESTE.

J'allais comme la reine, implorer la clémence
De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
Le sang qu'on a versé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste:
On disait que proscrit, errant & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, & son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame? un fils armé contre sa mère! (4)
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang.... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE.

Ah Ciel!

EGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il se perd.... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui.... j'y fus son dessein.

EGISTHE.

Hé bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

EGISTHE.

Je connaissais sa rage, & je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée,
Semblait tenir encor tout l'Etat partagé;
C'est d'Electre surtout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses:
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enivré,

Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi, je souffrirais?...

EGISTHE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.
(*à Oreste.*)
Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présens; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine & la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père?
Osons-nous appeler à nos solemnités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeste
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non, trop d'horreur ici s'obstine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egisthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; & je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.

Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il se peut, à moi.
(*elle sort.*)

EGISTHE *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le temps la désarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De son couronnement, & de mon hymenée.
(*à sa suite.*)
Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

VA, tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, & plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre ame altière,
A l'aspect du tyran s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!

As-tu vu dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous : ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraye & m'épouvante.
Le meurtre de mon père, & mes ſœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon ſang qui ſe ſoulève;
Que de tourmens ſecrets! ô Dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur!
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe & ma haine,
Mêler le ſang d'Egiſthe aux cendres de Pliſtène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma ſœur,
Expirant ſous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ORESTE.

QUAS-TU fait, cher Pammène? as-tu quelque eſpérance?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.

ORESTE.

Comment?

PYLADE.

Quoi, pour Oreſte aurai-je à craindre encore?

PAMMENE.

Il arrive à l'inſtant un courier d'Epidaure;

Il eſt avec Egiſthe; il glace mes eſprits:
Egiſthe eſt informé de la mort de ſon fils.

PYLADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon eſt tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de ſa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis ſont encore attendus.
On ſe tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ſes tyrans la Grèce eſt délivrée.
Egiſthe avec la reine en ſecret renfermé
Ecoute ce récit, qui n'eſt pas confirmé:
Et c'eſt ce que j'apprends d'un ſerviteur fidèle,
Qui pour le ſang des rois comme moi plein de zèle,
Gémiſſant & caché, traîne encor ſes vieux ans
Dans un ſervice ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes juſtes ſacrifices;
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pylade, eſt-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer:
Qui ne craint point la mort eſt ſûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puiſſe éclairer ſa rage,
Je veux de ce moment ſaiſir tout l'avantage.

PAMMENE.

Hé bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi ſauront du moins mourir;

Il en eſt, j'en réponds, cachés dans ces aſiles;
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

PYLADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aſpect de ſa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés.
Nous périrons unis; c'eſt l'eſpoir qui me reſte:
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne, en ta pitié,
Protéger ſon courage, & ſervir l'amitié.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

DE Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance (*q*)
D'Egiſthe pour un temps trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur; (*r*)
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacriléges.
L'aſile de la mort n'a plus de priviléges;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant où je veux le ſurprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous enſemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous raſſemble.

ORESTE.

Allons.... Pylade, ah Ciel! ah trop barbare loi!
Ma rigueur aſſaſſine un cœur qui vit pour moi.

Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir :
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir :
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?
Il faut venger Electre, & non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE.

ELECTRE.

LE perfide.... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, & de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*à Pylade.*)
Toi qui sembles frémir, & qui n'oses me voir;
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné;

Il obéit aux dieux; imitez-le, Madame.
Les arrêts du deſtin trompent ſouvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins ſecrets qu'ils ne connaiſſent pas;
Il plonge dans l'abyme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de ſuccomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'eſt tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

Ses diſcours ont accrû la fureur qui m'inſpire.
Que veut-il? prétend-il que je doive ſouffrir
L'abominable affront dont on m'oſe couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'aſſaſſinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde miſère!
Après quinze ans de maux & d'opprobres ſoufferts,
De l'aſſaſſin d'Oreſte il faut porter les fers;
Et preſſée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer ſanglant, qu'un outrage nouveau
Expoſait en triomphe à ce ſacré tombeau;
Fer teint du ſang d'Oreſte, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée;
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne, & mes juſtes efforts.

Egiſthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine;
De quelque nouveau crime il prépare la ſcène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux ſoins;
A l'aſſaſſin d'Oreſte on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le ſang des deux traîtres:
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres. (*s*)

IPHISE.

Eſt-il bien vrai qu'Oreſte ait péri de ſa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le ſang, & tremblent aux autels.
Ils paſſent ſans rougir du crime au ſacrifice.
Eſt-ce ainſi que des dieux on trompe la juſtice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'eſt-il pas vanté?
Egiſthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?
Ne ſuis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous oſez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreſte au tombeau m'appelle avec ſon père?
Ma ſœur, ah! ſi jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il ſoit terrible! il faut qu'il ſoit ſanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et ſi le meurtrier n'eſt point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'aſſaſſin de ſon fils.
On l'a vu partager (& ce crime eſt croyable)
De ſon indigne époux la joie impitoyable.

Une mère! ah grands Dieux!... ah, je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui sont trop d'injustice:
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

UN repentir! qui? moi! mes mains désespérées (*t*)
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez, soyez ici mes dieux;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la mort, qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreste, Agamemnon, Electre vous appellent:

Les voici, je les vois, & les vois ſans terreur;
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient, ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'c .er me le déſigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ELECTRE *dans le fond*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU ſuis-je? C'eſt ici qu'on adreſſa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros & des grands criminels,
Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels?
L'horreur qui règne ici m'environne & m'accable.
De quoi ſuis-je puni? de quoi ſuis-je coupable?
Au ſort de mes aïeux ne pourrai-je échapper?

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête? & d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre?
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,
Eſt-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ELECTRE.

Juſte Ciel! eſt-ce à lui de prononcer ce nom? (*u*)

ORESTE.

O malheureuſe Electre!

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juſte courroux?
(*elle avance vers Oreſte.*)
Frappons.... Meurs, malheureux.

ORESTE *lui ſaiſiſſant le bras.*

Juſtes Dieux! eſt-ce vous,
Chère Electre?....

ELECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE *la regardant avec attendriſſement.*

Le venger! & ſur qui?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens.
Quoi! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompeuſe!

D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreſte.....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me ſuis-je engagé ?

ELECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis.... fuyez-moi.

ELECTRE.

Qui ! moi vous fuir !

ORESTE.

Tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Je fuis.... Ceſſez. Gardez qu'on ne vous voie.

ELECTRE.

Ah ! vous me rempliſſez de terreur & de joie !

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ELECTRE.

Oui, je l'aime ; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor ſa voix ;
La nature nous parle, & perce ce myſtère :
Ne lui réſiſtez pas : oui, vous êtes mon frère,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe ; hélas !
Cher Oreſte, & ta ſœur a voulu ton trépas !

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre eſt plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, & tu crains ſon courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu : partage mon ivreſſe.
A quoi m'expoſais-tu, cruel? à t'immoler?

ORESTE.

J'ai trahi mon ſerment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache,
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ELECTRE.

Ce ſang va s'épurer; viens punir le coupable,
Les oracles, les dieux, tout nous eſt favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! venez & joignez tous vos tranſports aux miens ;
Uniſſez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE *à Oreſte.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux myſtère !
Pouvez-vous....

ORESTE.

Si le ciel veut ſe faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puiſſe accomplir.

ELECTRE *à Pylade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma miſère ?
Cruel, par quelle loi, par quel ordre ſévère,
De mes perſécuteurs prenant les ſentimens,
Dérobiez-vous Oreſte à mes embraſſemens ?
A quoi m'expoſiez-vous ? Quelle rigueur étrange....

PYLADE.

Je voulais le ſauver : qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princeſſe, on vous obſerve en ces lieux déteſtés,
On entend vos ſoupirs, & vos pas ſont comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il était ſecondé ;
Tout était prêt, Madame, & tout eſt haſardé.

ELECTRE.

ELECTRE.

Mais Egiſthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon ſang altérée?
(*à Oreſte.*)
Mon ſort à vos deſtins n'eſt-il pas aſſervi?
Oui, vous êtes mon maître : Egiſthe eſt obéi.
Du barbare une fois la volonté m'eſt chère.
Tout eſt ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egiſthe eſt alarmé, redoutez ſon tranſport :
Ses ſoupçons, croyez-moi, ſont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE *à Pammène.*

Va, cours, ami fidelle & ſage,
Raſſemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous ſont chers; il eſt temps d'éclater.

SCENE VII.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PYLADE, Gardes.

EGISTHE.

MINISTRES de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaiſſaient les droits de l'hoſpitalité.

PYLADE.

Egiſthe, contre toi qu'avons-nous attenté?

De ce héros au moins respecte la jeunesse.

EGISTHE.

Allez, & secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc à son aspect vous semblez tous frémir?
Allez, dis-je, & gardez de me désobéir:
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez! Osez-vous bien, barbare...
Arrêtez! Le ciel même est de leur sang avare;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah Dieux!

EGISTHE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH! daignez m'écouter; & si vous êtes mère,
Si j'ose rappeler vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens;
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas! dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Hé bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez : j'épouserai Pliſtène :
Parlez : j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever :
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Pliſtène a terminé la vie?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste! Egisthe perd un fils?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis!

ELECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon ame se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien, tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egisthe était tant alarmé.

Ta bouche eſt de mon ſort l'interprète funeſte ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux eſt Oreſte.

ELECTRE.

Hé bien, s'il était vrai, ſi le ciel l'eût permis....
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils....

CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je faſſe ?

ELECTRE.

Quoi, vous héſiteriez à demander ſa grace !
Lui ! votre fils ! ô Ciel !... quoi, ſes périls paſſés.....
Il eſt mort : c'en eſt fait, puiſque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prends ſous ma garde, il pourra m'en punir....
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir....
N'importe.... Je ſuis mère, il ſuffit ; inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel, enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les cœurs, tu veux ſauver mon frère,
Et pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte ;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers ;
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts :
La voici ; je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

QUE faut-il que j'espère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemnestre ose-t-elle être mère ?
Ah ! si.... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Désespérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère ; mais je crains.
Egisthe a des avis, mais ils sont incertains ;
Il s'égare, il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste ;

Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une ame maternelle;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Epouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés,
Destinés au trépas, si tôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste,
Elle retient le bras de l'implacable Egisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé:
Oreste n'était plus.

ELECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux,
Je crains également sa voix & son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressans,
Ranimé la lenteur de nos débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Egisthe est toujours entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, & frémir de colère:

Tant aux cœurs des humains la juſtice & les lois
Même aux plus endurcis ſont entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux! ſi j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaiſſantes,
Jeter dans leurs eſprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés!
Si mon frère, abordé ſur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le ſecret de ſa vie!
Si du moins juſqu'au bout Pammène avait tenté...

SCENE III.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTHE.

Qu'on ſaiſiſſe Pammène, & qu'il ſoit confronté
Avec ces étrangers deſtinés au ſupplice.
Il eſt leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter!
L'un des deux eſt Oreſte, en pouvez-vous douter?

(*à Clytemneſtre.*)

Ceſſez de vous tromper, ceſſez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'eſt celle de mon fils; un père gémiſſant
Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous...

EGISTHE.

Oui j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte & d'Atrée;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Electre, & les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encore : & j'ai perdu mon fils!
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis;
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Hé bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTHE.

A vous?

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains?
Pourquoi vouloir, ſans fruit, la mort de l'innocence?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grâce, en duſſé-je périr.

EGISTHE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, & tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi? ſa famille entière
Perdra-t-elle à vos pieds ſes cris & ſa prière?
(*elle ſe jette à ſes pieds.*)
Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me réduiſez-vous?
Quel affront pour Oreſte, & quel excès de honte!
Elle me fait horreur... hé bien, je la ſurmonte.
Hé bien, j'ai donc connu la baſſeſſe & l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(*ſans ſe mettre à genoux.*)
Cruel, ſi ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne puis oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, & peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, & que mon frère vive.

EGISTHE.

Je vais frapper ton frère, & tu vivras captive;
Ma vengeance eſt entière: au bord de ſon cercueil,
Je te vois ſans effet abaiſſer ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiſthe, c'en eſt trop; c'eſt trop braver, peut-être,
Et la veuve & le ſang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils: & malgré tes fureurs,
Tu trouveras ſa mère encor plus que ſes ſœurs.
Que veux-tu? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreſte en ta puiſſance, & qui ne peut te nuire,
Electre enfin ſoumiſe, & prête à te ſervir,
Iphiſe à tes genoux, rien ne peut te fléchir!

Va, de tes cruautés je fus assez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
Odieux à la Grèce, & pesant à moi-même !
Je t'aimai, tu le sais ; c'est un de mes forfaits :
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares :
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, & ta grandeur m'est chère ;
Mais Oreste est mon fils, arrête, & crains sa mère.

ELECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans !
Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse ?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?
Contre qui, juste Ciel !... Obéissez, courez :
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTHE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR!

EGISTHE.

Parlez. Quel eſt ce déſordre funeſte?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreſte.

IPHISE.

Qui, lui?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils?

ELECTRE.

Mon frère?

EGISTHE.

Hé bien, eſt-il puni? (x)

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTHE.

Je ſuis déſobéi!

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon:
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

EGISTHE.

Allons, je vais paraître, & presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs; & vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels dieux pourraient sauver Oreste
Du père de Pliste'ne, & du fils de Thieste?

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUIVEZ-LE, montrez-vous, ne craignez rien, parlez;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage;
De Clytemneste enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egisthe:
Je suis épouse & mère; & je veux à la fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.

(*elle sort.*)

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

AH! le dieu qui nous perd en ſa rigueur perſiſte;
En défendant Oreſte, elle ménage Egiſthe.
Les cris de la pitié, du ſang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiſthe furieux, & brûlant de vengeance,
Conſomme ſes forfaits pour ſa propre défenſe;
Il condamne, il eſt maître; il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je deſcends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le déſeſpoir de m'être démentie!
J'ai ſupplié ce monſtre, & j'ai hâté ſes coups.
Tout ce qui dut ſervir s'eſt tourné contre nous.
Que ſont tous ces amis dont ſe vantait Pammène,
Ces peuples dont Egiſthe a ſoulevé la haine?
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de conſoler ſa ſœur?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ces voûtes fatales?
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur:
Et tout eſt pour Egiſthe, & mon frère eſt ſans vie;
Et les dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PYLADE, IPHISE.

ELECTRE.

EN eſt-ce fait, Pylade?

PYLADE.

Oui, tout eſt accompli,
Tout change, Electre eſt libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment?

PYLADE.

Oreſte règne, & c'eſt lui qui m'envoie.

IPHISE.

Juſtes Dieux!

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joie.
Oreſte! eſt-il poſſible?

PYLADE.

Oreſte tout puiſſant
Va venger ſa famille & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère?

PYLADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidelle Pammène;

Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'oſez-vous? A ces mots, au ſon de cette voix,
A ce front où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émeut, l'amitié perſuade:
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pylade.
Des ſoldats avançaient pour nous envelopper
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé frapper:
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſthe avec les ſiens, d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive, & voit ſon maître.
J'ai vu tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quitter,
Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
O jour d'un grand exemple! ô juſtice ſuprême!
Des fers que nous portions il eſt chargé lui-même.
La ſeule Clytemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'expoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.
Oreſte parle au peuple, il reſpecte ſa mère;
Il remplit les devoirs & de fils & de frère.

A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'eſt un roi triomphant ſur ſon trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreſte heureux, & conſolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon ſang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE *à ſa ſuite.*

Briſez, amis, ces chaînes ſi cruelles;
Fers, tombez de ſes mains; le ſceptre eſt fait pour elles.
(*on lui ôte ſes chaînes.*)

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel eſt l'ordre qu'il ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte & néceſſaire;
Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les lois qu'Argos tient de ſes dieux:

Elles

Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces momens d'horreur?
Voyons-la.

PAMMENE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie. (y)

ELECTRE.

Elle défend Egisthe.... elle de qui le bras
A sur Agamemnon.... Dieux ne le souffrez pas!

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & sanglant, soyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma sœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'est ma mère!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Mon fils!

ELECTRE.

Il frappe Egiſthe. Achève, & ſois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud ſi coupable:
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O deſtinée!

IPHISE.

O crime!

ELECTRE.

Ah, trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

SCENE IX.

Les acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre! entr ouvre-toi;
Clytemneſtre, Tantale, Atrée, attendez-moi:
Je vous ſuis aux enfers, éternelles victimes;
Je diſpute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu ſauver....
Et les frappant tous deux.... Je ne puis achever.

ELECTRE.

Quoi? de la main d'un fils ! quoi par ce coup funeſte,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas moi; non, ce n'eſt point Oreſte.
Un pouvoir effroyable a ſeul conduit mes coups.
Exécrable inſtrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, Etats, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eſt perdu pour moi!
Soleil qu'épouvanta cette affreuſe contrée,
Soleil qui reculas pour le feſtin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puiſſance impitoyable,
Dieux qui me puniſſez, qui m'avez fait coupable!
Hé bien, quel eſt l'exil que vous me deſtinez?
Quel eſt le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez.... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreſſe homicide,
Qui n'offre que du ſang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur juſtice & leur haine.

PYLADE.

Je te ſuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, & du courroux des dieux.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES
D'ORESTE,
EDITION DE 1750.

PAMMENE.

(a) O respectable Iphise ! ô fille de mon roi !
Relégué comme vous dans ce séjour d'effroi,
Les secrets d'une cour, en horreurs si fertile,
Pénètrent rarement dans mon obscur asile : &c.

(b) *Iphise* continue,

. . . . . Peut-être que ma sœur.....

Et parle seule jusqu'à la fin de la scène.

IPHISE.

(c) Dieux qui la préparez, que vous tardez long-temps !
Auprès de ce tombeau je languis désolée ;
Ma sœur plus malheureuse, à la cour exilée,
Ma sœur est dans les fers ; & l'oppresseur en paix,
Indignement heureux, jouit de ses forfaits.

ELECTRE.

Vous le voyez, Pammène ; Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle,
Et mon frère exilé de déserts en déserts &c.

EGISTHE.

(d) Songez....

CLYTEMNESTRE.

Non, laissez-moi, dans ce trouble mortel,
Consulter de ces lieux l'oracle solemnel.

EGISTHE.

Madame, à mes desseins mettra-t-il des obstacles ?....
. . . . . .

(e) Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père,
Qui veille sur le juste, & venge les forfaits.

ORESTE.

Ce Dieu, dans sa colère, a repris ses bienfaits ;
Sa faveur est trompeuse, & dans toi je contemple
Des changemens du sort un déplorable exemple.
As-tu, dans ces rochers qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché cette urne & ces marques funèbres,
Qu'en des lieux détestés, par le crime célèbres,
Dans ce champ de Mycène où régnaient mes aïeux,
Nous devions apporter par les ordres des dieux ?
Cette urne qui contient les cendres de Pliſtène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Qui devaient d'un tyran tromper les yeux cruels ?

PYLADE.

Oui, j'ai rempli ces soins.

ORESTE.

O décrets éternels !
Quel fruit tirerons-nous de notre obéiſſance ?
Ami, qu'est devenu le jour de la vengeance ?
Reverrai-je jamais ce palais, ce séjour,
Ce lieu cher & terrible où j'ai reçu le jour ?
Où marcher, ou trouver cette sœur généreuse
Dont la Grèce a vanté la vertu courageuse,
Que l'on admire, hélas ! qu'on n'ose secourir,
Qui conserva ma vie, & m'apprit à souffrir ;
Qui, digne en tous les temps d'un père magnanime,
N'a jamais succombé sous la main qui l'opprime.
Quoi donc, tant de héros, tant de rois, tant d'Etats
Ont combattu dix ans pour venger Ménélas ?
Agamemnon périt, & la Grèce est tranquille ?
Dans l'univers entier son fils n'a point d'asile ;
Et j'eusse été sans toi, sans ta tendre amitié,
Aux plus vils des mortels un objet de pitié :
Mais le ciel me soutient quand il me persécute ;
Il m'a donné Pylade, il ne veut point ma chute :

Il m'a fait vaincre au moins un indigne ennemi,
Et la mort de mon père eſt vengée à demi.
Mais que nous ſervira cette cendre funeſte
Que nous devions offrir pour la cendre d'Oreſte?
Quel chemin peut conduire à cette affreuſe cour?

PYLADE.

Regarde ce palais, &c.

(*f*) Il gémit : tout mortel eſt-il né pour ſouffrir!

(*g*) Que je te plains!

PAMMENE.

(*h*) Vous, Seigneur! ô deſtins! ô céleſte juſtice!
Vous, lui ſacrifier! Parmi ſes ennemis,
Je me tais.... Mais, Seigneur, mon maître avait un fils.

EGISTHE.

(*i*) Vous l'avez donc voulu; votre crainte inquiète
A des dieux vainement conſulté l'interprète;
Leur ſilence ne ſert qu'à vous déſeſpérer:
Mais Egiſthe vous parle, & doit vous raſſurer.
A vous-même oppoſée, & par vos vœux trahie,
Craignant la mort d'un fils, & redoutant ſa vie,
Votre eſprit ébranlé ne peut ſe raffermir.
Ah! ne conſultez point, ſur un ſombre avenir,
Des confidens des dieux l'incertaine réponſe.
Ma main fait nos deſtins, & ma voix les annonce.
Fiez-vous à mes ſoins, &c.

(*k*) De vos nouveaux deſſeins, &c.

(*l*) Venez à ce tombeau, vous pouvez l'honorer;
Et l'on ne vous a pas défendu d'y pleurer.
Cet étranger, &c.

(m) *SCENE PREMIERE de l'édition de 1750, qui répond aux trois premières scènes de cette édition.*

ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

(*un esclave, dans l'enfoncement, porte une urne & une épée.*)

PAMMENE.

QUE béni soit le jour si long-temps attendu,
Où le fils de mon maître, à nos larmes rendu,
Vient, digne de sa race & de sa destinée,
Venger d'Agamemnon la cendre profanée!
Je crains que le tyran, par son trouble averti,
Ne détourne un destin déjà trop pressenti.
Il n'a fait qu'entrevoir & son juge & son maître,
Et sa rage a déjà semblé le reconnaître.
Il s'informe, il s'agite, il veut surtout vous voir:
Vous-même vous mêlez la crainte à mon espoir.
De vos ordres secrets exécuteur fidèle,
Je sonde les esprits, j'encourage leur zèle;
Des sujets gémissans consolant la douleur,
Je leur montre de loin leur maître & leur vainqueur.
La race des vrais rois tôt ou tard est chérie;
Le cœur s'ouvre aux grands noms d'Oreste & de patrie.
Tout semble autour de moi sortir d'un long sommeil;
La vengeance assoupie est au jour du réveil,
Et le peu d'habitans de ces tristes retraites
Lève les mains au ciel, & demande où vous êtes.
Mais je frémis de voir Oreste en ce désert,
Sans armes, sans soldats, prêt d'être découvert.
D'un barbare ennemi l'active vigilance
Peut prévenir d'un coup votre juste vengeance;
Et contre ce tyran, sur le trône affermi,
Vous n'amenez, hélas! qu'Oreste & son ami.

PYLADE.

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage:
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage,

Il veut ſeul accomplir ſes auguſtes deſſeins,
Pour ce grand ſacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, & frappant en ſilence,
Il veut, en ſignalant ſon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la ſeule amitié.

ORESTE.

Avec un tel ſecours, Oreſte eſt ſans alarmes.
Je n'aurai pas beſoin de plus puiſſantes armes. (*)

PYLADE.

Prends garde, cher Oreſte, à ne pas t'égarer
Au ſentier qu'un dieu même a daigné te montrer.
Prends garde à tes ſermens, à cet ordre ſuprême
De cacher ton retour à cette ſœur qui t'aime;
Ton repos, ton bonheur, ton règne eſt à ce prix.
Commande à tes tranſports, diſſimule, obéis;
Il la faut abuſer encor plus que ſa mère.

PAMMENE.

Remerciez les dieux de cet ordre ſévère.
A peine j'ai trompé ces tranſports indiſcrets:
Déjà portant par-tout ſes pleurs & ſes regrets,
Appelant à grands cris ſon vengeur & ſon frère,
Accourant ſur vos pas dans ce lieu ſolitaire,
Elle m'interrogeait & me feſait trembler.
La nature en ſecret ſemblait lui révéler,
Par un preſſentiment trop tendre & trop funeſte,
Que le ciel en ſes bras remet ſon cher Oreſte.
Son cœur, trop plein de vous, ne peut ſe contenir.

ORESTE.

Quelle contrainte, ô Dieux! puis-je la ſoutenir!

PYLADE.

Vous balancez! ſongez aux menaces terribles
Que vous feſaient ces dieux dont les ſecours ſenſibles
* Vous ont rendu la vie au milieu du trépas.
* Contre leurs volontés ſi vous faites un pas,
* Ce moment vous dévoue à leur haine fatale.
* Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,

(*) Ces vers ont été placés dans la première ſcène du ſecond acte.

* Tremblez de voir sur vous, dans ces lieux détestés,
* Tomber tous ces fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Quel est donc, cher ami, le destin qui nous guide?
Quel pouvoir invincible à tous nos pas préside?
Moi, sacrilége! Moi, si j'écoute un instant
La voix du sang qui parle à ce cœur gémissant!
O justice éternelle, abyme impénétrable!
Ne distinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à sa voix?
(*) N'importe: est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Le ciel ne nous doit rien quand il nous donne l'être.
J'obéis, je me tais. Nous avons apporté
Cette urne, cet anneau, ce fer ensanglanté:
Il suffit; offrons-les loin d'Electre affligée.
Allons, je la verrai quand je l'aurai vengée.

(*à Pammène.*)

Va préparer les cœurs au grand événement
Que je dois consommer, & que la Grèce attend.
Trompe surtout Egisthe & ma coupable mère:
* Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
* Si pourtant une mère a pu porter jamais
* Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits.
Va, nous les attendrons tous deux à leur passage.

(*n*) SCENE II, qui répond à la SCENE IV.

ELECTRE *à Iphise.*

* L'ESPERANCE trompée accable & décourage.
* Un seul mot de Pammène a fait évanouir
* Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
* Ce jour faible & tremblant qui consolait ma vue,
* Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.

(*) Ces vers se retrouvent dans la seconde scène du troisième acte.

* Ah ! la vie eſt pour moi un cercle de douleurs.

ORESTE *à Pylade.*

Quelle eſt cette princeſſe & cette eſclave en pleurs ?

IPHISE *à Electre.*

D'une erreur trop flatteuſe, ô ſuite trop cruelle !

ELECTRE.

Oreſte, cher Oreſte ! En vain je vous rappelle,
En vain pour vous revoir j'ai prolongé mes jours.

ORESTE.

Quels accens ! Elle appelle Oreſte à ſon ſecours.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE *à Iphiſe.*

Que ſes traits m'ont frappée !
Hélas ! ainſi que vous j'aurais été trompée.
(*à Oreſte.*)
Hé, qui donc êtes-vous, étrangers malheureux ;
Et qu'oſez-vous chercher ſur ce rivage affreux ?

PYLADE.

Nous attendons ici les ordres, la préſence
Du roi qui tient Argos ſous ſon obéiſſance.

ELECTRE.

Qui ? du roi ? quoi ! des grecs oſent donner ce nom
Au tyran qui verſa le ſang d'Agamemnon !

ORESTE.

Cher Pylade, à ces mots, aux douleurs qui la preſſent,
Aux pleurs qu'elle répand tous mes troubles renaiſſent.
Ah ! c'eſt Electre.

ELECTRE.

Hélas ! vous voyez qui je ſuis :
On reconnaît Electre à ſes affreux ennuis.

IPHISE.

Du vainqueur d'Ilion voilà le triſte reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Ciel ! ſoutiens mon courage.

ELECTRE.

Hé, que demandez-vous
Au tyran dont le bras s'eſt déployé ſur nous?

PYLADE.

Je lui viens annoncer un deſtin trop propice.

ORESTE.

Que ne puis-je du vôtre adoucir l'injuſtice!
Je vous plains toutes deux: je déteſte un devoir
Qui me force à combler votre long déſeſpoir.

IPHISE.

Serait-il donc pour nous encor quelqu'infortune?

ELECTRE.

Parlez, délivrez-moi d'une vie importune.

PYLADE.

Oreſte....

ELECTRE.

Hé bien, Oreſte?

ORESTE.

Où ſuis-je?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Dieux vengeurs!...

ELECTRE.

Cette cendre... on ſe tait... mon frère... je me meurs.

IPHISE.

Il n'eſt donc plus! faut-il voir encor la lumière!

ORESTE *à Pylade.*

Elle ſemble toucher à ſon heure dernière.
Ah! pourquoi l'ai-je vue, impitoyables dieux!
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ce monument, gardez pour d'autres yeux, &c.

(o) ORESTE.

. . . . . .
. . . . . .

Ce glaive, cet anneau.... vous devez le connaître:
Agamemnon l'avait quand il fut votre maître.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce ferait par vous qu'au tombeau descendu....

EGISTHE.

Si vous m'avez servi, le prix vous en est dû.
De quel sang êtes-vous ?

ORESTE.

(p) Souffrez....

EGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Cette urne, ce récit me rempliſſent d'horreur.
Le ciel veille sur vous, il soutient votre empire ;
Rendez grâce, & souffrez qu'une mère soupire.

ORESTE.

Madame.... j'avais cru que, proscrit dans ces lieux,
Le fils d'Agamemnon vous était odieux.

CLYTEMNESTRE.

Je ne vous cache point qu'il me fut redoutable.

ORESTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Il était né pour devenir coupable.

ORESTE.

Envers qui ?

CLYTEMNESTRE.

Vous savez qu'errant & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux ;
Né pour souiller sa main du sang qui l'a fait naître,
. . . . . .

(q) De Pammène, il est vrai, l'adroite vigilance.

(r) Où ma main frémissante offrit ce fer vengeur.

(s) Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Je suis loin de blâmer des douleurs que je sens ;
Mais souffrez mes raisons dans vos emportemens.
Tout parle ici d'Oreste : on prétend qu'il respire,
Et le trouble du roi semble encor nous le dire.
Vous avez vu Pammène avec cet étranger,
Lui parler en secret, l'attendre, le chercher.
Pammène, de nos maux consolateur utile,
Au milieu des regrets vieilli dans cet asile,
Jusqu'à tant de bassesse a-t-il pu s'oublier?
Est-il d'intelligence avec le meurtrier?

ELECTRE.

Que m'importe un vieillard qu'on aura pu séduire?
Tout nous trahit, ma sœur, tout sert à m'en instruire.
Ce cruel étranger lui-même avec éclat
Ne s'est-il pas vanté de son assassinat?
Egisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée? &c.

ELECTRE *seule.*

(t) Mes tyrans de Pammène ont vaincu la faiblesse ;
Le courage s'épuise & manque à la vieillesse.
Que peut contre la force un vain reste de foi ?
Pour moi, pour ma vengeance, il ne reste que moi.
Hé bien, c'en est assez ; mes mains désespérées
Dans ce grand abandon seront plus assurées.
Euménides, venez : soyez ici mes dieux ;
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux ;
En ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes !

(u) ELECTRE.

Juste Ciel ! est-ce à lui de prononcer ce nom ?
D'où vient qu'il s'attendrit ? je l'entends qui soupire ;
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelqu'empire ?
Qu'importent des remords à l'horreur où je suis.
(*elle avance vers Oreste.*)
Le voilà seul... frappons. Meurs, traître... je ne puis...

ORESTE.

Ciel! Electre, eſt-ce vous, furieuſe, tremblante?

ELECTRE.

Ah! je crois voir en vous un dieu qui m'épouvante.
Aſſaſſin de mon frère, oui, j'ai voulu ta mort:
J'ai fait, pour te frapper, un impuiſſant effort.
Ce fer m'eſt échappé; tu braves ma colère,
Je cède à ton génie, & je trahis mon frère.

ORESTE.

Ah! loin de le trahir.... Où me ſuis-je engagé?

ELECTRE.

Si tôt que je vous vois, tout mon cœur eſt changé.
Quoi, c'eſt vous qui tantôt me rempliſſiez d'alarmes?

ORESTE.

C'eſt moi qui de mon ſang voudrais payer vos larmes.

ELECTRE.

Le nom d'Agamemnon vient de vous échapper:
Juſte Ciel! à ce point ai-je pu me tromper?
Ah! ne me trompez plus, parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

O ſœur du tendre Oreſte, évitez-moi, tremblez.

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Ceſſez.... je ſuis.... gardez qu'on ne nous voie.

(x) EGISTHE.

Hé bien, eſt-il puni?

DIMAS.

Paraiſſez; c'eſt à vous, Seigneur, d'être obéi.
Oreſte s'eſt nommé dès qu'il a vu Pammène.

(y) PAMMENE.

Elle oppose à son fils une main trop hardie.
Pour ce grand criminel qui touche à son trépas
Elle demande grâce, & ne l'obtiendra pas.
On dit que dans ce trouble on voit les Euménides
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & sanglant, &c.

Fin des Variantes d'Oreste.

NOTES.

(1) AH, plutôt dans les maux où mon cœur eſt en proie,
Puiſſent mes cris troubler leur odieuſe joie !

Electre de Longepierre.

(2) C'eſt ici qu'arrêté dans le piége,
Mon père ſuccomba ſous un fer ſacrilége.

Ibidem.

(3) Le temps auprès des dieux ne preſcrit point le crime.
Leurs bras ſait tôt ou tard atteindre ſa victime ;
Ce bras ſur le coupable eſt toujours étendu (*)
Et va frapper un coup ſi long-temps attendu.

Ibid.

(4) Un fils peut-il ſi loin étendre ſes fureurs ?
Une mère à ſes yeux, Madame, eſt toujours mère,
La nature aiſément déſarme ſa colère.

Ibid.

(*) Vers d'Athalie.

DISSERTATION

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGEDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru sur le sujet d'Electre, & en particulier sur celle de SOPHOCLE.

Par M. DU MOLARD, membre de plusieurs académies.

TRADUCTION

DE DEUX VERS D'EURIPIDE.

Un bon critique suit toujours les règles de l'équité, & reprend en tout temps & en tout lieu ceux qui commettent des fautes.

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGEDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru sur le sujet d'Electre, & en particulier sur celle de SOPHOCLE.

LE sujet d'Electre, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Eschyle*, *Sophocle*, *Euripide*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. *Cicéron*, dans le livre *de Finibus*, cite un fragment d'une tragédie d'Oreste fort applaudie de son temps. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste* parricide ; & *Juvenal* parle d'un Oreste qui était d'une longueur rebutante, & auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

Summi plenâ jam margine libri
Scriptus & in tergò, necdum finitus Orestes.

Baif est le premier qui ait traité ce sujet en notre

langue. Son ouvrage n'eſt qu'une traduction de l'Electre de *Sophocle* : il a eu le ſort de toutes les pièces de théâtre de ſon ſiècle. L'Electre de M. *de Longepierre*, faite en 1700, ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle M. *de Crébillon* donna ſa tragédie d'Electre. Je ne connais que le titre de l'Electre du baron de *Walef* qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin M. *de Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'Oreſte. *Eraſmo di Valvaſone* a traduit en italien l'Electre de *Sophocle*, & *Ruſcellai* a fait une tragédie d'Oreſte, qui ſe trouve dans le premier volume du théâtre italien, donné par M. le marquis de *Maffei* à Vérone en 1723.

Je diviſerai cette diſſertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels ſont les fondemens de la préférence que tous les ſiècles ont donnée à la tragédie d'Electre de *Sophocle*, ſur celle d'*Euripide*, & ſur les Choéphores d'*Eſchyle*.

Dans la ſeconde, j'examinerai ſans prévention ce qu'on doit penſer de l'entrepriſe de l'auteur de la tragédie d'Oreſte, de traiter ce ſujet ſans ce que nous appelons épiſodes, & avec la ſimplicité des anciens ; & de la manière dont il a exécuté cette entrepriſe.

Dans la troiſième & dernière partie, je ferai voir combien il eſt difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce ſujet, ſans détruire le bon goût, & ſans tomber dans des défauts qui paſſent même des penſées aux expreſſions.

Je ſoumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment ſincèrement les

belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même temps le génie de la langue grecque & celui de la nôtre, qui sans être les adorateurs serviles & aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent & leur rendent justice ; & qui joignent l'érudition à la saine critique : je recuse tous les autres juges, comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile; je ne veux faire ni d'éloge ni de satire. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse & plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour & contre les pièces nouvelles. (*a*) Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, & de tous ces jugemens dictés par un esprit de cabale & d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis ; je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

(*a*) Le père *Rapin*, dans ses Réflexions sur la Poëtique, dit, après *Aristote*, que la tragédie est une leçon publique, plus instructive, sans comparaison, que la philosophie, parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, & qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant, par leur émotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

PREMIERE PARTIE.

De l'Electre de SOPHOCLE.

ON a toujours regardé l'Electre de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au temps auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce temps touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs & les modeles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les pièces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées ; la sienne fut couronnée & préférée. Toute la nation grecque & toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens & des larmes ; elle excita même des cris, qu'arrachaient la terreur & la pitié portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit & que produit encore de nos jours la scène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulu-Gelle* rapporte que de son temps, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*, qui fesait le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé ; & comme si c'eût été l'urne d'*Oreste*, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables. Effectivement cette scène est un

modèle achevé du pathétique. En la lisant on se représente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ses larmes. On croit entendre les soupirs & les sanglots interrompus de temps en temps par les cris les plus douloureux ; mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit : tout le peuple semble tomber avec *Electre* dans le désespoir, à la vue de ce grand objet de terreur & de compassion.

Si tous les Grecs & les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, & qui ont le plus cultivé & chéri la littérature & la poësie, si deux peuples entiers aussi spirituels & aussi délicats, si tous ceux qui depuis eux, dans d'autres pays & avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres grecques & ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'Electre de *Sophocle*, il faut absolument que ces beautés soient de tous les temps & de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente se trouve dans celle-ci : fable bien constituée ; exposition claire, noble, entière ; observation parfaite des règles de l'art ; unité de lieu, d'action & de temps ; (l'action ne dure précisément que le temps de la représentation,) conduite sage, mœurs ou caractères vrais & toujours également soutenus. *Electre* y respire continuellement la douleur & la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. *Oreste* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile qu'intéressante. Son cœur est fermé à tout

autre ſentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chryſothemis*, plus ſage, plus modérée que celle de ſa ſœur, fait un contraſte adroit & continuel avec les emportemens d'*Electre*. Les ſentimens y ſont par-tout convenables. La ſcène d'*Electre* & de *Chryſothemis* fait ſortir le caractère de la première par la douceur de celui de ſa ſœur. *Iſmène*, dans la tragédie d'Antigone de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, & pour faire contraſter le caractère des deux ſœurs. *Iſmène* & *Chryſothemis* ont la même compaſſion & la même tendreſſe pour *Antigone* & pour *Electre*, pour *Oreſte* & pour *Polynice* : la ſeule différence eſt qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Iſmène* de ſon côté a un peu plus de fermeté qu'*Antigone*.

L'expoſition produiſait d'abord un ſpectacle frappant & un très-grand intérêt. L'immenſité du théâtre, la magnificence artificieuſe des décorations, qui ſuppoſe néceſſairement une grande connaiſſance de la perſpective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreſte* de lui faire obſerver deux villes, une forêt, des temples, des places publiques & des palais. Un Français, peu verſé dans l'hiſtoire & dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'Argos & de Mycène, le bois de la fille d'*Inachus*, célèbre par les fables d'*Io* & d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés ; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéreſſans. Mais que ces objets étaient frappans pour toute la Grèce ! que notre théâtre eſt éloigné d'en offrir de pareils ! Le reſte du diſcours du gouverneur met le ſpectateur au fait, en très-peu de mots, de l'hiſtoire d'*Oreſte* &

de ſon projet, que la réponſe du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes & d'employer d'autres armes que la ruſe & le ſecret :

Δόλοισι κλέψαι χειρὸς ἐνδίκους σφαγάς.

En conſéquence il envoie ſon gouverneur annoncer à *Egiſthe* & à *Clytemneſtre* qu'*Oreſte* a été tué aux jeux Pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on diſe que je ſuis mort, pourvu que je vive & que je me couvre de gloire ? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal ; ce qui fait alluſion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τί γάρ με λυπεῖ τοῦθ', ὅταν λόγῳ θανὼν
ἔργοισι σωθῶ, κἀξενέγκωμαι κλέος ;
δόκῳ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il ſort enſuite pour aller faire des libations ſur le tombeau de ſon père, ainſi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne ſe dément point. Les caractères ne ſe démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chryſothemis*, même ſageſſe dans *Oreſte* & dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemneſtre*. Traiter cette fierté de défaut, c'eſt inſulter à toute l'antiquité, c'eſt ignorer ce que c'eſt que les mœurs dans un pareil ſujet, c'eſt méconnaître la belle nature.

Je ne diſconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puiſſe faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue eſt très-ſimple : je

l'avoue, & je crois même que c'eſt la plus grande beauté de la pièce. Cette ſimplicité irait au détriment de l'intrigue, ſi cette intrigue elle-même était autre choſe qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats & finis que la tragédie a pu acquérir avec le temps. Les penſées n'y ſont peut-être pas aſſez approfondies ni aſſez variées. Mais les Grecs, & *Sophocle* en particulier, connaiſſaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarraſſait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreſte*, qu'on dit avoir été tué aux jeux Pythiens, dont on fait une très-longue deſcription, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud aſſez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéreſſe en un danger réel; il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarraſſé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus ſiniſtre préſage. Mais ce même préjugé feſait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreſte;* & cette crainte était ſi forte qu'elle ſuſpendait tous les mouvemens précédens de terreur & de compaſſion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreſte* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie eſt d'empêcher de craindre avec trop de faibleſſe des diſgraces communes. *Sophocle* ménage la crainte des ſpectateurs, en feſant mépriſer par *Oreſte* ce mauvais préſage. La crainte du héros ſe porte toute entière ſur l'obéiſſance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excusé cette description épisodique par le goût décidé, par la passion furieuse que toute la nation grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la pièce des plus applaudis. On passait à *Sophocle* l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, & de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Oreste* était bien hardi de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la Grèce accourait aux jeux Pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût assisté? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encore revenu quand le gouverneur faisait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même? La reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le temps de la représentation, est si pressée, que *Clytemnestre* & *Egisthe* sont tués avant qu'ils aient le temps d'être détrompés; &, encore un coup, le plaisir que ce morceau fesait à toute la nation, la beauté, la sublimité du style dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle*, ainsi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pylade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encore un défaut qu'*Egisthe* ne paraisse

qu'à la dernière scène, & pour y recevoir la mort? Quel personnage que celui d'un roi qui ne vient que pour mourir! Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'*Egisthe* paraisse plutôt. Le poëte inspire tant de terreur dans tout le cours de la pièce, qu'il n'a pas besoin d'introduire plutôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle paraît horrible dans nos mœurs; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreste* avait tué sa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de le déguiser, ni de changer une fable universellement reçue; (*b*) c'était même ce qui faisait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action: (*c*) aussi voit-on qu'*Eschyle* & *Euripide* ont exactement suivi, comme *Sophocle*, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de *Clytemnestre*, tuée par son fils, est en un sens moins atroce, & sans contredit beaucoup plus théâtrale & plus tragique, que le meurtre de *Camille*, exécuté par *Horace*.

(*b*) Il faut que *Clytemnestre* soit tuée par *Oreste*. Aristot. *de Poët. c.* 15.

(*c*) Un des principaux objets du poëme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent. Car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables. On doit voir sans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemnestre* tuée par son fils *Oreste*, dans *Eschyle*, parce qu'elle avait tué son époux; & l'on peut voir sans compassion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été sage & vertueux. *V. Reflexion sur la poëtique.*

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* est innocente, & *Clytemneſtre* est coupable du plus grand des crimes; crime dont elle se glorifie quelquefois, & dont elle n'a qu'un léger repentir: en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette son amant, & dont tout le crime ne consiste qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théâtrale, en ce qu'elle fait le vrai sujet de la pièce; car cette mort est préparée & attendue, & celle de *Camille* dans les *Horaces* n'est qu'un événement imprévu qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuse, & un cinquième acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans *Sophocle*, la punition des deux époux étant le seul sujet de la pièce. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de Clytemneſtre? *O mon fils! mon fils, ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

. . . . . ὦ τέκνον, τέκνον,
οἰκτείρε τὴν τεκοῦσαν.

On frémissait à cette terrible, quoique juste, réponse d'*Electre*: *Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de son père & de lui?*

ἀλλ' οὐκ ἐκ σέθεν
ὠκτείρεθ' οὗτος, οὐδ' ὁ γεννήσας πατήρ.

On tremblait à cette effrayante exclamation

d'*Electre* à son frère : *Frappe, redouble, si tu le peux.*

. . . . . παῖσον, εἰ σθένεις, διπλῆν.

Après quoi *Clytemnestre* expirante s'écrie : *Encore une fois, hélas !*

ὤ μοι μάλ' αὖθις.

Qu'Egisthe, poursuit *Electre*, *ne reçoit-il le même traitement !*

εἰ γὰρ Αἰγίσθῳ γ' ὁμοῦ.

Egisthe qui arrive dans ces terribles circonstances, croyant voir le corps d'*Oreste* massacré, & découvrant celui de sa femme ; la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement & en homme libre, & à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture ; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant & le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendresse lâche & efféminée ; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces sentimens fades & doucereux auxquels nous donnons le nom de galans, & qui par conséquent était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'*Agamemnon*, à son malheur & à sa vengeance ? Il entrait dans ces sentimens autant qu'*Oreste* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce prince était coupable de tuer sa mère ; mais il fallait

absolument représenter ce crime. La mort de *Clytemnestre* était juste, & son fils n'était coupable que par l'ordre formel des dieux qui le conduisaient pas à pas dans ce crime, par celui des destinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui fesaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait; *Qui nos homines quasi pilas habent.* Ainsi en condamnant *Oreste* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, & ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poëtes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eu pour l'Electre de *Sophocle*. Le parallèle de cette pièce avec celles d'*Euripide* & d'*Eschyle* sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite & l'intrigue de la pièce de *Sophocle* sont plus belles & plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'Electre, que nous avons sous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & moins de liaison; & l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poëte fort postérieur. On sait que les savans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié & corrigé, mais aussi altéré & supposé plusieurs poëmes anciens. Electre était peut-être mutilée ou perdue de leur temps; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de

Lyſandre,) qui préſervèrent Athènes d'une deſtruction totale, lorſque *Lyſandre* s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le ſoir dans un feſtin s'ils raſeraient ſeulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverſeraient de fond en comble, un phocéen chanta ce beau chœur, & tous les convives en furent ſi émus qu'ils ne purent ſe réſoudre à détruire une ville qui avait produit d'auſſi beaux eſprits & d'auſſi grands perſonnages.

Dans *Euripide*, *Electre* a été mariée par *Egiſthe* à un homme ſans bien & ſans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maiſon conforme à ſa fortune. La ſcène eſt devant cette maiſon, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité, par reſpect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la ſcène en fait l'expoſition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui ſe trouve dans preſque toutes les prémières ſcènes d'*Euripide*, rend ſes expoſitions la plupart froides & peu liées avec la pièce.

Oreſte eſt reconnu par un vieillard en préſence de ſa ſœur, par une cicatrice qu'il s'eſt faite au-deſſus du ſourcil, en courant, lorſqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaiſſance trop bruſque, & celle de *Sophocle* trop traînante. Ils ſemblent qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation grecque, & qu'ils n'aient connu ni le génie ni les grâces des deux tragiques.

Oreſte va enſuite avec ſon ami *Pylade* aſſaſſiner *Egiſthe* par derrière, pendant qu'il eſt penché pour conſidérer

considérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un sacrifice & d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins & humains avaient été violés dans l'assassinat d'*Agamemnon*, commis dans son propre palais par une ruse abominable, & lorsqu'il allait se mettre à table & faire des libations aux dieux. Ainsi ce récit de la mort d'*Egisthe* contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, &c. ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes & autres choses qui amènent les reconnaissances.

Le récit qu'*Electre* & son frère font de la manière dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de *Sophocle*, que j'ai rapportée ci-dessus. *Oreste* est livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des dieux, pendant qu'*Electre*, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'*Oreste* s'était couvert le visage de son manteau, *Electre*, dis-je, est épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici sur *Euripide;* mais les *Dioscures*, *Castor* & *Pollux*, frères de *Clytemnestre*, surviennent, & loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfans sur *Apollon*, envoient *Oreste* à Athènes pour y être expié, lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'*Apollon* le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'*Electre* aura épousé *Pylade*, époux digne en effet d'une aussi grande princesse, puisqu'il était fils d'une

sœur d'*Agamemnon*, & qu'il descendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* & d'*Egine*. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à M. *Racine*, d'avoir fait de *Pylade* un confident trop subalterne dans *Andromaque*, & d'avoir déshonoré par-là une amitié respectable entre deux princes dont la naissance était égale.

Quant à la pièce d'*Eschyle*, des filles étrangères, esclaves de *Clytemnestre*, mais attachées à *Electre*, portent des présens sur le tombeau d'*Agamemnon*; c'est ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Choéphores*, ou porteuses de libations ou de présens, du mot grec χοὴ, qui signifie des libations qu'on faisait sur les tombeaux.

Oreste est reconnu par sa sœur dès le commencement de la pièce, par trois marques assez équivoques, les cheveux, la trace des pas, & la robe ὕφασμα qu'elle a tissue elle-même, il y avait sans doute long-temps.

Les anciens eux-mêmes se sont moqués de cette reconnaissance; & M. *Dacier* la blâme, parce qu'elle est trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* est plus simple. *Oreste* dit à sa sœur : *Regardez cet anneau, c'est celui de mon père.*

τήνδε προσβλέψασ' ἐμοῦ
σφραγῖδα πατρὸς.

Il déclare ensuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de son père, sous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux furies, &c.

Le P. *Brumoy* remarque judicieusement à ce sujet qu'*Oreste* est criminel en obéissant & en n'obéissant

pas. Cependant il ne peut se déterminer à tuer sa mère. *Electre* lève ses scrupules & l'aigrit contr'elle. Le chœur lui raconte le songe de la reine, qui a cru voir sortir de son sein un serpent qui lui a tiré du sang au lieu de lait. *Oreste* jure qu'il accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été ensanglantés.

Oreste s'introduit dans le palais d'*Egisthe* sous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egisthe* entre dans son palais pour s'assurer de ce bruit. *Oreste* l'y tue, & reparaît pour assassiner sa mère sur le théâtre.

En vain elle lui demande grâce par les mamelles qui l'ont allaité. *Pylade* dit à son ami, qui craint encore de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux dieux & accomplir ses sermens. *Préférez-vous*, ajoute-t-il, *vos ennemis aux dieux mêmes? Oreste* déterminé dit à sa mère : *C'est à vous-même, & non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort*,

Σὺ τοι σεαυτὴν, οὐκ ἐγὼ, κατακτενεῖς.

Quoi de plus réfléchi, de plus dur & de plus cruel! Il n'y a point d'oracle, de destinée qui pût diminuer sur notre théâtre l'atrocité de cette action & de ce spectacle; aussi *Oreste* a beau se disculper, faire son apologie, & rejeter le crime sur l'oracle & sur la menace d'Apollon, *les chiens irrités de sa mère* l'environnent & le déchirent.

Electre n'est point amoureuse chez les trois tragiques grecs : en voici les raisons. Les caractères étaient

constatés, & comme consacrés dans les tragédies d'*Eschyle*, de *Sophocle* & d'*Euripide*, parce que les caractères étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : *Sit Medea ferox invictaque* &c. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuse que *Polyxène* & *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Médée* douce & compatissante, *Antigone* faible & timide. Les sentimens étaient toujours conformes aux personnages & aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle pièce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère distinctif & la situation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait-on, parmi nous, d'un poëte qui ferait agir & parler *Louis XII* comme un tyran, *Henri IV* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécille, *St Louis* comme un impie? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi *Electre*, amoureuse, aurait-elle eu un meilleur succès à Athènes?

Les sentimens doucereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les sermens indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les dieux & les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore souvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir, ils voulurent monter à la source de toutes les passions & de tous les sentimens. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouvèrent la terreur & la compassion. Ces deux sentimens leur

parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain eſt ſuſceptible. Mais la terreur & l'attendriſſement, portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes & dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un & l'autre, & de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour me ſervir du terme d'*Ariſtote*, nous fait regarder comme des maux inſupportables les événemens fâcheux de la vie, les diſgraces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté & de la vie. La crainte bien épurée nous fait ſupporter toutes ces choſes; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorſqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu & de l'obſervation des lois éternelles établies par les dieux. Les Grecs enſeignaient ſur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie & le devoir, & à ſupporter ſans ſe troubler toutes les diſgraces, en les voyant ſi fréquentes & ſi extrêmes dans les perſonnages les plus conſidérables & les plus vertueux; *à ménager la crainte* & à la tempérer par les exemples les plus illuſtres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la puſillanimité & du crime à craindre ce qui n'eſt plus un mal, par le motif qui le fait ſurmonter, & par la cauſe qui le produit; puiſque ce mal, ſi c'en eſt un, n'eſt rien en comparaiſon de maux inévitables & bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère & la vengeance éternelle des dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables fait diſparaître entièrement celle des

premiers. L'*Oreſte* de *Sophocle* s'embarraſſe peu qu'on faſſe courir le bruit de ſa mort, pourvu qu'il obéiſſe ponctuellement aux oracles. *Electre* mépriſe l'eſclavage & les rigueurs de ſa mère & d'*Egiſthe*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* ſoit vengée ; il faut n'avoir jamais lu ni le texte ni la traduction de *Sophocle*, pour oſer dire qu'elle ſonge plus à venger ſes propres injures, que la mort de ſon père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à ſon frère, & ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre ſacrilége de *Créon* eſt formellement contraire à celui des dieux, & qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les dieux & les hommes, entre la mort & la colère des immortels. *Oreſte*, dans *Sophocle*, n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il ſuit fidellement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémiſſent dans l'exil, dans la miſère & dans les ſupplices. La pitié épurée apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, & qui ſouffrent injuſtement, *à ménager leur compaſſion*, à ne point gémir ſur les malheurs qui accablent ceux qui déſobéiſſent aux dieux & aux lois, qui trahiſſent la patrie, qui ſe ſont ſouillés par des crimes.

Clytemneſtre n'eſt point à plaindre de périr par la main d'*Oreſte;* parce qu'elle a elle-même aſſaſſiné ſon époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaiſir de rechercher dans ſon flanc les reſtes de ſa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceſte, parce qu'elle a voulu faire périr ſon propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de ſon père. C'eſt une

injuſtice de plaindre ceux qui méritent d'être miſérables, de s'attendrir ſur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux ſacriléges, à ceux, en un mot, qui ont tranſgreſſé toutes les règles de la juſtice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition & les tourmens qu'ils ſubiſſent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compaſſion qui peut l'amollir, & de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'eſt ainſi que le théâtre grec tendait à la correction des mœurs par la terreur & par la compaſſion, ſans le ſecours de la galanterie. C'était de ces deux ſentimens que naiſſaient les penſées ſublimes, & les expreſſions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, & auxquelles nous ne ſubſtituons que trop ſouvent des fadeurs, de jolis riens, & des épigrammes.

Je demande à tout homme raiſonnable, dans un ſujet auſſi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* & d'*Oreſte* qui ne ſoit infiniment au-deſſous de l'art de *Sophocle*? Il eſt bien queſtion ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour & la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles reſſources ne feraient que l'avilir. Il en eſt de même de preſque tous les grands ſujets traités par les Grecs. L'auteur d'Oedipe convient lui-même, & cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de ſon ſujet. La nouvelle tragédie de Philoctète n'eût

valu que mieux, ſi l'auteur avait évité l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctète*. Le goût du ſiècle l'a entraîné. Ses talens auraient ſurmonté la prétendue difficulté de traiter ces ſujets ſans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans Athalie & dans Mérope, ces deux pièces ne ſeront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le ſérieux, la gravité, le ſublime, le terrible qu'exigent ces ſujets. *Electre*, amoureuſe, n'inſpire plus cette terreur & cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y ſuppléer par des épiſodes romaneſques, par des deſcriptions déplacées, par des reconnaiſſances accumulées les unes ſur les autres, par des converſations galantes, par des lieux communs de toute eſpèce, & par des idées giganteſques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* & la beauté du ſujet. C'eſt faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; & comme le ſtyle eſt d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, bourſouflé, barbare. Qu'on diſe après cela que ſi on avait quelque choſe à imiter de *Sophocle*, ce ne ſerait certainement pas ſon Electre; qu'on appelle ce prince de la tragédie *grec babillard*, il réſulte de ces invectives que l'art de *Sophocle* eſt inconnu à celui qui tient ce diſcours, ou qu'il n'a pas daigné travailler aſſez ſon ſujet pour y parvenir; ou enfin que tous ſes efforts ont été inutiles, & qu'il n'a pu y atteindre. Il ſemble que le déſeſpoir lui ait ſuggéré de condamner d'un mot *Sophocle* & toute la Grèce. Mais *Electre*, amoureuſe du fils d'*Egiſthe* aſſaſſin de ſon père, ſéducteur de ſa mère, perſécuteur d'*Oreſte*, auteur de tous ſes

malheurs; *Oreſte*, amoureux de la fille de ce même *Egiſthe* bourreau de toute ſa famille, raviſſeur de ſa couronne, & qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un & l'autre échoué ſur le théâtre d'Athènes. Ce double amour aurait eu néceſſairement le plus mauvais ſuccès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte que plus *Electre* eſt malheureuſe, plus elle eſt aiſée à attendrir; le peuple d'Athènes aurait répondu que plus *Oreſte* & *Electre* ſont malheureux, moins ils ſont ſuſceptibles d'un amour puéril & inſenſé; qu'ils ſont trop occupés de leurs infortunes & de leur vengeance, pour s'amuſer à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon*, & de leur plus implacable ennemi. Ces amans tranſis auraient fait horreur à toute la Grèce, & le peuple aurait prononcé ſur le champ contre une fable auſſi abſurde & auſſi déshonorante pour le deſtructeur de Troye & pour toute la nation.

Cette courte analyſe des deux pièces rivales de l'Electre de *Sophocle* ſuffit pour faire connaître combien celle-ci eſt préférable aux deux autres, par rapport à la fable, (μῦθος) & par rapport aux mœurs. (ἦθη)

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'eſtime & les éloges de ſes contemporains & des ſiècles ſuivans juſqu'au nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres grecques ſubſiſteront, c'eſt la nobleſſe & l'harmonie de ſa diction. (λέξις) Quoiqu'*Euripide* l'emporte quelquefois ſur lui par la beauté des penſées, (διάνοιαι) *Sophocle* eſt au-deſſus de lui par la grandeur, par la majeſté,

par la pureté du ſtyle, & par l'harmonie. C'eſt ce que le ſavant & judicieux abbé *Dubos* appelle la poëſie de ſtyle. C'eſt elle qui a fait donner à *Sophocle* le ſurnom d'*Abeille*, c'eſt elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires ſur tous les poëtes de ſon temps. Le dernier de ſes triomphes lui coûta la vie, par la ſurpriſe & par la joie imprévue qu'il en eut; de ſorte qu'on peut dire de lui qu'il eſt mort dans le ſein de la victoire.

Les termes pittoreſques, & cette imagination dans l'expreſſion, ſans laquelle le vers tombe en langueur, ſoutiendront *Homère* & *Sophocle* dans tous les temps, & charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit. (*d*) Ce mérite ſi rare de la beauté de l'élocution eſt, ſelon *Quintilien*, comme une muſique harmonieuſe qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, & conduit ſelon toutes les règles de l'art, il ne ſera lu de perſonne, s'il manque de ce mérite, & s'il péche par l'élocution. Cela eſt ſi vrai qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue, & chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouiſſe de la moindre eſtime permanente & durable. C'eſt ce qui a fait entièrement oublier l'Electre de *Longepierre*, & celles dont j'ai parlé ci-deſſus. C'eſt ce qui a fait univerſellement rejeter parmi nous la Pucelle de *Chapelain*, & le poëme de Clovis de *Deſmarets*.

» Ce ſont deux poëmes épiques», ajoute M. l'abbé *Dubos*, » dont la conſtitution & les mœurs valent

(*d*) *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo*
Muſa loqui. Hor. de Art. Poët.

„ mieux ſans comparaiſon que celles des deux „ tragédies (du Cid & de Pompée.) D'ailleurs leurs „ incidens, qui ſont la plus belle partie de notre „ hiſtoire, doivent plus attacher la nation françaiſe, „ que des événemens arrivés depuis long-temps „ dans l'Eſpagne & dans l'Egypte. Chacun ſait le „ ſuccès de ces poëmes, qu'on ne ſaurait imputer „ qu'au défaut de la poëſie de ſtyle. On n'y trouve „ preſque point de ſentimens naturels capables d'in- „ téreſſer. Ce défaut leur eſt commun. Quant aux „ images, *Deſmarets* ne crayonne que des chimères, „ & *Chapelain*, dans ſon ſtyle tudeſque, ne deſſine „ rien que d'imparfait & d'eſtropié. Toutes ſes pein- „ tures ſont des tableaux gothiques. De-là vient le „ ſeul défaut de la Pucelle, mais dont il faut, ſelon „ M. *Deſpréaux*, que ſes défenſeurs conviennent: le „ défaut qu'*on ne la ſaurait lire*".

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

BOILEAU, *Art Poët.*

SECONDE PARTIE.

De la tragédie d'Oreſte.

IL n'eſt pas indifférent de remarquer d'abord que dans tous les ſujets que les anciens ont traités, on n'a jamais réuſſi qu'en imitant leurs beautés. La différence des temps & des lieux ne fait que de très-légers changemens, car le vrai & le beau ſont de

tous les temps & de toutes les nations. La vérité eſt une, & les anciens l'ont ſaiſie, parce qu'ils ne recherchaient que la nature, dont la tragédie eſt une imitation. Phèdre & Iphigénie en ſont des preuves convaincantes. On ſait le mauvais ſuccès de ceux qui, en traitant les mêmes ſujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils ſe ſont écartés en effet de la nature, & il n'y a de beau que ce qui eſt naturel. Le décri dans lequel l'Oedipe de *Corneille* eſt tombé, eſt une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, & il fit un mauvais ouvrage.

Il ſe préſente une autre réflexion non moins utile, c'eſt que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens ſe ſont toujours remplis de leur eſprit, au point de ſe rendre propres leur harmonie & leur élégance continue. La raiſon en eſt, à mon gré, qu'ayant ſans ceſſe devant les yeux ces modèles du bon goût & du ſtyle ſoutenu, ils ſe formaient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux, tandis que les autres, ſans modèles, ſans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou reſtaient dans leur ſtérilité.

Ces deux principes poſés, je crois ne rien dire que de raiſonnable en avançant que l'auteur de la tragédie d'Oreſte a imité Sophocle autant que nos mœurs le lui permettaient, & quelqu'eſtime que j'aye pour la pièce grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a repréſenté *Electre* & ſon frère toujours occupés de leur douleur & de la vengeance de leur père, & n'étant ſuſceptibles d'aucun autre ſentiment. C'eſt préciſément le caractère que *Sophocle*, *Eſchyle*

& *Euripide* leur donnent; il n'en a retranché que des expreſſions trop dures ſelon nos mœurs. Même réſolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran, même douleur en apprenant la fauſſe nouvelle de la mort d'*Oreſte*, mêmes menaces, mêmes emportemens dans l'une & dans l'autre, mêmes déſirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu repréſenter *Electre* étendant ſa vengeance ſur ſa propre mère, ſe chargeant d'abord du ſoin de ſe défaire de *Clytemneſtre*, enſuite excitant ſon frère à cette action déteſtable, & conduiſant ſa main dans le ſein maternel. Il les a rendu plus reſpectueux pour celle qui leur a donné la naiſſance, & il a même ſemé dans le rôle d'*Electre*, tantôt des ſentimens de tendreſſe & de reſpect, & tantôt des emportemens, ſelon qu'elle a plus ou moins d'eſpérance.

Les rôles de *Pylade* & de *Pammène* me paraiſſent avoir été faits pour ſuppléer aux chœurs de *Sophocle*. On ſait les effets prodigieux que feſaient ces chœurs accompagnés de muſique & de danſe : à en juger par ces effets, la muſique devait merveilleuſement ſeconder & augmenter le terrible & le pathétique des vers. La danſe des anciens était peut-être ſupérieure à leur muſique ; elle exprimait, elle peignait les penſées les plus ſublimes & les paſſions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des Euménides d'*Eſchyle* coûta la vie à pluſieurs des ſpectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tiſſu de penſées ſublimes, de principes d'équité, de vertus & de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur

a tâché de suppléer par les rôles de *Pylade* & de *Pammène* à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un & dans l'autre personnage ! & quels sentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier est tiré de la scène où *Pylade* dit à *Oreste* :

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage :
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage ;
Il veut seul accomplir ses augustes desseins :
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente rois il arme la vengeance,
Tantôt trompant la terre, & frappant en silence,
Il veut, en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la seule amitié.

L'autre est tiré de la scène où *Pylade* dit à *Electre* qu'*Oreste* obéit aux dieux :

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame.
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abyme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fond du rôle de *Clytemnestre* est tiré aussi de *Sophocle*, quoique tempéré par la *Clytemnestre* d'*Euripide*. On voit évidemment, dans les deux poëtes grecs, que *Clytemnestre* est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant *Electre*, elle entend ses reproches ; & il est certain que si *Electre* lui répondait avec plus de circonspection & de douceur, il serait impossible qu'alors *Clytemnestre* ne fût pas émue & ne sentît

pas des remords. Ainſi, puiſque l'auteur d'Oreſte, pour ſe conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec ſa mère, il fallait bien qu'il rendît *Clytemneſtre* moins farouche avec ſa fille. L'un eſt la ſuite de l'autre. *Electre* eſt touchée quand ſa mère lui dit :

Mes filles devant moi ne ſont point étrangères ;
Même en dépit d'Egiſthe elles m'ont été chères.
Je n'ai point oublié mes premiers ſentimens ;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage & qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

Clytemneſtre à ſon tour eſt émue quand ſa fille lui demande pardon de ſes emportemens. Pouvait-elle réſiſter à ces paroles tendres ?

Hé bien, vous déſarmez une fille éperdue ;
La nature en mon cœur eſt toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches ſanglans trop long-temps eſſuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiſthe dans mon cœur je vous ai ſéparée :
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir.
J'ai pleuré ſur ma mère, & n'ai pu vous haïr, &c.

Mais enſuite quand cette même *Electre*, croyant ſa mère complice de la mort d'*Oreſte*, lui fait des reproches ſanglans, & qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils, ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel.

Ah! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon sein,
Et si ce n'est assez, prêtez-lui votre main;
Frappez, joignez Electre à son malheureux frère,
Frappez, dis-je: à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir *Clytemnestre* irritée reprendre alors toute sa dureté, & dire à sa fille :

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit;
Va, je suis Clytemnestre, & sur-tout je suis reine;
Le sang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente;
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottante entre la crainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi, l'aveu m'en est bien triste;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe;
Je ne suis plus ta mère; & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

Ces passages de la pitié à la colère, ce jeu des passions, ne sont-ils pas véritablement tragiques? & le plaisir qu'ils ont constamment fait à toutes les représentations n'est-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puisant également dans l'antiquité & dans la nature, a saisi tout ce que l'une & l'autre pouvaient fournir?

Mais

Mais quand *Electre* parle au tyran, son caractère inflexible est tellement soutenu qu'elle ne se dément pas même en demandant la grâce de son frère :

Cruel, si vous pouvez pardonner à mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrais du moins, muette à votre aspect,
Me forcer au silence, & peut-être au respect.

Je demande si dans l'intrigue d'*Oreste*, la plus simple sans contredit qu'il y ait sur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreste* dans sa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran insulte aux mânes de son père ? si la rencontre du vieillard *Pammène*, & la scène qu'*Oreste* & *Pylade* ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie ; & si on peut la voir sans en être attendri ? La dernière scène du second acte, entre *Iphise* & *Electre*, qui est une très-belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la pièce d'*Oreste* me paraît aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon*, dès la seconde scène, & que l'auteur a imité d'*Eschyle*, mettrait seul au fait, avec ce qui le précède, le spectateur le moins instruit. *Electre* peut-elle, après ce récit, exprimer son état d'une manière plus précise & plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers :

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère;
Mes mains portent les fers, & mes yeux, pleins de pleurs,
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

Le deſſein de tromper *Electre* pour la venger, & d'apporter les cendres prétendues d'*Oreſte*, eſt entièrement de *Sophocle*. L'oracle avait expreſſément ordonné qu'on vengeât la mort d'*Agamemnon* par la ruſe, δόλοισι, parce que ce meurtre avait été commis de même, & que la vengeance n'aurait pas été complète ſi les aſſaſſins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, & d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egiſthe* eſt aſſaſſiné par derrière, tandis qu'il eſt penché ſur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorſqu'il changeait de robe pour ſe mettre à table. Cette robe était couſue ou fermée par le haut, de ſorte que le roi ne put ſe dégager ni ſe défendre; c'eſt ce que le nouvel auteur a déſigné par ces mots de *vêtemens*, de *mort* & de *piége*.

L'auteur français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des dieux une menace terrible, en cas qu'*Oreſte* déſobéît & qu'il ſe découvrît à ſa ſœur. Cette ſage défenſe était d'ailleurs néceſſaire pour la réuſſite de ſon projet. La joie d'*Electre* aurait aſſurément éclaté, & aurait découvert ſon frère. D'ailleurs que pouvait en ſa faveur une princeſſe malheureuſe & chargée de fers? *Pylade* a raiſon de dire à ſon ami que ſa ſœur peut le perdre & ne ſaurait le ſervir; & dans un autre endroit:

Renferme cette amour & ſi tendre & ſi pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah! de quels ſentimens te laiſſes-tu troubler?
Il faut venger Electre, & non la conſoler.

C'eſt cette menace des dieux qui produit le nœud & le dénouement; c'eſt elle qui retient d'abord *Oreſte*, quand *Electre* s'abandonne au déſeſpoir, à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de ſon frère; c'eſt elle qui eſt cauſe de la réſolution furieuſe que prend *Electre* de tuer ſon propre frère, qu'elle croit l'aſſaſſin d'*Oreſte*; c'eſt cette menace des dieux qui eſt accomplie quand ce frère trop tendre a déſobéi; c'eſt elle enfin qui donne au malheureux *Oreſte* l'aveuglement & le tranſport dans leſquels il tue ſa mère, de ſorte qu'il eſt puni lui-même en la puniſſant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les dieux puniſſaient la moindre déſobéiſſance à leurs ordres comme les plus grands crimes, & c'eſt ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreſte* au troiſième acte.

Eternelle juſtice, abyme impénétrable,
Ne diſtinguez-vous point le faible & le coupable,
Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos lois,
Qui trahit la nature, ou qui cède à ſa voix?

Ce ne ſont pas là de ces vaines ſentences détachées. Ces vers ſont en ſentiment auſſi-bien qu'en maxime. Ils appartiennent à cette philoſophie naturelle qui eſt dans le cœur, & qui fait un des caractères diſtinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire paraître les Euménides avant le crime d'*Oreſte*, comme les

divinités vengereſſes du meurtre d'*Agamemnon*, & comme les avant-couriers du crime que ſon fils va commettre ? Cela me paraît très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf. C'eſt inventer comme les anciens l'auraient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreſte*; au lieu que dans *Euripide* & dans *Eſchyle*, *Oreſte* eſt livré aux furies, parce qu'il a tué ſa mère : ici *Oreſte* ne tue ſa mère que parce qu'il eſt livré aux furies ; & il leur eſt livré parce qu'il a déſobéi aux dieux, en ſe découvrant à ſa ſœur.

Dans quels vers ces Euménides ſont évoquées !

Euménides, venez, ſoyez ici mes dieux,
Accourez de l'enfer en ces horribles lieux,
Dans ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes
Que vos gouffres profonds regorgeant de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi....
Les voici : je les vois, & les vois ſans terreur :
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur, &c.

L'auteur de la tragédie d'Oreſte a ſans doute eu tort de tronquer la ſcène de l'urne. Il eſt vrai qu'un excès de délicateſſe empêche quelquefois de goûter & de ſentir des morceaux d'une auſſi grande force, & des traits auſſi mâles & auſſi ſublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, & qui n'eſt pas accoutumée aux longues tirades des ſcènes grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, & l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité il a tâché d'y ſuppléer par une

beauté neuve. L'urne contient, selon lui, les cendres de *Pliſthène*, fils d'*Egiſthe*. Ce n'eſt point une urne vide & poſtiche. La mort d'*Agamemnon* eſt déjà à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible préſent de la main de ſon plus cruel ennemi; préſent qui inſpire & la terreur dans le cœur du ſpectateur qui eſt au fait, & la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y eſt pas. Il faut avouer auſſi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, & principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette ſcène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu ſuppléer au pathétique qu'ils y trouvaient par la terreur que doit inſpirer la vue des cendres de *Pliſthène*, première victime de la vengeance d'*Oreſte*. D'ailleurs la ſituation de l'urne dans les mains d'*Electre* produit un coup de théâtre à l'arrivée d'*Egiſthe* & de *Clytemneſtre*. La douleur même, & les fureurs d'*Electre* perſuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'eſt bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreſte* en préſence d'*Egiſthe*. Ce récit aurait eu, dans notre langue & ſuivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité oſent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur ſuppoſe qu'*Oreſte* & l'étranger ſe ſont vus à Delphes. *Aiſément*, dit *Pylade*, *les malheureux s'uniſſent; trop promptement liés, aiſément ils s'aigriſſent.* Oreſte a dit plus haut à *Egiſthe* qu'il s'eſt vengé ſans implorer le ſecours des rois. Cette ſuppoſition eſt ſimple & tout-à-fait vraiſemblable; & je crois

qu'*Egiſthe*, intéreſſé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter ſans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très-aiſément ce que l'on ſouhaite avec une paſſion violente. D'ailleurs *Clytemneſtre* interrompt cette converſation qui l'accable ; & l'action eſt enſuite ſi précipitée, ainſi que dans *Sophocle*, qu'il n'eſt pas poſſible à *Egiſthe* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran eſt toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher ſon fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaiſſance d'*Electre* & d'*Oreſte*, fondée ſur la force de la nature & ſur le cri du ſang, en même temps que ſur les ſoupçons d'*Iphiſe*, ſur quelques paroles équivoques d'*Oreſte*, & ſur ſon attendriſſement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Oreſte*, en ſe découvrant, éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendriſſement qui naît de la ſituation. Les reconnaiſſances ſont toujours touchantes, à moins qu'elles ne ſoient très-mal-adroitement traitées. Mais les plus belles ſont peut-être celles qui produiſent un effet qu'on n'attendait pas, qui ſervent à faire un nouveau nœud, à le reſſerrer, & qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéreſſe toujours à deux perſonnes malheureuſes qui ſe reconnaiſſent après une longue abſence & de grandes infortunes. Mais ſi ce bonheur paſſager les rend encore plus miſérables, c'eſt alors que le cœur eſt déchiré, ce qui eſt le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la cataſtrophe que l'auteur d'Oreſte a imitée de *Sophocle*, & qu'il n'a

pas, dit-il, osé faire représenter, je suis d'un avis contraire au sien : je crois que si ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure *Electre*, *Iphise* & *Pylade* saisis d'effroi, & marquans chacun leur surprise aux cris de *Clytemnestre ;* ce tableau devrait faire, ce me semble, un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes ; & cela avec d'autant plus de raison que *Clytemnestre* inspire beaucoup plus de pitié dans la pièce française que dans la pièce grecque. Peut-être qu'à la première représentation, des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit, & embarrassé par la foule des spectateurs, pour y jeter quelque ridicule. Mais comme il est très-certain que la chose est bonne en soi, il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue, malgré tous les discours & toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre & les décorations d'une manière qui favorisât ce grand tableau. Enfin, il me paraît que celui qui a heureusement osé faire paraître une ombre d'après *Eschyle*, & d'après *Euripide*, pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemnestre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés sont la véritable tragédie, qui ne consiste pas dans les sentimens galans, ni dans les raisonnemens, mais dans une action pathétique, terrible, théâtrale, telle que celle-ci.

Electre ne participe point dans Oreste au meurtre de sa mère, comme dans l'Electre de *Sophocle*, & encore plus dans celles d'*Euripide* & d'*Eschyle*. Ce

qu'elle crie à son frère, dans le moment de la catastrophe, la justifie :

. . . . Achève, & sois inexorable;
Venge-nous, venge-la (*Clytemnestre*) tranche un nœud
si coupable:
Frappe, immole à ses pieds cet infame assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours sans horreur le dénouement de *Rodogune*, & qui a souffert celui de *Thyeste* & d'*Atrée*, pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe. Rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui voit sur le théâtre même le sang de son propre fils innocent & massacré par un frère barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire & forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les dieux.

Oreste est certainement plus à plaindre dans l'auteur français que dans l'athénien, & la Divinité y est plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raison *Oreste* qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature, il n'est malheureux que pour avoir été tendre: il inspire ainsi la compassion & la terreur; mais il les inspire épurées & dignes de toute la majesté du poëme dramatique: ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame, ce n'est point une compassion mal entendue fondée sur l'amour le

plus étrange & le plus déplacé, qui ſerait auſſi abſurde qu'injuſte.

Quant au dernier récit que fait *Pylade*, je ne ſais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudiſſemens redoublés qu'il a reçus le mettent pleinement au-deſſus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egiſthe* eſt raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les ſpectateurs ſont d'autant plus ſatisfaits qu'elle n'eſt en aucune façon annoncée, qu'elle eſt à la fois étonnante & vraiſemblable, & qu'elle conduit naturellement à la cataſtrophe?

Ce n'eſt pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle M. *de la Bruyère*, & dans lequel les mutins n'entendent point raiſon. On voit aſſez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en feſant dire à *Pammène*, dès le troiſième acte :

La race des vrais rois tôt ou tard eſt ſervie.

Je demande après cela ſi la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui reſſuſcite l'antiquité dans toute ſa nobleſſe, dans toute ſa grandeur & dans toute ſa force, & qui y joint les plus grands efforts de la nature, ſans aucun mélange des petites faibleſſes & des miſérables intrigues amoureuſes qui déshonorent le théâtre parmi nous?

L'impreſſion de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction, des penſées, & des ſentimens dont elle eſt remplie. On verra ſi l'auteur a imité les grands modèles, & de quelle manière il

l'a fait. On y trouvera un grand nombre de penſées tirées de *Sophocle :* cela était inévitable, & d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu pluſieurs tirées ou imitées d'*Euripide*, qui ne me paraiſſent pas moins belles dans l'auteur français que dans le grec même. Telles ſont ces penſées de *Clytemneſtre:*

Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

. . . . οὐχ οὕτως ἄγαν
χαίρω τι, τέκνον, τοῖς δεδραμένοις ἐμοί. . . .

Et celle-ci d'*Electre*, qui a été ſi applaudie:

Qui pourrait de ces dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent dans ſon heureuſe ivreſſe
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe?

Πέποιθα δ' ἢ χρὴ μηκέθ' ἡγεῖσθαι θεοὺς
εἰτ' οὖν δικ' ἔσται τῆς δίκης ὑστέρα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs ſubalternes, même de ceux qui contribuaient à la cataſtrophe, que des perſonnages muets, ce qui valait infiniment mieux que les dialogues inſipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même pièce. On ne trouve point dans la tragédie d'Oreſte de ces perſonnages oiſifs qui ne ſont qu'écouter des confidences; & plût au ciel que le goût en paſſât! *Sophocle* & *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pylade* que de lui faire dire des choſes inutiles. Dans la nouvelle pièce, tous les rôles ſont intéreſſans & néceſſaires.

TROISIEME PARTIE.

Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens, dans les sujets qu'ils ont traités.

PLUS mon zèle pour l'antiquité, & mon estime sincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienséance me prescrit de modération & de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satire ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'Electre de M. *de Crébillon*, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les anciens en général, & en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet, puisque M. *de Crébillon* traite de préjugé l'estime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans; puisqu'il dit en termes formels qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques grecs à rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre; puisqu'il ose avancer que l'Electre de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, & qu'elle a autant de défauts que la sienne; n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, & de déposer en quelque façon à la postérité qu'à la gloire de notre siècle, il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable

ſavant qui n'ait été révolté de ces expreſſions ? Mon deſſein n'eſt que de faire voir, par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déjà dit, s'écarter des anciens, dans les ſujets qu'ils ont traités, ſans s'éloigner en même temps de la nature, ſoit dans la fable, ſoit dans les caractères, ſoit dans l'élocution. Le cœur ne penſe point par art; & ces anciens, l'objet de leur mépris, ne conſultaient que la nature. Ils puiſaient dans cette ſource de la vérité la nobleſſe, l'enthouſiaſme, l'abondance & la pureté. Leurs adverſaires, en ſuivant une route oppoſée, & en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée, ne rencontrent que baſſeſſe, que froideur, que ſtérilité & que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques queſtions auxquelles tout homme de bon ſens peut aiſément faire la réponſe.

Comment *Electre* peut-elle être chez M. *de Crébillon* plus à plaindre & plus touchante que dans Sophocle, quand elle eſt occupée d'un amour froid auquel perſonne ne s'intéreſſe, qui ne ſert en rien à la cataſtrophe, qui dément ſon caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une eſpèce de ridicule ſur le perſonnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le moins ſuſceptible d'amour, & qui n'a jamais eu d'autres paſſions que la douleur & la vengeance ? N'eſt-ce pas comme ſi on mettait ſur le théâtre *Cornélie* amoureuſe d'un jeune homme, après la mort de *Pompée* ? Qu'aurait penſé toute l'antiquité, ſi *Sophocle* avait rendu *Chryſothemis* amoureuſe d'*Oreſte*, pour l'avoir

vu une fois combattre sur des murailles, & si *Oreste* avait dit à cette *Chrysothemis* :

Ah si, pour se flatter de plaire *à vos beaux yeux*,
Il suffisait d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre,
Avec quelque valeur & l'amour le plus tendre :
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits?*

Qu'aurait-on dit dans Athènes, si, au lieu de cette belle exposition admirée de tous les siècles, *Sophocle* avait introduit *Electre* fesant confidence de son amour à la nuit ?

Qu'aurait-on dit, si, la première fois qu'*Electre* parle à *Oreste*, cet *Oreste* lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'*Egisthe*, & si *Electre* l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran ?

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une fille d'*Egisthe* s'écrier :

Fesons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi?

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* surannée, qui, voyant venir le fils d'*Egisthe*, se serait adoucie jusqu'à dire :

Hélas ! c'est lui... que mon ame éperdue
S'émeut & s'attendrit à cette chère vue !

Qu'aurait-on dit, si on avait vu le παιδαγωγὸς, ou gouverneur d'*Oreste*, devenir le principal personnage de la pièce, attirer sur soi toute l'attention, effacer entièrement & avilir celui qui doit faire le principal rôle ; de sorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre* ?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu *Oreste* (sans son ami *Pylade*) devenir général des armées d'*Egisthe*, gagner des batailles, chasser deux rois, sans que ce gouverneur en fût instruit?

Ficta voluptatis causa sint proxima veris.

Qu'auriat-on dit du roman étranger à la pièce, que deux actes entiers ne suffisent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si *Sophocle* avait chargé sa pièce de deux reconnaissances brusquées l'une & l'autre, & très-mal ménagées? *Electre*, qui sait ce que *Tydée* a fait pour *Egisthe*, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment, sans aucun indice, que ce même *Tydée* est son frère? De plus, comment est-il possible qu'*Oreste* ait été si peu instruit de son sort & de son nom?

Horace & tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix:

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi:

& j'ose assurer qu'ils auraient trouvé l'Electre de *Sophocle*, si elle avait été composée & écrite comme la française, tout-à-fait déraisonnable dans le caractère, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentimens, & sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, & l'indocilité à s'y conformer, mènent nécessairement à l'erreur & au mauvais goût? & n'est-il pas aussi

néceſſaire de faire remarquer aux jeunes gens, qui veulent faire de bonnes études, les fautes où ſont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire obſerver les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter? Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens, ſans entendre leur langue, ont preſque toujours très-mal parlé la leur; & que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'*Homère* & de *Sophocle*, ont toujours péché contre l'harmonie, qui eſt une partie eſſentielle de la poéſie.

On n'aurait pas haſardé impunément devant les juges & ſur le théâtre d'Athènes un vers dur, ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption ſe pourrait-il faire qu'on ſouffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans leſquels la ſyntaxe, la propriété des mots, la juſteſſe des figures, le rhythme ſont éternellement violés?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'Electre de M. *de Crébillon* où les fautes dont je parle ne ſe préſentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité, les empêche de travailler avec ſoin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami ſage, ſévère, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* & de *Cicéron*. Par exemple, lorſque l'auteur d'Electre fait parler ainſi *Itys* à *Electre*:

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du roi.

Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse,
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.
Ah par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hymenée.
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre....

Je suppose que l'auteur eût consulté feu M. *Despréaux* sur ces vers, je ne dis pas sur le fond, (car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à *Electre*) je dis uniquement sur la langue & sur la versification; alors M. *Despréaux* lui aurait dit sans doute: Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer.

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai *rien* du roi.

Ce *rien* n'est pas français, & sert à rendre la phrase plus barbare; il fallait dire: Vous savez si jamais j'exigeai du roi qu'il vous forçât à m'épouser.

Il prétend qu'avec vous un *nœud sacré* m'unisse,
Ne *m'en* imputez point la cruelle injustice.

Cet *en* n'est pas français, & la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'*Itys:* il ne doit point regarder comme cruel & injuste un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuse.

Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.

Au

Au prix de tout mon sang, veut dire au prix de ma vie ; & il n'y a pas d'apparence qu'on se marie quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fit*, est prosaïque, plat & dur, même dans la prose la plus simple.

Ah par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hymenée.

Ces termes lâches & oiseux de *princesse infortunée*, & de *tendre hymenée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé ; il fallait dire, tout est à craindre si vous n'obéissez pas au roi ; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi.

Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-*en* à mes feux allumer le flambeau.
Régnez *donc* avec moi, c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même, aurait continué M. *Despréaux*, combien ces mots, *puisqu'il faut... laissez-en à mes feux; régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté & de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse & de chaleur ; reprenez cent fois le rabot & la lime.

Si M. *Despréaux* continuait à lire, souffrirait-i les vers suivans :

Qu'il *fasse que ces fers*, dont il *s'est tant* promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils....
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine...
Egisthe ne prétend *te* faire mon époux....
Bravez-*le*, mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez *donc* que vous, *Princesse inexorable*....

Je voulais, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le ſceptre en ſa famille;
Mais *l'ingrate ne* veut que nous immoler tous....
Madame, quel malheur, troublant votre ſommeil,
Vous a fait *de ſi loin* devancer le ſoleil?

Ce même *Deſpréaux* aurait-il pu s'empêcher de rire lorſqu'*Electre* dit à *Egiſthe :*

Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête,
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque & cette pointe lui aurait paru préciſément de la même eſpèce que celle de *Théophile*, qu'il relève ſi bien dans une de ſes judicieuſes préfaces.

Ah voilà ce poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement, il en rougit, le traître.

Les vers de l'auteur d'Electre ne ſont pas moins ridicules : *en faveur de ton ſang* ſignifie, *en faveur de ton fils*, & non pas *en faveur de ton ſang verſé*. Cette pointe *de ton ſang*, & de celui qui répandra ton ſang, vaut bien la pointe de *Théophile*.

Il eſt certain qu'un auteur éclairé par de telles critiques aurait retravaillé entièrement ſon ouvrage, & qu'il aurait ſurtout mis du naturel à la place du bourſouflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon ſens & contre la langue ; ſon cenſeur lui aurait crié :

Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſoléciſme.

On n'aurait point vu un héros *voguer au gré de ſes déſirs plus qu'au gré des vents; la foudre ouvrir le ciel & l'onde à ſillons redoublés, & bouillonner en ſource de feu; de pâles éclairs s'armer de toute part;* un héros *méditer ſon retour à grands pas; la ſuprême ſageſſe des dieux, qui brave la crédule faibleſſe des mortels; un grand cœur qui ne manque à ſon devoir que pour s'en inſtruire mieux;* un interlocuteur qui dit : *ne pénétrez-vous pas un ſi triſte ſilence? des remords d'un cœur né vertueux, qui pour punir ce cœur vont plus loin que les dieux;* une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Itys, mais reſpectez le mien.*

Il n'eſt que trop vrai, & il faut l'avouer à la honte de notre littérature, que dans la plupart de nos auteurs tragiques on trouve rarement ſix vers de ſuite qui n'aient de pareils défauts, & cela parce qu'ils ont la préſomption de ne conſulter perſonne, (*e*) ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaiſſance qu'ils ont eux-mêmes des langues ſavantes, de la noble ſimplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie grecque, les leur fait mépriſer. La précipitation & la pareſſe ſont encore des défauts qui les perdent ſans reſſource. (*f*) *Xénophon* leur crie en vain que le travail eſt la nourriture du ſage, οἱ πόνοι ὄψον τοῖς ἀγαθοῖς. Enivrés d'un ſuccès paſſager, ils ſe croient au-deſſus des plus grands maîtres, & des anciens qu'ils ne connaiſſent preſque que de nom. Une bonne

(e) *In Metii deſcendat judicis aures.* Horat. de Art. poët.

(f) . . . . *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies, & multa litura coercuit, atque
Præſectum decies non caſtigavit ad unguem.
Horat. de Art. poët.

tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magnæ mentis opus*, dit *Juvenal*. Ce n'est pas un faible effort & un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre *Racine* joignait à un travail infini une grande connaissance de la tragédie grecque, une étude continuelle de ses beautés & de celles de leur langue & de la nôtre. Il consultait de plus les juges les plus sévères, les plus éclairés, & qui lui étaient sincèrement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il se faisait gloire, ainsi que *Despréaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens; il avait formé son style sur le leur; c'est par-là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes; on peut produire plus de terreur, approfondir davantage les sentimens, mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues; mais quiconque ne se formera pas comme lui sur les anciens, quiconque surtout n'imitera pas la pureté de leur style & du sien, n'aura jamais de réputation dans la postérité.

On joue pendant quelques années des romans barbares, qu'on nomme tragédies; mais enfin les yeux s'ouvrent; on a eu beau louer, protéger ces pièces, elles finissent par être, aux yeux de tous les hommes instruits, des monumens de mauvais goût.

. . . . . *Vos exemplaria græca*
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Horat. de Arte poët.

ROME SAUVÉE,

OU

CATILINA,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois le
24 février 1752.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce, ainſi que la Mort de Céſar, eſt d'un genre particulier ; le plus difficile de tous peut-être, mais auſſi le plus utile. Dans ces pièces, ce n'eſt ni à un ſeul perſonnage, ni à une famille qu'on s'intéreſſe ; c'eſt à un grand événement hiſtorique. Elles ne produiſent point ces émotions vives que le ſpectacle des paſſions tendres peut ſeul exciter. L'intérêt de curioſité qu'on éprouve à ſuivre une intrigue, eſt une reſſource qui leur manque. L'effet des ſituations extraordinaires, ou des coups de théâtre y peut difficilement être employé. Ce qui attache dans ces pièces, c'eſt le développement de grands caractères placés dans des ſituations fortes, le plaiſir d'entendre de grandes idées exprimées dans de beaux vers, & avec un ſtyle auquel l'état des perſonnages, à qui on les prête, permet de donner de la pompe & de l'énergie, ſans s'écarter de la vraiſemblance ; c'eſt le plaiſir d'être témoin, pour ainſi dire, d'une révolution qui fait époque dans l'hiſtoire, d'en voir ſous ſes yeux mouvoir tous les reſſorts. Elles ont ſurtout l'avantage précieux de donner à l'ame de l'élévation & de la force : en ſortant de

ces pièces, on se trouve plus disposé à une action de courage, plus éloigné de ramper devant un homme accrédité, ou de plier devant le pouvoir injuste & absolu. Elles sont plus difficiles à faire. Il ne suffit pas d'avoir un grand talent pour la poësie dramatique, il faut y joindre une connaissance approfondie de l'histoire, une tête faite pour combiner des idées de politique, de morale & de philosophie. Elles sont aussi plus difficiles à jouer. Dans les autres pièces, pourvu que les principaux personnages soient bien remplis, on peut être indulgent pour le reste; mais on ne voit pas sans dégoût un *Caton*, un *Clodius* même, dire d'une manière gauche des vers qu'il a l'air de ne pas entendre. D'ailleurs, un acteur qui a éprouvé des passions, qui a l'ame sensible, sentira toutes les nuances de la passion dans un rôle d'amant, de père ou d'ami; mais comment un acteur qui n'a point reçu une éducation soignée, qui ne s'est point occupé des grands objets qui ont animé les personnages qu'il va représenter, trouvera-t-il le ton, l'action, les accens qui conviennent à *Cicéron* & à *César?*

Rome sauvée fut représentée à Paris sur un théâtre particulier. M. *de Voltaire* y joua le rôle de *Cicéron*. Jamais dans aucun rôle, aucun acteur n'a porté si loin l'illusion. On croyait

voir le consul. Ce n'étaient pas des vers récités de mémoire qu'on entendait, mais un discours sortant de l'ame de l'orateur. Ceux qui ont assisté à ce spectacle il y a plus de trente ans, se souviennent encore du moment où l'auteur de Rome sauvée s'écriait :

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire,

avec une vérité si frappante qu'on ne savait si ce noble aveu venait d'échapper à l'ame de *Cicéron* ou à celle de *Voltaire.*

Avant lui, la Mort de Pompée était le seul modèle des pièces de ce genre qu'il y eût dans notre langue, on peut dire même dans aucune langue. Ce n'est pas que le Jule-César de *Shakespeare*, ses pièces tirées de l'histoire d'Angleterre, ainsi que quelques tragédies espagnoles, ne soient des drames historiques; mais de telles pièces, où il n'y a ni unité ni raison, où tous les tons sont mêlés, où l'histoire est conservée jusqu'à la minutie, & les mœurs altérées jusqu'au ridicule, de telles pièces ne peuvent plus être comptées parmi les productions des arts que comme des monumens du génie brut de leurs auteurs, & de la barbarie des siècles qui les ont produites.

PREFACE.

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paraît impraticable & peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser & le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois, par une tragédie sans déclarations d'amour, de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes; & on a eu surtout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encore toute la terre attentive; & l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches, ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel temps *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes, trop tard civilisées, ont eu long-temps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était respectable. L'auteur était superficiellement connu;

le consul était presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où *Alexandre* avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle ; mais comme *César* n'eût été que le second des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde ; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'*Arpinum* pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de praticiens qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne surtout, c'est que, dans le tumulte & les orages de sa vie, cet homme, toujours chargé des affaires de l'Etat & de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philosophe des Romains,

auſſi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de miniſtres, de magiſtrats, d'avocats même un peu employés, qui puiſſent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puiſſent répondre à une queſtion profonde de philoſophie?

Ce que peu de perſonnes ſavent, c'eſt que *Cicéron* était encore un des premiers poëtes d'un ſiècle où la belle poéſie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrèce*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous ſont reſtés de ſon poëme ſur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altiſoni ſubitò pinnata ſatelles,
Arboris è trunco, ſerpentis ſaucia morſu,
Ipſa feris ſubigit transfigens unguibus anguem
Semanimum, & varia graviter cervice micantem
Quem ſe intorquentem lanians roſtroque cruentans,
Jam ſatiata animos, jam duros ultra dolores
Abjicit efflantem, & laceratum affligit in undas,
Seque obitu à ſolis nitidos convertit ad ortus.

Je ſuis de plus en plus perſuadé que notre langue eſt impuiſſante à rendre l'harmonieuſe énergie des vers latins comme des vers grecs; mais j'oſerai donner une légère eſquiſſe de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai oſé

faire parler dans ROME SAUVÉE, & dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

Tel on voit cet oiseau, qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre;
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs, il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on appercevra dans la faiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc *Cicéron* passe-t-il pour un mauvais poëte? parce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule,

O fortunatam natam me consule Romam!

C'est un vers si mauvais que le traducteur, qui a voulu en exprimer les défauts en français, n'a pu même y réussir.

O Rome fortunée
Sous mon consulat née!

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il eſt poſſible que l'auteur du beau morceau de poëſie que je viens de citer, ait fait un vers ſi impertinent ? Il y a des ſottiſes qu'un homme de génie & de ſens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde preſque jamais deux genres à un ſeul homme, fit croire *Cicéron* incapable de la poëſie quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaiſant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, & l'attribua à l'orateur, au philoſophe, au père de Rome. *Juvénal* dans le ſiècle ſuivant adopta ce bruit populaire, & le fit paſſer à la poſtérité dans ſes déclamations ſatiriques ; & j'oſe croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaiſes ſe ſont ainſi établies.

On impute, par exemple, au père *Mallebranche*, ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval ſur la terre & ſur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philoſophe peut, quand il veut, être poëte. Quel homme de bon ſens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque choſe de ſi abſurde ? Cependant, qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire, tranſmette à la poſtérité cette ſottiſe, elle s'accréditera avec le temps ; & ſi le

père *Mallebranche* était un grand homme, on dirait un jour : ce grand homme devenait un ſot quand il était hors de ſa ſphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de ſenſibilité, trop d'affliction dans ſes malheurs. Il confie ſes juſtes plaintes à ſa femme & à ſon ami, & on impute à lâcheté ſa franchiſe. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le ſein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ſes perſécuteurs, je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuſes de ſenſibles. *Cicéron*, qui aimait tant la gloire, n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vu des hommes mourir de douleur, pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à ſa femme & à ſon ami qu'on eſt fâché d'être loin de Rome qu'on a ſervie, & d'être perſécuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer ſon cœur à ſes tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

Cicéron était vrai dans toutes ſes démarches ; il parlait de ſon affliction ſans honte, & de ſon goût pour la vraie gloire ſans détour. Ce caractère eſt à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *Céſar*, qui dans ſes commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompée*, & qui dans ſes lettres avoue qu'il ne veut pas

la lui donner ? *Céſar* était un grand homme ; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce conſul ait été un bon poëte, un philoſophe qui ſavait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile ; que ſon ame ait été ſenſible & vraie, ce n'eſt pas là le mérite dont il s'agit ici. Il ſauva Rome malgré le ſénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il ſe fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara ſa ruine par le ſervice le plus ſignalé que jamais homme ait rendu à ſa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'eſt ce qu'on a voulu repréſenter dans cette tragédie : c'eſt moins encore l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuſe & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée que *Cicéron* eſt un des caractères qu'il ne faut jamais mettre ſur le théâtre. Les Anglais, qui haſardent tout ſans même ſavoir qu'ils haſardent, ont fait une tragédie de la conſpiration de *Catilina*. *Ben-Johnſon* n'a pas manqué, dans cette tragédie hiſtorique, de traduire ſept ou huit pages des Catilinaires, & même il les a traduites en proſe, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La proſe du conſul, & les vers

des

des autres personnages, sont à la vérité un contraste digne de la barbarie du siècle de *Bon-Johnson*; mais pour traiter un sujet si sévère, dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il fallait avoir à faire à un peuple sérieux & instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous qui, ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la république romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui; ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité, que pour être vue par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que Zaïre ; mais elle n'eſt pas d'un genre à ſe ſoutenir comme Zaïre ſur le théâtre. Elle eſt beaucoup plus fortement écrite ; & une ſeule ſcène entre *Céſar* & *Catilina* était plus difficile à faire que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces ; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuiſe bientôt. Perſonne ne conſpire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs, les repréſentations de *Catilina* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

Les ſavans ne trouveront pas ici une hiſtoire fidelle de la conjuration de *Catilina*. Ils ſont aſſez perſuadés qu'une tragédie n'eſt pas une hiſtoire ; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catilina*, *Caton*, *Céſar* ont fait dans cette pièce n'eſt pas vrai ; mais leur génie & leur caractère y ſont peints fidellement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute ſa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catilina* ces contraſtes de férocité & de ſéduction qui formaient ſon carac-

tère; on a fait voir *Céſar* naiſſant, factieux & magnanime, *Céſar* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges, qui n'étaient point des ambaſſadeurs de nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie ſoumiſe aux Romains, qui ne firent que le perſonnage de délateurs, & qui par-là ſont indignes de figurer ſur la ſcène avec *Cicéron*, *Céſar* & *Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins paſſablement écrit, & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome, c'eſt tout ce qu'on a prétendu, & tout le prix qu'on attend.

PERSONNAGES.

CICERON.	CRASSUS.
CESAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CETHEGUS.
AURELIE.	LENTULUS-SURA.
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Licteurs.

Le théâtre représente d'un côté le palais d'Aurélie, de l'autre le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0194-1

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

Catilina acte 3e Scene 2e

J. M. Moreau le Jeune 1784. *Simonet Sculp.*

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

(*Soldats dans l'enfoncement.*)

ORATEUR insolent, qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de tyrans qui tiens le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée?
Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal, (a)
Ce César si terrible, & déjà ton égal?

Quoi! Céſar comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt pas d'intelligence?
Mais le piége eſt tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.
Il faut employer tout juſqu'à Cicéron même,
Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime: (b)
Sa docile tendreſſe, en cet affreux moment,
De mes ſanglans projets eſt l'aveugle inſtrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéiſſe.
Titres chers & ſacrés, & de père, & d'époux,
Faibleſſes des humains, évanouiſſez-vous. (1)

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS,
Affranchis & Soldats *dans le lointain.*

CATILINA.

HE bien, cher Céthégus, tandis que la nuit ſombre
Cache encor nos deſſeins & Rome dans ſon ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du conſul ignorés,
Sous ce portique même, & près du temple impie
Où domine un Sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs ſermens & leur foi.
Mais tout eſt-il prévu? Céſar eſt-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet eſprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Conſpirer ſans Céſar!

CATILINA.

Ah, je l'y veux forcer.
Dans ce piége ſanglant je veux l'embarraſſer.
Mes ſoldats, en ſon nom, vont ſurprendre Préneſte.
Je ſais qu'on le ſoupçonne, & je réponds du reſte.
Ce conſul violent va bientôt l'accuſer;
Pour ſe venger de lui, Céſar peut tout oſer.
Rien n'eſt ſi dangereux que Céſar qu'on irrite;
C'eſt un lion qui dort, & que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille ſon courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous. (c)

CETHEGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneſte eſt le maître;
Il aime la patrie, & tu dois le connaître:
Tes ſoins pour le tenter ont été ſuperflus.
Que faut-il décider du ſort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu ſais trop que ſa fille m'eſt chère.
Ami, j'aime Aurélie en déteſtant ſon père.
Quand il ſut que ſa fille avait conçu pour moi (d)
Ce tendre ſentiment qui la tient ſous ma loi;
Quand ſa haine impuiſſante, & ſa colère vaine,
Eurent tenté ſans fruit de briſer notre chaîne;
A cet hymen ſecret quand il a conſenti,
Sa faibleſſe a tremblé d'offenſer ſon parti.
Il a craint Cicéron; mais mon heureuſe adreſſe
Avance mes deſſeins par ſa propre faibleſſe.
J'ai moi-même exigé, par un ſerment ſacré,
Que ce nœud clandeſtin fût encore ignoré.

Céthégus & Sura ſont ſeuls dépoſitaires
De ce ſecret utile à nos ſanglans myſtères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit;
C'eſt là qu'en ſûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vaſtes ſuccès mon hymen eſt le gage.
Vous m'avez bien ſervi, l'amour m'a ſervi mieux.
C'eſt chez Nonnius même, à l'aſpect de ſes dieux,
Sous les murs du Sénat, ſous ſa voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la mort eſt préparée.
(*aux conjurés qui ſont dans le fond.*)
Vous, courez dans Préneſte, où nos amis ſecrets
Ont du nom de Céſar voilé nos intérêts;
Que Nonnius ſurpris ne puiſſe ſe défendre.
Vous, près du capitole allez ſoudain vous rendre.
Songez qui vous ſervez, & gardez vos ſermens.
(*à Céthégus.*)
Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

SCENE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELIE.

AH! calmez les horreurs dont je ſuis pourſuivie,
Cher époux, eſſuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel ſpectacle, & quel réveil affreux!
Je vous ſuis en tremblant ſous ces murs ténébreux.
Ces ſoldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux & des armes!

Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, ſont-ils donc revenus?
De ce front ſi terrible éclairciſſez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux triſtes & ſombres.
Au nom de tant d'amour, & par ces nœuds ſecrets
Qui joignent nos deſtins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils, dont l'enfance eſt ſi chère,
(Je ne vous parle point des dangers de ſa mère,
Et je ne vois hélas! que ceux que vous courez:)
Ayez pitié du trouble où mes ſens ſont livrés:
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma ſureté, la vôtre & la cauſe commune, (e)
Exigent ces apprêts qui cauſent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, ſi vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux obſervez le ſilence.
Des meilleurs citoyens j'embraſſe la défenſe.
Vous voyez le Sénat, le peuple diviſés,
Une foule de rois l'un à l'autre oppoſés:
On ſe menace, on s'arme; & dans ces conjonctures,
Je prends un parti ſage, & de juſtes meſures.

AURELIE.

Je le ſouhaite au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher ſon cœur aux cœurs qui ſont à nous?
En vous juſtifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur eſt empreinte.
Ciel! que ſera mon père alors que dans ces lieux
Ces funeſtes apprêts viendront frapper ſes yeux?
Souvent les noms de fille & de père & de gendre,
Lorſque Rome a parlé, n'ont pu ſe faire entendre.

Notre hymen lui déplut, vous le savez assez:
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste!
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter & sa fille & son gendre.
Je ne puis m'expliquer, mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,
Une source éternelle & d'honneur & de gloire. (*f*)

AURELIE.

La gloire est bien douteuse, & le péril certain. (2)
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des Souverains sous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?
Les noirs pressentimens viennent m'épouvanter.

J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché :
Les dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée, & des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;
De mon père au Sénat je vois percer le flanc :
Vous-même environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrens de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve hélas! & vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me sont préſagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures; (*g*)
Et je veux du courage, & non pas des murmures,
Quand je sers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

Ah cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée :
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner :
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras : déjà ta conduite est suspecte (*h*)
A ce consul sévère, & que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! lui, mon lâche rival!

SCENE IV.

CATILINA, AURELIE, MARTIAN l'un des conjurés.

MARTIAN.

SEIGNEUR, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par ſon ordre bientôt le Sénat ſe raſſemble:
Il vous mande en ſecret.

AURELIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre ſubit, à ce funeſte nom.

CATILINA.

Mon épouſe trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius ſéduit le craigne & le révère;
Qu'il déshonore ainſi ſon rang, ſon caractère;
Qu'il ſerve, il en eſt digne, & je plains ſon erreur:
Mais de vos ſentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choiſiſſaient autrement leurs conſuls & leurs maîtres.
Quoi, vous femme & romaine, & du ſang d'un Néron,
Vous ſeriez ſans orgueil & ſans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide;
La ſeule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oſes reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le conſul va paraître, adieu, mais connais-moi:
Apprends que cette épouſe à tes loix trop ſoumiſe,
Que tu devais aimer, que ta fierté mépriſe,

Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois eſt moins à craindre encore.

SCENE V.

CICERON *dans l'enfoncement*, le Chef des licteurs, CATILINA.

CICERON *au chef des licteurs.*

SUIVEZ mon ordre, allez, de ce perfide cœur
Je prétends ſans témoin ſonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'eſt ce plébéien dont Rome a fait ſon maître!

CICERON.

Avant que le Sénat ſe raſſemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau ſur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'eſt ainſi que votre inimitié. . .

CICERON.

(*i*) C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont aſſez fatigué les murs du capitole.

Vous feignez de penſer que Rome & le Sénat
Ont avili dans moi l'honneur du conſulat.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un ſoldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux & ces feſtins qu'un vain luxe prépare,
Etaient-ils un mérite aſſez grand, aſſez rare,
Pour vous faire eſpérer de diſpenſer des lois
Au peuple ſouverain qui règne ſur les rois?
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
Si j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le ſoutien:
Mais pour être conſul, devenez citoyen.
Penſez-vous affaiblir ma gloire & ma puiſſance,
En décriant mes ſoins, mon état, ma naiſſance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (& je la dois à ces vertus ſévères)
Eſt de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi: de votre honneur jaloux,
Tremblez que votre nom ne finiſſe dans vous.

CATILINA.

Vous abuſez beaucoup, magiſtrat d'une année,
De votre autorité paſſagère & bornée.

CICERON.

Si j'en avais uſé, vous ſeriez dans les fers,
Vous l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels ſouillant les priviléges,
Portez juſqu'aux lieux ſaints vos fureurs ſacriléges;
Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,
Par des plaiſirs affreux, ou des aſſaſſinats;

Qui savez tout braver, tout oser & tout feindre:
Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux,
Que pour un autre usage ont mis en vous les dieux;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore,
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie;
On parle de Prénestе, on soulève l'Ombrie;
Les soldats de Sylla de carnage altérés,
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés;
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces;
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice;
Que j'ai par-tout des yeux, que j'ai par-tout des mains,
Que malgré vous encore il est de vrais Romains;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur,
Voyez-y votre juge, & votre accusateur,
Qui va dans un moment vous forcer de répondre (*)
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces lois que je venge, & que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'Etat que nous servons tous deux:
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, & pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeunesse impétueux enfans;
Le Sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, & le courage reste.
Ce luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, & non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république;
Que soldat en Asie, & juge dans l'Afrique,
J'ai malgré nos excès & nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi je la trahirais, moi qui l'ai su défendre!

CICERON.

Marius & Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'Etat, & l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu;
Ils soutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, & Pompée, & Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers, dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté? . .

CICERON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité?

CATILINA.

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaiſſer à l'excuſe;
Et plus je me défends, plus Cicéron m'accuſe.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je ſuis votre ennemi:
Si c'eſt en citoyen, comme vous je crois l'être;
Et ſi c'eſt en conſul, ce conſul n'eſt pas maître;
Il préſide au Sénat, & je peux l'y braver.

CICERON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux mépriſable,
Je t'y protégerai, ſi tu n'es point coupable:
Fuis Rome, ſi tu l'es.

CATILINA.

C'en eſt trop; arrêtez.
C'eſt trop ſouffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues ſoupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous ſachiez que le plus grand de tous
N'eſt pas d'être accuſé, mais protégé par vous.

CICERON *ſeul.*

Le traître penſe-t-il, à force d'inſolence,
Par ſa fauſſe grandeur prouver ſon innocence?
Tu ne peux m'impoſer, perfide, ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché ſur tes pas.

SCENE VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

HE bien, ferme Caton, Rome eſt-elle en défenſe?

CATON.

Vos ordres ſont ſuivis. Ma prompte vigilance
A diſpoſé déjà ces braves chevaliers,
Qui ſous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, & du Sénat lui-même.

CICERON.

Du Sénat?

CATON.

Enivré de ſa grandeur ſuprême, (1)
Dans ſes diviſions il ſe forge des fers.

CICERON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers. (3)
La vertu diſparaît, la liberté chancelle;
Mais Rome a des Catons, j'eſpère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui ſert ſon pays ſert ſouvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le Sénat;
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offenſe.

CICERON

Les regards de Caton ſeront ma récompenſe.
Au torrent de mon ſiècle, à ſon iniquité,
J'oppoſe ton ſuffrage & la poſtérité.
Feſons notre devoir: les dieux feront le reſte.

CATON.

Hé comment réſiſter à ce torrent funeſte,

Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infame trahiſon marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun des ſoldats, ſubalterne infidelle,
De la guerre civile arborât l'étendard;
Qu'il oſât s'avancer vers ce ſacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'était ſoutenu par des mains plus puiſſantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en ſecret des feux plus dévorans?
Les premiers du Sénat nous trahiſſent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
Céſar fut le premier que mon cœur ſoupçonna.
Oui, j'accuſe Céſar.

CICERON.

Et moi Catilina. (*m*)
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaſte dans ſes projets, impétueux, perfide,
Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vu ſur ſon viſage,
J'ai vu dans ſes diſcours ſon audace & ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, & parle en ennemi.
De ces obſcurs complots je cherche les complices.
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
J'en préviendrai la ſuite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis;
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée eſt en Aſie, & le crime eſt dans Rome;
Mais pour ſauver l'Etat il ſuffit d'un grand homme.

CICERON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connais son ame;
Je sais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.
Son cœur ambitieux ne peut être abattu
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.
Il aime Rome encore, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire, & plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
Par leur désunion Rome sera sauvée.
Allons, n'attendons pas que de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

TANDIS que tout s'apprête, & que ta main hardie
Va de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du Sénat : ce corps faible & jaloux
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

CETHEGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine;
Il domine au Sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ses cris injurieux:
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire & qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressans,
Occupent mon courage, & règnent sur mes sens.

CETHEGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adresse & la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis;
Mon parti seul m'alarme, & je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, & surtout mon épouse.

CETHEGUS.

Ton épouse? tu crains une femme & des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, & son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ses vœux.
O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,
Quoi, dans ma maison même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le Sénat,

Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans,
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais Céfar!

CETHEGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réuſſir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proſcrits faut-il placer ſon nom?
Faut-il confondre enfin Céfar & Cicéron?

CATILINA.

C'eſt-là ce qui m'occupe, & s'il faut qu'il périſſe,
Je me ſens étonné de ce grand ſacrifice.
Il ſemble qu'en ſecret reſpectant ſon deſtin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il?

CETHEGUS.

Compte ſur ſon audace;
Tu ſais comme ébloui des grandeurs de ſa race,
A partager ton règne il ſe croit deſtiné.

CATILINA.

Qu'à cet eſpoir trompeur il reſte abandonné. (*n*)
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil préſomptueux de cet eſprit ſauvage,
Ses chagrins inquiets, ſes ſoupçons, ſon courroux.
Sais-tu que de Céſar il oſe être jaloux?
Enfin j'ai des amis moins aiſés à conduire
Que Rome & Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur & pénible emploi!

CETHEGUS.

Le ſoupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCENE II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

AINSI malgré mes soins & malgré ma prière,
Vous prenez dans Céſar une aſſurance entière;
Vous lui donnez Préneſte, il devient notre appui,
Penſez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le ſang des Scipions n'eſt point fait pour dépendre.
Ce n'eſt qu'au premier rang que vous devez prétendre.
Je traite avec Céſar, mais ſans m'y confier;
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer:
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me ſers de ſon nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom eſt-il plus grand que le vôtre & le mien?
Pourquoi vous abaiſſer à briguer ce ſoutien?
On le fait trop valoir, & Rome eſt trop frappée
D'un mérite naiſſant qu'on oppoſe à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous ſers?
Ne peut-on ſans Céſar ſubjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons, ſans doute, & ſur votre vaillance
J'ai fondé dès long-temps ma plus forte eſpérance;
Mais Céſar eſt aimé du peuple & du Sénat;
Politique, guerrier, pontife, magiſtrat,

Terrible dans la guerre, & grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune.
Il nous eſt néceſſaire.

SURA.

Il nous ſera fatal:
Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran, tel eſt ſon caractère;
Je le crois du parti le plus grand adverſaire.
Peut-être qu'à vous ſeul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne ſouffrirai point, puiſqu'il faut vous le dire,
De ſon fier aſcendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon ſervice & ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte ſur moi.

CATILINA.

J'y conſens; faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, & je la ſacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre oſe penſer à s'élever ſur nous:
Mais ſouffrez qu'à Céſar votre intérêt me lie;
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie:
Je ferai plus peut-être, en un mot vous penſez
Que ſur nos intérêts mes yeux s'ouvrent aſſez.
(*à Céthégus.*)
Va, prépare en ſecret le départ d'Aurélie;
Que des ſeuls conjurés ſa maiſon ſoit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ſes pas,
Craignons de ſon amour les funeſtes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où Céſar va m'entendre.

SURA.

Enfin donc ſans Céſar vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez, j'eſpère en vous plus que dans Céſar même.

CETHEGUS.

Je cours exécuter ta volonté ſuprême,
Et ſous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à ſavoir t'obéir.

SCENE III.

CATILINA, CESAR.

CATILINA.

HE bien, Céſar, hé bien, toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi dont j'ai préſagé les éclatans deſtins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier eſclave
Du fameux Plébéien qui t'irrite & te brave?
Tu le hais, je le ſais, & ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend;
Et tu balancerais? & ton ardent courage
Craindrait de nous aider à ſortir d'eſclavage?
Des deſtins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et Céſar ſouffrirait qu'on les changeât ſans lui?
Quoi! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'eſt-elle diſſipée?
N'es-tu pas indigné de ſervir les autels,
Quand Cicéron préſide au deſtin des mortels,

Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siège au-dessus de toi sur la pourpre romaine ?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse ;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'Etat, s'il daignait l'acheter ?
Ah ! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue ;
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, & tu restes paisible !
Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?
César est-il fidelle à ma tendre amitié ?

CESAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service.
Je ne puis te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

CESAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire ;
Je puis leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec Césat on partage sans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner Césat.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, & s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, & dont je hais la rage,

Sylla nous a réduits à la captivité :
Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.
Il soumit l'Helleſpont, il fit trembler l'Euphrate,
Il ſubjugua l'Aſie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait ? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers ? (o)
Tu peux avec le temps être un jour un grand homme ;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'aſſervir Rome :
Et mon nom ma grandeur, & mon autorité
N'ont point encor l'éclat & la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entrepriſe.
Je vois que tôt ou tard Rome ſera ſoumiſe.
J'ignore mon deſtin ; mais ſi j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, ſi je puis, leur empire & leur gloire ;
Je ſerai digne d'eux, & je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes reſpectés, de lauriers ſoient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre eſt plus aiſé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'eſt fait notre maître ?
Il avait une armée ; & j'en forme aujourd'hui ;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui ;
Il profita des temps, & moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot : il fut roi ; veux-tu l'être ?
Veux-tu de Cicéron ſubir ici la loi,
Vivre ſon courtiſan, ou régner avec moi ?

CESAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'eſt pas temps de feindre.
J'eſtime Cicéron, ſans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.
Diviſe le Sénat, abaiſſe des ingrats,

Tu le peux, j'y consens ; mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidelle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.
(*il sort.*)

SCENE IV.

CATILINA.

AH! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime;
Et s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien. (*p*)
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCENE V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

CESAR s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut & nous servir, & nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs & plus fidelles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCENE VI.

CATILINA, les Conjurés.

CATILINA.

VENEZ, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius;

Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.
Encor quelques momens; un dieu, qui vous seconde,
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane & Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour énorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, & qui pour récompense
Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls & des meurtres sans gloire:
Vous pourriez dédaigner une telle victoire;
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirans sous vos bras:
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais surtout qu'un concert unanime & parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers & des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent, je sors, & je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, & je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.

C'eſt là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône ſouillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur ſang, & vengé par vos mains.
Curius & les ſiens doivent m'ouvrir les portes.
(*il s'arrête un moment, puis il s'adreſſe à un conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous ſurtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps?

LENTULUS.

Je dois les amener, ſi tôt que la nuit ſombre
Cachera ſous ſon voile & leur marche & leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous aſſuré?

STATILIUS.

Les gardes ſont ſéduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout ſoit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce ſignal terrible allumez les flambeaux.
Aux maiſons des proſcrits que la mort ſoit portée.
La première victime à mes yeux préſentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron:
Immolez Céſar même, oui Céſar & Caton.
Eux morts, le Sénat tombe, & nous ſert en ſilence.
Déjà notre fortune aveugle ſa prudence;
Dans ces murs, ſous ſon temple, à ſes yeux, ſous ſes pas,
Nous diſpoſons en paix l'appareil du trépas.
Surtout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes;

Que

Que Rome & Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le deſtin de la terre;
Ce n'eſt point conſpirer, c'eſt déclarer la guerre,
C'eſt reprendre vos droits, & c'eſt vous reſaiſir
De l'univers dompté qu'on oſait vous ravir.
(*à Céthégus & à Lentulus-Sura.*)
Vous, de ces grands deſſeins les auteurs magnanimes,
Venez dans le Sénat, venez voir vos victimes.
De ce conſul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du ſang des tyrans (4) ſera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périſſe le Sénat!

MARTIAN.

Périſſe l'infidelle
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un ſe repent, qu'il tombe ſous nos coups!

CATILINA.

Allez, & cette nuit Rome entière eſt à vous.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout eſt-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ſes ſermens fidelle
Vient entourer ces murs aux flammes deſtinés.
Au dehors, au dedans les ordres ſont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Preſcrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Si tôt que du Sénat vous me verrez ſortir,
Commencez à l'inſtant nos ſanglans ſacrifices;
Que du ſang des proſcrits les fatales prémices
Conſacrent ſous vos mains ce redoutable jour.
Obſervez, Martian, vers cet obſcur détour,
Si d'un conſul trompé les ardens émiſſaires
Oſeraient épier nos terribles myſtères.

CETHEGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du Sénat qu'il vient de convoquer;

Je vois qu'il prévient tout, & que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connaît-il mes projets? fait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire
Sur un vain brigandage, & non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands, autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, & de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus
Détruit l'ouvrage entier, & l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, & tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomptable, & ce superbe choix
Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois,
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore & le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est-là mon premier pas; c'est un des plus grands coups
Qu'au Sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.

La moitié du Sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclairciſſe,
Avant que ce Sénat, ſi lent dans ſes débats,
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ſes pas,
Mon armée eſt dans Rome, & la terre aſſervie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un ſi grand intérêt.

SCENE II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &c.

AURELIE, *une lettre à la main.*

LIs ton ſort & le mien, ton crime & ton arrêt,
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Hé bien, je reconnais le ſeing de votre père.

AURELIE.

Lis...

CATILINA *lit la lettre.*

(9) „ La mort trop long-temps a reſpecté mes jours,
„ Une fille que j'aime en termine le cours.
„ Je ſuis trop bien puni, dans ma triſte vieilleſſe,
„ De cet hymen affreux qu'a permis ma faibleſſe.
„ Je fais de votre époux les complots odieux.
„ Céſar qui nous trahit veut enlever Préneſte.
„ Vous avez partagé leur trahiſon funeſte.
„ Repentez-vous, ingrate, ou périſſez comme eux „....
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des ſecrets qu'un conſul ignore encor peut-être?

CETHEGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA *à Céthégus.*

Il pourra nous ſervir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir. (r)
Je vais armer le monde, & c'eſt pour ma défenſe.
Vous, dans ce jour de ſang marqué pour ma puiſſance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter ſur vous?

AURELIE.

Tu m'avais ordonné le ſilence & la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Hé bien, que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même inſtant,
Envoyez au conſul ce billet important.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Que Céſar eſt à craindre, & plus que moi peut-être.
Je n'y ſuis point nommé; Céſar eſt accuſé:
C'eſt ce que j'attendais, tout le reſte eſt aiſé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en ſerai maître, & quand vous régnerez
Notre hymen eſt ſecret, je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans ſon courroux
Soit le premier ſujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, & laiſſez-vous conduire;
Laiſſez-moi mes dangers, ils doivent me ſuffire,

Et ce n'eſt pas à vous de partager mes ſoins :
Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.
Tout eſt prêt, on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il eſt digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre eſprit raffermi...

CETHEGUS.

Ne déſeſpérez point un époux, un ami.
Tout vous eſt confié, la carrière eſt ouverte ;
Et reculer d'un pas, c'eſt courir à ſa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine, au moment où mon cœur
Reçut de vos conſeils le poiſon ſéducteur ;
Quand j'acceptai ſa main, quand je fus abuſée,
Attachée à ſon ſort, victime mépriſée,
Vous penſez que mes yeux timides, conſternés,
Reſpecteront toujours vos complots forcenés.
Malgré moi ſur vos pas vous m'avez ſu conduire.
J'aimais ; il fut aiſé, cruels, de me ſéduire !
Et c'eſt un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu ſervir.
Dans mon aveuglement, que ma raiſon déplore,
Ce reſte de raiſon m'éclaire au moins encore.

Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, & je ne veux plus l'être;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe & traîne dans Rome embrasée & fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné,
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, & qui me fut soumis?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi dans la plus juste & la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un Consul, & Pompée, & Caton,
Mes plus grands ennemis feront dans ma maison?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURELIE.

Je menace le crime... & je tremble pour toi.
Dans mes emportemens vois encor ma tendresse,
Frémis d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur:
C'est assez m'offenser. Ecoutez: je vous aime;
Mais ne présumez pas que m'oubliant moi-même,

J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins & l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne;
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne:
Mais sachez...

AURELIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur & d'infamie.
Quoi, tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCENE III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA, AURELIE, &c.

SURA.

C'EN est fait, & nous sommes perdus;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise;
Nonnius vient dans Rome, il fait notre entreprise.
Un de nos confidens dans Préneste arrêté
A subi les tourmens, & n'a point résisté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre;
Nonnius au Sénat vient accuser son gendre.

Il va chez Cicéron qui n'eſt que trop inſtruit.

AURELIE.

Hé bien, de tes forfaits tu vois quel eſt le fruit.
Voilà ces grands deſſeins où j'aurais dû ſouſcrire,
Ces deſtins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu déſabuſé? (*t*) tes yeux ſont-ils ouverts?

CATILINA, *après un moment de ſilence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais ſervir Rome, en la vengeant d'un traître:
Nos dieux m'en avoûraient. Je ferai plus; je veux
Te rendre à ton pays, & vous ſauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faibleſſe en partage.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger eſt venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il ſauve la tienne.
Il m'aime, il eſt facile, il craindra devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce conſul qui te craint, ce Sénat où l'on t'aime,
Où Céſar te ſoutient, où ton nom eſt puiſſant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aiſément à ceux qui ſont à craindre.
Repens-toi ſeulement; mais repens-toi ſans feindre;
Il n'eſt que ce parti quand on eſt découvert:
Il bleſſe ta fierté, mais tout autre te perd:
Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.

Plus de reproche ici sur tes complots pervers,
Coupable je t'aimais, malheureux je te sers :
Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire :
Je l'avais mérité.

CATILINA *l'arrêtant.*

Que faire, & quel danger ?
Ecoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède... il faut vous satisfaire...
Mais.. songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, & Romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis ; & le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCENE IV.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Esclave d'une femme, & d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu si tôt qu'elle a parlé.

CETHEGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obstacle en sera plus terrible.

Sans reſſource à Prénefte, accuſés au Sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat;
Nous le ferions trembler, même dans les ſupplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illuſtres complices,
Un parti trop puiſſant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le ſignal on peut nous arrêter.
C'eſt lorſque dans la nuit le Sénat ſe ſépare,
Que le parti s'aſſemble, & que tout ſe déclare.
Que faire?

CETHEGUS *à Catilina.*

Tu te tais, & tu frémis d'effroi?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon ſort veut de moi

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, & dans ce jour funeſte,
Vendre cher notre vie eſt tout ce qui nous reſte.

CATILINA.

Je compte les momens, & j'obſerve les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grace,
Suſpendra pour un temps ſa courſe & ſa menace.
Cicéron que j'alarme eſt ailleurs arrêté;
C'en eſt aſſez, amis, tout eſt en ſureté.
Qu'on tranſporte ſoudain les armes néceſſaires;
Armez tout, affranchis, eſclaves & ſicaires;
Débarraſſez l'amas de ces lieux ſouterrains,
Et qu'il en reſte encore aſſez pour mes deſſeins.
Vous, fidelle Affranchi, brave & prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius:
Allez; & dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,

Abordez-le en secret de la part de sa fille;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille;
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur:
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel, que vois-je?

SCENE V.

CICERON, les précédens.

CICERON.

ARRETE, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, Affranchis, qui vous a rassemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le Sénat nous pourrons te l'apprendre.

CETHEGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICERON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires?
Sont-ils ainsi que vous des romains consulaires
Que la loi de l'Etat me force à respecter,
Et que le Sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?

Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons!

CICERON.

Ils sont de ton conseil, & voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.

(*on emmène Septime & Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, & profite du temps.
Il faudra rendre compte, & c'est où je t'attends.

CICERON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius: il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, & Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de supplice, & veux t'en avertir.
Avec les assassins, sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au Sénat, & suis-moi, si tu l'oses.

SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

CETHEGUS.

FAUT-IL donc succomber sous les puissans efforts
D'un bras habile & prompt qui rompt tous nos ressorts?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.

C'eſt un homme alarmé, que ſon trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, & qui n'eſt pas inſtruit:
Nos amis arrêtés vont accroître ſes peines;
Ils ſauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal Céſar eſt accuſé.
Le Sénat en tumulte eſt déjà diviſé.
Mallius & l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu; marchez, & je ſuis maître.

SURA.

Nonnius du conſul éclaircit les ſoupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'eſt moi qui t'en répons.
Marchez, dis-je, au Sénat, parlez en aſſurance,
Et laiſſez-moi le ſoin de remplir ma vengeance.
Allons.... Où vais-je?

CETHEGUS.

Hé bien?

CATILINA.

Aurélie! ah grands Dieux!
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux? (*u*)
Ecartez-la, ſur-tout. Si je la vois paraître,
Tout prêt à vous ſervir je tremblerai peut-être.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le Sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle; le siége de Cicéron, plus élevé, est au milieu.

CETHEGUS, LENTULUS-SURA.
(*retirés vers le devant.*)

SURA.

Tous ces pères de Rome au Sénat appelés,
Incertains de leur sort, & de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

CETHEGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, & par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avoûrai, cet esprit du Sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique respect, & cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CETHEGUS.

La patrie eſt un nom ſans force & ſans effet;
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatiſme uſé des ſiècles héroïques
Se conſerve, il eſt vrai, dans des ames ſtoïques;
Le reſte eſt ſans vigueur ou fait des vœux pour nous.
Cicéron, reſpecté, n'a fait que des jaloux;
Caton eſt ſans crédit; Céſar nous favoriſe:
Défendons-nous ici, Rome ſera ſoumiſe.

SURA.

Mais ſi Catilina, par ſa femme ſéduit,
De tant de nobles ſoins nous raviſſait le fruit!
Tout homme a ſa faibleſſe, & cette ame hardie
Reconnaît en ſecret l'aſcendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la reſpecte, il pourra lui céder.

CETHEGUS.

Sois ſûr qu'à ſon amour il ſaura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu ſais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts....

CETHEGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche, écoute.

(*Lentulus & Céthégus s'aſſeyent à un bout de la ſalle.*)

SCENE II.

SCENE II.

CATON *entre au Sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CESAR, CATULLUS, MARCELLUS, &c.

CATON *en regardant les deux conjurés.*

LUCULLUS, je me trompe, ou ces deux confidens
S'occupent en ſecret de ſoins trop importans.
Le crime eſt ſur leur front, qu'irrite ma préſence.
Déjà la trahiſon marche avec arrogance.
Le Sénat qui la voit cherche à diſſimuler.
Le démon de Sylla ſemble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le Sénat reſpire.

CETHEGUS.

Je vous entends aſſez, Caton, qu'oſez-vous dire?

CATON *en s'aſſeyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du Sénat, les dieux de Scipion,
Qui, contre toi, peut-être, ont inſpiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans aſſervi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtreſſe du monde & le ſort des humains.
J'oſe encore ajouter, que ſon puiſſant génie,
Qui n'a pu qu'une fois ſouffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, & dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CESAR.

Caton, que faites-vous? & quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.

Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.

(*Céſar s'aſſied.*)

CATON *à Céſar.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les ſéditieux Céſar toujours facile,
Conſerve en nos périls un courage tranquille.

CESAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je ſuis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, Céſar, & je la vois trahie.
O Ciel, pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Aſie
Pompée en ces périls ſoit encore arrêté?

CESAR.

Quand Céſar eſt pour vous, Pompée eſt regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CESAR.

Je lui diſpute tout, juſqu'à l'amour de Rome.

SCENE III.

CICERON *arrivant avec précipitation, tous les ſénateurs ſe lèvent.*

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces inſtans?
Quand Rome à ſon ſecours appelle ſes enfans
Qu'elle vous tend les bras, & que ſes ſept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déjà donné le ſignal des fureurs,
Qu'on a déjà verſé le ſang des ſénateurs?

LUCULLUS.

O Ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICERON *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Aſſuré des ſecours aux poſtes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus j'avais ſurpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible, en ces temps malheureux,
Pour ſauver Rome & vous, arrive de Préneſte.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeſte,
M'apprendre juſqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorſque de notre ſang deux monſtres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort, on court, on vole, on les pourſuit;
La tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui ſe preſſe, & qui ſe précipite,
Leurs complices enfin favoriſent leur fuite.
J'ai ſaiſi l'un des deux qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, ſe frayait un chemin.
Je l'ai mis dans les fers, & j'ai ſu que ce traître
Avait Catilina pour complice & pour maître.

(*Cicéron s'aſſied avec le Sénat.*)

SCENE IV.

CATILINA *debout entre* CATON & CESAR.

CETHEGUS *eſt auprès de Céſar, le Sénat aſſis.*

Oui, Sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main
Qui, de votre ennemi vient de percer le ſein.
Oui, c'eſt Catilina qui venge la patrie,
C'eſt moi qui, d'un perfide ai terminé la vie.

CICERON.

Toi, fourbe, toi, barbare?

CATON.

Oſes-tu te vanter?...

CESAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CETHEGUS.

Parle, Catilina, parle, & force au ſilence,
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICERON.

Romains, où ſommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embraſement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla ſéduits par ce grand nom,
Ont oſé de Sylla montrer l'ambition. (*x*)
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le Sénat diviſé, Rome dans l'épouvante,

Le désordre en tous lieux, & sur tout Cicéron
Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée:
Il vous parle pour elle; & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui,
Que Rome & le Sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'Etat, Rome & vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius; (5)
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICERON.

Moi, perfide,
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver,
Moi, qui connais ton crime, & qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;
Et vous souffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous?
Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.

Sachez qu'en ſon palais, & preſque ſous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances & d'épées,
Que dans des flots de ſang Rome doit voir trempées.
Si Rome exiſte encore, amis, ſi vous vivez,
C'eſt moi, c'eſt mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon ſervice approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on ſaiſiſſe ces armes.

CICERON *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux
On amène ſa fille en ces auguſtes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi trembler? je mépriſe
Cette reſſource indigne où ta haine s'épuiſe.
Sénat, le péril croit, quand vous délibérez.
Hé bien, ſur ma conduite êtes-vous eclairés?

CICERON.

Oui, je le ſuis, Romains, je le ſuis ſur ſon crime.
Qui de vous peut penſer qu'un vieillard magnanime
Ait formé de ſi loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits & des aſſaſſinats?
Dans ta propre maiſon ta rage induſtrieuſe
Craignait de mes regards la lumière odieuſe.
De Nonnius trompé tu choiſis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu ſéduit ſa malheureuſe fille.
Ah! cruel, ce n'eſt pas la première famille,
Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort.
Tu traites Rome ainſi: c'eſt donc là notre ſort!
Et tout couvert d'un ſang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudiſſe, & qu'on te récompenſe.

Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,
Voilà tout ton service, & tes droits & tes titres.
O vous des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, sans force & sans secours,
Qu'un tyran forcéné disposе de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entr'elle & lui.

CESAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome, il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi, Rome est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, & l'on est incertain?

CESAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, & doit être honoré. (6)
(*à Catilina.*)
Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICERON.

O Rome! ô ma patrie! ô Dieux du capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui!
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?

Céſar, vous m'entendez; & Rome trop à plaindre
N'aura donc déſormais que ſes enfans à craindre?

CLODIUS.

Rome eſt en ſûreté, Céſar eſt citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le ſien?

CICERON.

Clodius, achevez: que votre main ſeconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en eſt trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardens & citoyens glacés.
Catilina l'emporte, & ſa tranquille rage
Sans crainte & ſans danger médite le carnage.
Au rang des Sénateurs il eſt encore admis;
Il proſcrit le Sénat, & s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ſes crimes:
Il vous voit, vous menace, & marque ſes victimes:
Et lorſque je m'oppoſe à tant d'énormités,
Céſar parle de droits & de formalités;
Clodius à mes yeux de ſon parti ſe range;
Aucun ne veut ſouffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître eſt mort aſſaſſiné.
N'avons-nous pas ſûr lui le droit qu'il s'eſt donné?
Le devoir le plus ſaint, la loi la plus chérie,
Eſt d'oublier la loi pour ſauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCENE V.

Le Sénat, AURELIE.

AURELIE.

O vous, sacrés vengeurs,
Demi-dieux sur la terre, & mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui, qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance : (*y*)
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
(*en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICERON *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURELIE.

Dieux !

CICERON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURELIE.

O Ciel ! Catilina !
L'ai-je bien entendu ? Quoi, monstre sanguinaire,
Quoi, c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père !
(*des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA *se tournant vers Céthégus, & se jetant éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands Dieux ! je suis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi ?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance :
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai.... qu'un horrible devoir....
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon désespoir....
Songez qu'un nœud plus saint & plus inviolable...

SCENE VI.

Le Sénat, AURELIE, les Chefs des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, on a saisi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Justes Dieux, où me réduisez-vous ?

CICERON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.

Vous baiſſez devant lui vos yeux intimidés.
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah! je vous ai trahis ; c'eſt moi qui ſuis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monſtre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma déteſtable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime, & j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des ſupplices.
Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.
Ma faibleſſe a tout fait, & c'eſt moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendreſſe à ſervir tous tes crimes.
Périſſe, ainſi que moi, le jour, l'horrible jour,
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où malgré moi ſecondant ta furie,
Fidelle à mes ſermens, perfide à ma patrie,
Conduiſant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger le preſſant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire!
(*tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron eſt aſſis plongé dans la douleur.*)
Murs ſacrés, Dieux vengeurs, Sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai ſuivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.
(*elle ſe frappe.*)

CATILINA.

Où ſuis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICERON *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable!

AURELIE.

Je devais.... un billet remis entre vos mains...
Conful... de tous côtés je vois vos aſſaſſins...
Je me meurs...

(*on emmène Aurélie.*)

CICERON.

S'il ſe peut, qu'on la ſecoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En eſt-ce aſſez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,
Pour venger tant de ſang, & tant d'aſſaſſinats?
Il vous impoſe encor. Vous laiſſez impunie
La mort de Nonnius, & celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'eſt ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié:
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuſe à mes deſtins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu cauſas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.
Je vengerai ſur toi tout ce j'ai perdu:
Ton ſang payera ce ſang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un eſclave échappé que fait punir ſon maître.
Que tes membres ſanglans dans ta tribune épars,
Des inconſtans Romains repaiſſent les regards.

Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laiſſent pour préſage;
C'eſt le ſort qui t'attend, & qui va s'accomplir,
C'eſt l'eſpoir qui me reſte, & je cours le remplir.

CICERON.

Qu'on ſaiſiſſe ce traître.

CETHEGUS.

En as-tu la puiſſance?

SURA.

Oſes-tu prononcer, quand le ſénat balance?

CATILINA.

La guerre eſt déclarée, Amis, ſuivez mes pas.
C'en eſt fait; le ſignal vous appelle aux combats.
Vous, Sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choiſiſſez à loiſir le parti qu'il faut prendre.
(*il ſort avec quelques Sénateurs de ſon parti.*)

CICERON.

Hé bien, choiſiſſez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains, ô majeſté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, Patrie!
Lucullus, Muréna, Céſar même, écoutez!
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles:
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles!
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, & je marche ſous lui. (7)

SCENE VII.

LE SENAT, le Chef des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

SEIGNEUR, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICERON *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat est ménacé!
„ César qui nous trahit veut enlever Préneste. „
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste!
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans?

CESAR.

J'ai lu, je suis romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponse.
(*il sort.*)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICERON.

Marchons, servons l'Etat, contr'eux & contre lui.
(*à une partie des Sénateurs.*)
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,
Courez au Capitole, & défendez vos dieux:
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,

D'avoir pu balancer entre ce monſtre & moi.

(*à d'autres Sénateurs.*)

Vous, Sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maître;
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.

(*Les Sénateurs ſe ſéparent de Céthégus & de Lentulus-Sura.*)

Point d'eſprit de parti, de ſentimens jaloux :
C'eſt par-là que jadis Sylla régna ſur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embraſement les flammes étincellent.
Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras,
Et ſauvez les Romains, duſſent-ils être ingrats.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, & une partie des Sénateurs *debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

QUOI ! lorſque défendant cette enceinte ſacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le Sénat s'expoſant au danger,
Aux ordres d'un Samnite a daigné ſe ranger;
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave:
Il ſert le peuple libre, & le traite en eſclave !
Un pouvoir paſſager eſt à peine en ſes mains,
Il oſe en abuſer, & contre des Romains !
Contre ceux dont le ſang a coulé dans la guerre !
Les cachots ſont remplis des vainqueurs de la terre;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du ſort
Condamne inſolemment ſes maîtres à la mort. (8)
Catilina pour nous ſerait moins tyrannique;
On ne le verrait point flétrir la République.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat;
Mais je ne peux ſouffrir la honte du Sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'eſt que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures;
Mais ſachez que le ſang de nos patriciens,
Ce ſang des Céthégus & des Cornéliens,

Ce

Ce sang si précieux, quand il devient coupable
Devient le plus abject & le plus condamnable.
Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, & c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice:
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite, & la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver ou perdre la patrie.
Cicéron agit seul, & seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le Sénat, ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur, il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume, & quand Rome est en cendre,
Les édits d'un Consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, & des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, & les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers? Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?

Vous redoutez Céfar! Et qui n'eſt informé
Combien Catilina de Céfar fut aimé?
Dans le péril preſſant, qui croît & nous obſède,
Vous montrez tous nos maux: montrez-vous le remède?

CATON.

Oui, j'oſe conſeiller, eſprit fier & jaloux,
Que l'on veille à la fois ſur Céfar & ſur vous.
Je conſeillerais plus; mais voici votre père.

SCENE II.

CICERON, CATON, une partie des Sénateurs.

CATON *à Cicéron.*

VIENS, tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les ſacrés noms de père & de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICERON.

Romains, j'aime la gloire, & ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains, c'eſt le digne ſalaire.
Sénat, en vous ſervant il la faut acheter:
Qui n'oſe la vouloir, n'oſe la mériter.
Si j'applique à vos maux une main ſalutaire,
Ce que j'ai fait eſt peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le ſang coulait dans Rome: ennemis, citoyens,
Gladiateurs, ſoldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.

Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.
Ma main les a saisis, leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux:
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;
Et là, sur des amas de mourans & de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie;
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur;
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomptable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles;
Mais bientôt ménageant des Romains infidelles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, & même aux conjurés

Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laiſſait briller une ſecrète joie :
Sa voix d'un peuple entier ſollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le ſervir un jour.
D'un trop coupable ſang ſa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, & veux le publier,
De Céſar en tout temps il faut ſe défier.

SCENE III & dernière.

LE SENAT, CESAR.

CESAR.

HE bien, dans ce Sénat, trop prêt à ſe détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuſe-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorſqu'on le ſoupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CESAR.

Un tel ſang n'eſt pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que ſont-ils à vos yeux ?

CESAR.

Des mortels mépriſables.

A ma voix, à mes coups ils n'ont pu réſiſter.
Qui ſe ſoumet à moi n'a rien à redouter.
C'eſt maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des ſoldats de Sylla l'élite redoutable
Eſt ſous un chef habile, & qui ſait ſe venger.
Voici le vrai moment où Rome eſt en danger.
Pétréius eſt bleſſé, Catilina s'avance.
Le ſoldat ſous les murs eſt à peine en défenſe.
Les guerriers de Sylla ſont trembler les romains.
Qu'ordonnez-vous, Conſul? & quels ſont vos deſſeins?

CICERON.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous ſoupçonne.
Je veux laver l'affront, dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur ſoit vengé.
Au ſalut des Romains je vous crois néceſſaire;
Je vous connais : je ſais ce que vous pouvez faire,
Je ſais quels intérêts vous peuvent éblouir:
Céſar veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon eſtime.
Partez, juſtifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier ſur vous a les yeux déſormais.
Secondez Pétréius, & délivrez l'Empire.
Méritez que Caton vous aime & vous admire.
Dans l'art de Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'eſt ſur vous que mon eſpoir ſe fonde.
Céſar, entre vos mains je mets le ſort du monde.

CESAR *en l'embraſſant.*

Cicéron à Céſar a dû ſe confier;
Je vais mourir, Seigneur, ou vous juſtifier. (*il ſort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes!

CICERON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat, en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(*se tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre en armes.*)
Hé bien, les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va partout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiége & nous presse;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que jusqu'au sein de Rome, & parmi ses enfans,
En creusant vos tombeaux il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;

Tout ſon génie y règne, & cent coupables voix
S'élèvent contre vous, & condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats, & les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le ſang répandu par vos mains :
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous ſeul condamnés, n'ayant pu ſe défendre,
Semblent autoriſer...

CICERON.

Clodius, arrêtez ;
Renfermez votre envie & vos témérités ;
Ma puiſſance abſolue eſt de peu de durée ;
Mais tant qu'elle ſubſiſte, elle ſera ſacrée.
Vous aurez tout le temps de me perſécuter ;
Mais quand le péril dure il faut me reſpecter.
Je connais l'inconſtance aux humains ordinaire.
J'attends ſans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accuſé ſur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, & quitta les Romains.
Je puis en quelque choſe imiter ce grand homme.
Je rendrai grâce au ciel, & reſterai dans Rome.
A l'Etat malgré vous j'ai conſacré mes jours ;
Et toujours envié je ſervirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me préſente,
Que j'aille intimider une foule inſolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aſpect
Contienne encor Céſar, qui m'eſt toujours ſuſpect.
Et ſi dans ce grand jour la fortune contraire...

CICERON.

Caton votre préſence eſt ici néceſſaire.
Mes ordres ſont donnés, Céſar eſt au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au Sénat.
Il en doit ſoutenir la grandeur expirante.
Reſtez....Je vois Céſar, & Rome eſt triomphante.
(*il court au-devant de Céſar.*)
Ah! c'eſt donc par vos mains que l'Etat ſoutenu...

CESAR.

Je l'ai ſervi peut-être, & vous m'aviez connu.
Pétréius eſt couvert d'une immortelle gloire;
Le courage & l'adreſſe ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu ſous ce ſacré rempart,
Que pour ne rien laiſſer au pouvoir du haſard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aſpect impoſant de leurs dieux domeſtiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont ſoutenu le poids de leurs auguſtes noms.
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage,
Qui ſubjugua l'Aſie, & détruiſit Carthage.
Tous ſont de la patrie & l'honneur & l'appui.
Permettez que Céſar ne parle point de lui. (9)
Les ſoldats de Sylla renverſés ſur la terre,
Semblent braver la mort & défier la guerre.
De tant de nations ces triſtes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous ſeconde,
Nous mettrons ſous nos lois ce qui reſte du monde.
Mais il eſt, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choiſis, & ce ſont leurs vainqueurs.
Catilina terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à ſa rage,

Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ſes jours.
Sur des morts entaſſés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, & ſoldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez ſi l'amitié l'emporte ſur l'honneur.

CICERON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon eſtime.
Va, conſerve à jamais cet eſprit magnanime.
Que Rome admire en toi ſon éternel ſoutien.
Grands Dieux! que ce héros ſoit toujours citoyen.
Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuſe;
Et que tant de vertu ne ſoit pas dangereuſe.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE ROME SAUVÉE.

(*a*) MAIS furtout que ne puis-je à mes vaſtes deſſeins
Du courageux Céſar aſſocier les mains.
. . . . . .

(*b*) Ce Céſar que je crains, mon épouſe que j'aime.
Il faut que l'artifice aiguiſe dans mes mains
Ce fer qui va nager dans le ſang des Romains.
Aurélie à mon cœur en eſt encor plus chère;
Sa tendreſſe docile, empreſſée à me plaire,
Eſt l'aveugle inſtrument d'un ouvrage d'horreurs.
Tout ce qui m'appartient doit ſervir mes fureurs.

(*c*) Crois-moi, quand il verra qu'avec lui je partage
De ces grands changemens le premier avantage,
La fière ambition qu'il couve dans ſon cœur
Lui parlera ſans doute avec plus de hauteur.

(*d*) Ne me reproche rien: l'amour m'a bien ſervi.
C'eſt chez ce Nonnius, c'eſt chez mon ennemi
Près des murs du ſénat, ſous la voûte ſacrée,
Que de tous nos tyrans la perte eſt préparée.
Ce ſouterain ſecret au ſénat nous conduit:
C'eſt là qu'en ſûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
Du ſuccès que j'attends, mon hymen eſt le gage.
L'ami de Cicéron, l'auſtère Nonnius
M'outragea trop long-temps par ſes triſtes vertus.
Contre lui-même enfin j'arme ici ſa famille;
Je ſéduis tous les ſiens, je lui ravis ſa fille;
Et ſa propre maiſon, par un heureux effort,
Eſt un rempart ſecret d'où va partir la mort.
Préneſte en ce jour même à mon ordre eſt remiſe.
Nonnius arrêté dans Préneſte ſoumiſe,
Saura quand il verra l'univers embraſé,
Quel gendre & quel ami le lâche a refuſé.

CATILINA.

(e) Ma sûreté, la vôtre, & la cause commune
Exigent ces apprêts qui vous glacent d'effroi ;
Mais vous, si vous songez que vous êtes à moi,
Tremblez que d'un coup d'œil l'indiscrète imprudence
Ose de votre époux trahir la confiance.

AURELIE.

(f) Vous nous perdez tous deux, tout sera reconnu.

CATILINA.

Croyez-moi, dans Préneste il sera retenu.

AURELIE.

Qui? mon père! osez-vous... que votre ame amollie...

CATILINA.

Vous l'affaiblissez trop : je vous aime, Aurélie ;
Mais que votre intérêt s'accorde avec le mien ;
Lorsque j'agis pour vous ne me reprochez rien :
Ce qui fait aujourd'hui votre crainte mortelle,
Sera pour vous de gloire une source éternelle.

(g) Allez ; Catilina ne craint point les augures.
Etouffez le reproche, & cessez vos murmures ;
Ils me percent le cœur, mais ils sont superflus.
(*il prend sur la table le papier qu'il écrivait, & le donne à un soldat qu'il fait approcher.*)
Vous, portez cet écrit au camp de Mallius
(*à un autre.*)
Vous, courez vers Lecca dans les murs de Préneste ;
Des vétérans, dans Rome, observez ce qui reste.
Allez : je vous joindrai quand il en sera temps ;
Songez qui vous servez, & gardez vos sermens.
(*les soldats sortent.*)

AURELIE.

Vous me faites frémir ; chaque mot est un crime.

CATILINA.

Croyez qu'un prompt succès rendra tout légitime :
Que je sers & l'Etat, & vous, & mes amis.

AURELIE.

. . . . . .

(*h*) Tu te perdras; déjà ta conduite eſt ſuſpecte
A ce conſul ſévère & que Rome reſpecte;
Je le crains, ſon génie eſt au tien trop fatal.

CATILINA.

Ne vous abaiſſez pas à craindre mon rival;
Allez, ſouvenez-vous que vos nobles ancêtres, &c.

(*i*) C'eſt ainſi que s'explique un reſte de pitié.
A l'aſpect des faiſceaux dont le peuple m'honore,
Je ſais quel vain dépit vous preſſe & vous dévore;
Je ſais dans quel excès, dans quels égaremens,
Vous ont précipité vos fiers reſſentimens.
Concurrent malheureux à cette place inſigne,
Pour me la diſputer il en faut être digne.
La valeur d'un ſoldat, le rang de vos aïeux, &c.

(*k*) Les ſoupçons du Sénat ſont aſſez légitimes.
Je ne veux point vous perdre, & malgré tous vos crimes,
Je vous protégerai ſi vous vous repentez;
Mais vous êtes perdu ſi vous me réſiſtez.
A qui parlai-je enfin? faut-il que je vous nomme
Un des pères du monde, ou l'opprobre de Rome?
Profitez des momens qui vous ſont accordés:
Tout eſt entre vos mains; choiſiſſez, répondez.

Comme la ſcène entre *Caton* & *Cicéron* précédait la ſcène entre *Catilina* & *Cicéron*, celle-ci était ſuivie de ce monologue, & d'une ſcène entre *Céthégus* & *Catilina* alors la troiſième du ſecond acte, & qui en eſt actuellement la première avec des changemens.

CATILINA *ſeul.*

Ne crois pas m'échapper, conſul que je dédaigne:
Tyran par la parole, il faut finir ton règne.
Ton Sénat factieux voit d'un œil courroucé
Un citoyen Samnite à ſa tête placé;
Ce Sénat qui lui-même, à mes traits eſt en bute,
Me prêtera les mains pour avancer ta chute.
Va, de tous mes deſſeins tu n'eſt pas éclairci,
Et ce n'eſt pas Verrès que tu combats ici.

CATILINA, CETHEGUS.

CATILINA.

Céthégus, l'heure approche où cette main hardie
Doit de Rome & du monde allumer l'incendie,
Tout presse :

CETHEGUS.

Tout m'alarme ; il faudrait commencer.
J'écoutais Cicéron, & j'allais le percer
Si j'avais remarqué qu'il eût eu des indices
Des dangers qu'il soupçonne, & du nom des complices.
Il sera dans une heure instruit de ton dessein.

CATILINA.

En recevant le coup il connaîtra la main.
Une heure me suffit pour mettre Rome en cendre.
Que sera Cicéron ? Que peut-il entreprendre ?
Que crains-tu du Sénat ? ce corps faible & jaloux,
Avec joie, en secret, s'abandonne à nos coups.
Ce Sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, & plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
Lucullus, Clodius, les Nérons, César même,
Frémissent comme nous de sa grandeur suprême.
Il a dans le Sénat plus d'ennemis que moi.
Clodius, en secret, m'engage enfin sa foi ;
Et nous avons pour nous l'absence de Pompée.
J'attends tout de l'envie, & tout de mon épée.
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.
Je ne crains que César, & peut-être Aurélie.

. . . . . .

CETHEGUS.

Aurélie en effet a trop ouvert les yeux.
Ses cris & ses remords importunent les dieux.
Pour ce mystère affreux, son ame est trop peu faite :
Mais tu sais gouverner sa tendresse inquiète.
Ne pensons qu'à César : nos femmes, nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
César trahirait-il Catilina qu'il aime ?

CATILINA.

Je ne fais : mais César n'agit que pour lui-même.

CETHEGUS.

Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom ?
Faut-il confondre enfin César & Cicéron ?

CATILINA.

Sans doute il le faudra, si par un artifice
Je ne peux réussir à m'en faire un complice,
Si des soupçons secrets avec soin répandus,
Ne produisent bientôt les effets attendus ;
Si d'un consul trompé la prudence ombrageuse
N'irrite de César la fierté courageuse ;
En un mot si mes soins ne peuvent le fléchir,
Si César est à craindre, il faut s'en affranchir.
Enfin je vais m'ouvrir à cette ame profonde,
Voir s'il faut qu'il périsse, ou bien qu'il me seconde.

CETHEGUS.

Et moi je vais presser ceux dont le fûr appui
Nous servira peut-être à nous venger de lui.

. . . . . .

CICERON.

Il est trop vrai, Caton, nous méritons des maîtres ;
Nous dégénérons trop des mœurs de nos ancêtres ;
Le luxe & l'avarice ont préparé nos fers.
Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu disparaît, la liberté chancelle ;
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Que me sert la justice ? elle a trop d'ennemis ;
Et je vois trop d'ingrats que vous avez servis.
Il en est au Sénat.

CICERON.

Qu'importe ce qu'il pense.
Les regards de Caton feront ma récompense.

(m) Et moi, Catilina,
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, dans le crime intrépide,

Plus que Céſar encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire & bien moins généreux.
Avec art quelquefois, ſouvent à force ouverte,
Vain rival de ma gloire il conſpira ma perte.
Aujourd'hui qu'il médite un plus grand attentat,
Je ne crains rien pour moi, je crains tout pour l'Etat.
Je vois ſa trahiſon, j'en cherche les complices;
Tous ſes crimes paſſés ſont mes premiers indices.
Il faut tout prévenir. Des chevaliers romains
Déjà du champ de Mars occupent les chemins.
J'ai placé Pétréïus à la Porte colline,
Je mets en ſureté Préneſte & Terracine.
J'obſerve le perfide en tout temps, en tous lieux.
Je ſais que ce matin ſes amis odieux
L'accompagnaient en foule au lieu même où nous ſommes.
Martien l'affranchi, miniſtre des forfaits,
S'eſt échappé ſoudain, chargé d'ordres ſecrets.
Ai-je enfin ſur ce monſtre un ſoupçon légitime?

CATON.

Votre œil inévitable a démêlé le crime;
Mais ſurtout redoutez Céſar & Clodius.
Clodius implacable en ſa ſombre furie,
Jaloux de vos honneurs, hait en vous la patrie.
Du fier Catilina, tous deux ſont les amis.
Je crains pour les Romains trois tyrans réunis
L'armée eſt en Aſie, & le crime eſt dans Rome;
Mais pour ſauver l'Etat, il ſuffit d'un grand homme,

CICERON.

Sylla pourſuit encor cet Etat déchiré;
Je le vois tout ſanglant, mais non déſeſpéré.
J'attends Catilina: ſon ame inquiétée (*)
Semble depuis deux jours incertaine, agitée;
Peut-être qu'en ſecret il redoute aujourd'hui
La grandeur d'un deſſein trop au-deſſus de lui.
Reconnu, découvert, il tremblera peut-être.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.
Toi, ferme & noble appui de notre liberté,
Vas de nos vrais Romains ranimer la fierté;

(*) Cette ſcène entre *Caton* & *Cicéron* précédait, dans les premières éditions, la ſcene entre *Cicéron* & *Catilina*, & commençait le ſecond acte.

Rallume leur courage au feu de ton génie,
Et fais, en paraiſſant, trembler la tyrannie.

(n) Qu'à cet eſpoir frivole il reſte abandonné.
Conjuré ſans génie, & ſoldat intrépide,
Il eſt fait pour ſervir ſous la main qui le guide.

(o) Quels triomphes encore ont ſignalé ta vie?
Pour oſer dompter Rome, il faut l'avoir ſervie.
Marius a régné: peut-être quelque jour
Je pourrai des Romains triompher à mon tour.
Mais avant d'obtenir une telle victoire;
. . . . . .

(p) Et s'il en eſt l'appui qu'il en ſoit la victime.
Plus Céſar devient grand, moins je dois l'épargner;
Et je n'ai point d'amis alors qu'il faut régner.
Sylla dont il me parle, & qu'il prend pour modèle,
Qu'était-il, après tout, qu'un général rebelle?
Il avait une armée, & j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui.
Il profita des temps, & moi je les fais naître;
Il ſubjugua vingt rois, je vais dompter leur maître.
C'eſt là mon premier pas: le Sénat va périr,
Et Céſar n'aura point le temps de le ſervir.

(q).... La mort trop long-temps épargna mes vieux jours:
Vous ſeule, fille ingrate, en terminez le cours.
De nos cruels tyrans vous ſervez la furie:
Catilina, Céſar ont trahi la patrie.
Pour comble de malheur un traître vous ſéduit.
Le fléau de l'Etat, l'eſt donc de ma famille?
Frémiſſez, malheureuſe; un père trop inſtruit
Vient ſauver, s'il le peut, ſa patrie & ſa fille.

(r) Il n'eſt plus temps de feindre, il faut tout éclaircir;
Je vais armer le Monde, & c'eſt pour ma défenſe.
On pourſuit mon trépas, je pourſuis ma vengeance.
J'ai lieu de me flatter que tous mes ennemis
Vont périr à mes pieds, ou vont ramper ſoumis.

Et

Et mon seul déplaisir est de voir votre père
Jeté par son destin dans le parti contraire.
Mais un père à vos yeux est-il plus qu'un époux?
Osez-vous me chérir? puis-je compter sur vous?

AURELIE.

Hé bien, qu'exiges-tu?

CATILINA.

Qu'à mon sort engagée,
Votre ame soit plus ferme, & soit moins partagée.
Souvenez-vous surtout que vous m'avez promis
De ne trahir jamais ni moi ni mes amis.

AURELIE.

Je te le jure encor: va, crois-en ma tendresse;
Elle n'a pas besoin de nouvelle promesse.
Quand tu reçus ma foi, tu fais qu'en ces momens,
Le serment que je fis valut tous les sermens.
Ah! quels attentats que ta fureur prépare,
Je ne puis te trahir... ni t'approuver, barbare.

CATILINA.

Vous approuverez tout, lorsque nos ennemis
Viendront à vos genoux désarmés & soumis,
Implorer, en tremblant, la clémence d'un homme
Dont dépendra leur vie & le destin de Rome.
Laissez-moi préparer ma gloire & vos grandeurs;
Espérez tout, allez.

AURELIE.

Laisse-moi mes terreurs.
Tu n'est qu'ambitieux, je ne suis que sensible,
Et je vois mieux que toi dans quel état horrible
Tu vas plonger des jours que j'avais crus heureux.
Poursuis, trame sans moi tes complots ténébreux,
Méprise mes conseils, accable un cœur trop tendre,
Creuse à ton gré l'abyme où tu nous fais descendre.
J'en vois toute l'horreur, & j'en pâlis d'effroi;
Mais en te condamnant, je m'y jette après toi.

CATILINA.

Faites plus: Aurélie, écartez vos alarmes,
Jouissez avec nous du succès de nos armes,

Prenez des ſentimens tels qu'en avaient conçus
L'épouſe de Sylla, & celle de Marius;
Tels que mon nom, ma gloire & mon cœur les demandent.
Regardez d'un œil ſec les périls qui m'attendent:
Soyez digne de moi. Le ſceptre des humains
N'eſt point fait pour paſſer en de tremblantes mains.
Apprenez que mon camp, qui s'approche en ſilence,
Dans une heure, au plus tard, attend votre préſence.
Que l'auguſte moitié du premier des humains
S'accoutume à jouir des honneurs ſouverains;
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre;
Que votre père enfin reconnaiſſe aujourd'hui
Les intérêts ſacrés qui m'uniſſent à lui;
Qu'il reſpecte ſon gendre, & qu'il n'oſe me nuire.
Mais avant qu'en mon camp je vous faſſe conduire,
Je veux qu'à ce conſul, à mon lâche rival,
Vous faſſiez parvenir ce billet ſi fatal.
J'ai mes raiſons, je veux qu'il apprenne à connaître
Et tout ce qu'eſt Céſar, & tout ce qu'il peut être.
Laiſſez, ſans vous troubler, tout le reſte à mes ſoins:
Vainqueur & couronné, cette nuit je vous joins.

(ſ) Commence donc par moi, qu'il faudra déſarmer;
Malheureux, punis-moi du crime de t'aimer.
Tu m'oſes reprocher d'être faible & timide!
Hé bien, cruel époux, dans le crime intrépide,
Frappe ce lâche cœur qui t'a gardé ſa foi,
Qui déteſte ta rage, & qui meurt tout à toi!
Frappe, ingrat, j'aime mieux, avant que tout périſſe,
Voir en toi mon bourreau que d'être ta complice.

CATILINA.

Aurélie! à ce point pouvez-vous m'outrager?

AURELIE.

Je t'outrage & te ſers, & tu peux t'en venger.
Oui, je vais arrêter ta fureur meurtrière,
Et c'eſt moi que tes mains combattront la première.

(t) Es-tu défabuſé ? tu nous a perdus tous.

CATILINA.

Dans ces affreux momens puis-je compter ſur vous?
Vous ſerai-je encor cher ?

AURELIE.

Oui, mais il faut me croire.
Je défendrai tes jours, je défendrai ta gloire.
J'ai haï tes complots, j'en ai craint le danger;
Ce danger eſt venu, je vais le partager.
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage;
L'amour en donne au moins; & malgré ton outrage,
Malgré tes cruautés, conſtant dans ſes bienfaits,
Cet amour eſt encor plus grand que tes forfaits.

CATILINA.

Hé bien, que voulez-vous? que prétendez-vous faire?

AURELIE.

Mourir ou te ſauver. Tu ſais quel eſt mon père:
En moi de ſes vieux ans il voit l'unique appui,
Il eſt ſenſible, il m'aime, & le ſang parle en lui.
Je vais lui déclarer le ſaint nœud qui nous lie,
Il ſaura que mes jours dépendent de ta vie.
Je peindrai tes remords: il craindra devant moi
D'armer le déſeſpoir d'un gendre tel que toi;
Et je te donne au moins, quoi qu'il puiſſe entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oſer t'y défendre.
J'arrêterai mon père au péril de mes jours.

CATILINA (*après un moment de recueillement.*)

Je reçois vos conſeils ainſi que vos ſecours.
Je me rends... le ſort change... il faut vous ſatisfaire.

(u) Remords, approchez-vous de ce cœur furieux...
Ecartez-la ſurtout: ſi je la vois paraître,
Tout prêt à vous ſervir, je tremblerai peut-être.

CETHEGUS.

Voilà votre chemin.

CATILINA.

Je m'égarais, je ſors:
C'eſt le chemin du crime, & j'y cours ſans remords.

(x) Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
Mallius, un soldat qui n'a que du courage,
Un aveugle instrument de leur secrète rage,
Descend comme un torrent du haut des Apennins;
Jusqu'aux remparts de Rome il s'ouvre les chemins.
Le péril est par-tout; l'erreur, la défiance,
M'accusaient avec eux de trop d'intelligence.
Je voyais à regret vos injustes soupçons,
Dans vos cœurs prévenus tenir lieu de raisons.
Mais si vous m'avez fait cette injure cruelle,
Le danger vous excuse, & surtout votre zèle.
Vous le savez, César, vous le savez, Sénat,
Plus on est soupçonné, plus on doit à l'Etat.
Cicéron plaint les maux dont Rome est affligée:
Il vous parlait pour elle, & moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome & le Sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Il venait consommer ce qu'on ose entreprendre,
Allumer les flambeaux qui mettaient Rome en cendre,
Egorger les consuls à vos yeux éperdus:
Caton était proscrit, & Rome n'était plus.
Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.
Je l'ai su, j'ai sauvé l'Etat, Rome, & vous-même.
Ainsi par Scipion fut immolé Gracchus,
Ainsi par un soldat fut puni Spurius,
Ainsi ce fier Caton qui m'écoute & me brave,
Caton né sous Sylla, Caton né son esclave,
Demandait une épée, & de ses faibles mains
Voulait, sur un tyran, venger tous les Romains.

(y) Mon père par ma voix vous demande vengeance:
Son sang est répandu, j'ignore par quels coups;
Il est mort, il expire, & peut-être pour vous.
C'est dans votre palais, c'est dans ce sanctuaire,
Sous votre tribunal, & sous le ciel sévère,
Que cent coups de poignard ont épuisé son flanc.

(*en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICERON, *en montrant Catilina.*

Le voici...

AURELIE.

Dieux!...

CICERON.

C'est lui, lui qui l'assassina...
Qui s'en ose vanter!

AURELIE.

O Ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? quoi! monstre sanguinaire!
Quoi! c'est toi... mon époux a massacré mon père!

CICERON.

Lui? votre époux!

AURELIE.

Je meurs.

CATILINA.

Oui, les plus sacrés nœuds,
De son père ignorés, nous unissent tous deux.
Oui, plus ces nœuds sont saints, plus grand est le service.
J'ai fait en frémissant cet affreux sacrifice;
Et si des dictateurs ont immolé leurs fils,
Je crois faire autant qu'eux pour sauver mon pays,
Quand malgré mon hymen & l'amour qui me lie,
J'immole à nos dangers le père d'Aurélie.

AURELIE, *revenant à elle.*

Osés-tu...

CICERON *au Sénat.*

Sans horreur avez-vous pu l'ouïr?
Sénateurs, à ce point il peut vous éblouir!

LE SENAT, AURELIE, le Chef des licteurs.

LE LICTEUR.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable...

CICERON.

Chez Nonnius, ô Ciel!

CRASSUS.

Qui des deux eſt coupable?

CICERON.

En pouvez-vous douter? Ah! Madame, au Sénat
Nommez, nommez l'auteur de ce noir attentat.
J'ai toute la pitié que votre état demande,
Mais éclairciſſez tout, Rome vous le commande.

AURELIE.

Ah! laiſſez-moi mourir! Que me demandez-vous?
Ce cruel!... je ne puis accuſer mon époux...

CICERON.

C'eſt l'accuſer aſſez.

LENTULUS.

C'eſt aſſez le défendre.

CICERON.

Pourſuivez donc, cruels, & mettez Rome en cendre.
Achevez: il vous reſte à le déclarer roi.

AURELIE.

Sauvez Rome, Conſul, & ne perdez que moi.
Si vous ne m'arrachez cette odieuſe vie,
De mes ſanglantes mains vous me verrez punie.
Sauvez Rome, vous dis-je, & ne m'épargnez point.

CICERON.

Quoi! ce fier ennemi vous impoſe à ce point!
Vous gardez devant lui ce ſilence timide,
Vous ménagez encore un époux parricide!

CATILINA.

Conſul, elle eſt d'un ſang que l'on doit déteſter;
Mais elle eſt mon épouſe, il la faut reſpecter.

CICERON.

Crois-moi, je ferai plus: je le vengerai, traître!
(*à Aurélie.*)
Hé bien, ſi devant lui vous craignez de paraître,
Daignez de votre père attendre le vengeur,
Et renfermer chez vous votre juſte douleur.
Là je vous parlerai.

AURELIE.

Que pourrai-je vous dire?
Le sang d'un père parle, & devrait vous suffire.
Sénateurs, tremblez tous... le jour est arrivé...
Je ne le verrai pas... mon sort est achevé,
Je succombe.

CATILINA.

Ayez soin de cette infortunée.

CICERON.

Allez, qu'en son palais elle soit ramenée.
(*on l'emmène.*)

CATILINA.

Qu'ai-je vu, malheureux! je suis trop bien puni.

CETHEGUS.

A ce fatal objet, quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds a demandé vengeance,
Mais si tu servis Rome, attends ta récompense.

CICERON.

Qu'entends-je! Ah! Sénateurs, en proie à votre sort,
Ouvrez enfin les yeux que va fermer la mort.
Sur les bords du tombeau, réveille-toi, Patrie!
(*en montrant Catilina.*)
Vous avez déjà vu l'essai de sa furie,
Ce n'est qu'un des ressorts par ce traître employés;
Tous les autres en foule ici sont déployés.
On lève des soldats jusqu'au milieu de Rome;
On les engage à lui, c'est lui seul que l'on nomme.
Que font ces vétérans dans la campagne épars?
Qui va les rassembler aux pieds de nos remparts?
Que demande Lecca dans les murs de Préneste?
Traître, je sais trop bien tout l'appui qui te reste.
Mais je t'ai confondu dans l'un de tes desseins;
J'ai mis Rome en défense, & Préneste en mes mains.
Je te suis en tous lieux, à Rome, en Etrurie;
Tu me trouves par-tout épiant ta furie,
Combattant tes projets que tu crois nous cacher;
Chez tous tes confidens ma main va te chercher.
Du Sénat & de Rome il est temps que tu sortes:
Ce n'est pas tout, Romains, une armée est aux portes,

Une armée est dans Rome, & le fer & les feux
Vont renverser sur vous vos temples & vos dieux.
C'est du mont Aventin que partiront les flammes
Qui doivent embraser vos enfans & vos femmes;
Et sans les fruits heureux d'un travail assidu,
Ce terrible moment serait déjà venu.
Sans mon soin redoublé que l'on nommait frivole,
Déjà les conjurés marchaient au capitole.
Ce temple où nous voyons les rois à nos genoux,
Détruit & consumé périssait avec vous.
Cependant à vos yeux Catilina paisible
Se prépare avec joie à ce carnage horrible:
Au rang des sénateurs il est encore assis;
Il proscrit le Sénat, & s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes,
Il vous voit, vous menace, & marque ses victimes.
Et quand ma voix s'oppose à tant d'énormités,
Vous me parlez de droit & de formalités!
Vous respectez en lui le rang qu'il deshonore!
Vos bras intimidés sont enchaînés encore!
Ah! si vous hésitez, si, méprisant mes soins,
Vous n'osez le punir, défendez-vous du moins.

CATON.

Va, les dieux immortels ont parlé par ta bouche.
Consul, délivre-nous de ce monstre farouche;
Tout dégouttant du sang dont il souilla ses mains,
Il atteste les droits des citoyens romains.
Use des mêmes droits pour venger la patrie:
Nous n'avons pas besoin des aveux d'Aurélie.
Tu l'as trop convaincu, lui-même est interdit;
Et sur Catilina le seul soupçon suffit.
Céthégus nous disait, & bien mieux qu'il ne pense,
Qu'on doit immoler tout à Rome, à sa défense.
Immole ce perfide, abandonne aux bourreaux
L'artisan des forfaits & l'auteur de nos maux:
Frappe malgré César, & sacrifie à Rome
Cet homme détesté, si ce monstre est un homme.
Je suis trop indigné qu'aux yeux de Cicéron
Il ait osé s'asseoir à côté de Caton.

(*Caton se lève & passe du côté de Cicéron. Tous les sénateurs le suivent, hors Céthégus, Lentulus, Crassus, Clodius qui restent avec Catilina.*)

CICERON *au Sénat.*

Courage, Sénateurs, du monde auguſtes maîtres,
Amis de la vertu, ſéparez-vous des traîtres.
Le démon de Sylla ſemblait vous aveugler:
Allez au Capitole, allez-vous raſſembler;
C'eſt là qu'on doit porter les premières alarmes.
Mêlez l'appui des lois à la force des armes;
D'une eſcorte nombreuſe entourez le Sénat,
Et que tout citoyen ſoit aujourd'hui ſoldat.
Créez un dictateur en ces temps difficiles.
Les Gaulois ſont dans Rome, il vous faut des Camilles.
On attaque ſans peine un corps trop diviſé:
Lui-même il ſe détruit; le vaincre eſt trop aiſé.
Réuni ſous un chef, il devient indomptable.
Je ſuis loin d'aſpirer à ce faix honorable:
Qu'on le donne au plus digne, & je révère en lui
Un pouvoir dangereux, néceſſaire aujourd'hui.
Que Rome ſeule parle, & ſoit ſeule ſervie;
Point d'eſprit de parti, de cabales, d'envie,
De faibles intérêts, de ſentimens jaloux:
C'eſt par là que jadis Sylla régna ſur vous;
Par là, ſous Marius, j'ai vu tomber vos pères.
Des tyrans moins fameux, cent fois plus ſanguinaires,
Tiennent le bras levé, les fers & le trépas;
Je les montre à vos yeux: ne les voyez-vous pas?
Ecoutez-vous ſur moi l'envie & les caprices?
Oubliez qui je ſuis, ſongez à mes ſervices;
Songez à Rome, à vous qui vous ſacrifiez!
Non à de vains honneurs qu'on m'a trop enviés.
Allez, ferme Caton, préſidez à ma place.
Céſar, ſoyez fidelle, & que l'antique audace
Du brave Lucullus, de Craſſus, de Céſon,
S'allume au feu divin de l'ame de Caton.
Je cours en tous les lieux où mon devoir m'oblige,
Où mon pays m'appelle, où le danger m'exige.
Je vais combler l'abyme entr'ouvert ſous vos pas,
Et malgré vous, enfin, vous ſauver du trépas.

(*il ſort avec le Sénat.*)

CATILINA *à Cicéron.*

J'atteſte encor les lois que vous oſez enfreindre:
Vous allumez un feu qu'il vous fallait éteindre,

Un feu par qui bientôt Rome s'embrasera ;
Mais c'est dans votre sang que ma main l'éteindra.

CETHEGUS.

Viens, le Sénat encore hésite & se partage :
Tandis qu'il délibère, achevons notre ouvrage.

Fin des Variantes.

NOTES.

(1) VAINS fantômes d'Etat, évanouissez-vous.

(*Vers de Rodogune.*)

(2) La gloire en est douteuse, & le péril certain.

(*Vers de Cinna.*)

(3) *Sævior armis.*
Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

(JUVENAL.)

(4) Tous les tyrans qui ont voulu détruire un gouvernement républicain, ont toujours pris pour prétexte la necessité de délivrer le peuple du joug des grands ; comme toutes les fois qu'une aristocratie a succedé au gouvernement d'un seul, elle a pris pour prétexte les abus de l'autorité arbitraire : & le peuple a toujours été la victime & la dupe de toutes ces révolutions. *Catilina* ne dit nulle part qu'il est un scelérat ; il veut venger le peuple & les vétérans de l'ingratitude du Sénat ; il veut venger ses propres injures. Il ne commet un crime, que parce que ce crime est nécessaire à son salut & à celui de ses amis. M. *de Voltaire* est le premier poëte tragique qui ait fait parler les scélérats avec vraisemblance, sans déclamation & sans bassesse. C'est un pas que l'art n'avait fait encore du temps de *Racine*.

(5) *Spurius Metius* était un chevalier romain qui, dans un temps de disette, forma des magasins de pain, & le distribua aux citoyens. Il devint leur idole. Le Sénat l'accusa d'aspirer à la tyrannie ; & pour opposer à la

faveur populaire une autorité redoutable au peuple, on nomma dictateur le célebre *Cincinnatus*. Il cita *Spurius* à son tribunal, & envoya *Servilius Ahala*, qu'il avait choisi pour général de la cavalerie, sommer l'accusé d'y comparaître. *Melius* refusa d'obéir, *Servilius* le tua; & le dictateur approuva sa conduite. On sait quel fut le sort des Gracques. *Catilina* s'excuse devant le Sénat par des exemples de violence approuvés par le Sénat même, & commis pour ses intérêts.

(6) *Céſar* avait eu, dans sa jeunesse, des liaisons avec *Catilina*; & ceux qui découvrirent la conspiration à *Cicéron* nommèrent *Céſar* parmi les complices, soit que réellement il y eût trempé, soit qu'ils eussent voulu augmenter l'importance de leur service, en mêlant un grand nom aux noms obscurs ou mépriſés des autres complices. Mais la conduite de *Céſar*, pendant la conjuration, fit soupçonner qu'il regrettait qu'elle n'eût pas eu de suites qui auraient pu la rendre nécessaire, & lui ouvrir le chemin à la souveraine puissance.

(7) C'était au consul de jour à nommer le dictateur. *Cicéron* ne pouvait se nommer lui-même. *Antoine* son collegue était un homme estimé comme général, mais obéré & débauché; ses goûts & l'état de sa fortune l'avaient lié avec tout ce que Rome renfermait alors de factieux.

Cicéron n'osait se fier à lui, & s'assurer qu'*Antoine* le nommerait. *Craſſus*, *Céſar*, *Lucullus* étaient plus ou moins suspects. On prit donc le parti de ne point nommer de dictateur, & le Sénat porta le décret: *videant consules ne quid detrimenti Reſpublica accipiat*. Ce décret donnait au consul une autorité absolue, semblable à celle du dictateur; mais non pour un temps fixé, & seulement tant que le Sénat voulait la continuer. L'exercice des autres magistratures n'était pas suspendu. Enfin on pouvait demander compte aux consuls de la conduite qu'ils avaient tenue pendant le temps qu'ils avaient joui de cette autorité.

(8) A cette époque, aucun citoyen romain ne pouvait être condamné à mort qu'en violant les lois. *Cicéron*, avant de faire, de l'autorité illimitée qu'il avait reçue, un usage contraire à une loi respectée dans Rome, & chère au peuple, consulta le Sénat. Ce fut dans cette occasion que *Céſar* & *Caton* prononcèrent deux discours: *Caton* pour prouver la nécessité de faire mourir les conjurés, *Céſar* pour proposer de les renfermer seulement dans quelques villes d'Italie. Ces discours nous ont été transmis par *Salluſte*. On ignore, à la vérité, si ce sont réellement ceux que *Céſar* & *Caton* ont prononcés dans le Sénat, ou des discours de l'invention de *Salluſte*, suivant l'usage des anciens historiens.

Il est à remarquer que *Céſar*, souverain pontife, dit, en plein Sénat, dans ce discours, qu'il ne faut pas punir de mort les conjurés, parce que

la mort leur ôtera le sentiment de toutes les peines, & celui de leur opprobre, qu'elle serait une grâce plutôt qu'un supplice : il nie hautement les peines après la mort. Soit que *Césat* ait fait ce discours, soit que *Salluste*, auteur contemporain, l'ait attribué au souverain pontife, il en résulte également que les idées religieuses des anciens Romains étaient bien différentes des nôtres. Un auteur qui ne serait pas absolument fou (ce qu'on ne peut supposer de *Salluste*) n'introduirait pas dans un livre sérieux un roi d'Angleterre avançant en plein parlement *qu'il n'y a rien après la mort*, comme une opinion toute simple, & qui ne doit scandaliser personne. Le Sénat suivit l'avis de *Caton ;* mais le suffrage de ce corps si puissant n'empêcha point que *Cicéron* ne fût recherché dans la suite, comme ayant abusé de son pouvoir, & qu'il ne subît la peine de l'exil. *Clodius* fut son accusateur.

(9) En sortant de la première représentation de Rome sauvée, M. d'*Alembert* dit à M. *de Voltaire : il y a dans votre pièce un vers que j'eusse voulu retrancher.*

Permettez que Césat ne parle point de lui.

Si je n'avais eu, répondit l'auteur de la tragédie, *que des hommes tels que vous pour spectateurs, je ne l'aurais pas écrit.*

L'ORPHELIN DE LA CHINE.

TRAGEDIE

Représentée pour la première fois le 20 août 1755.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0285-2

A MONSEIGNEUR

LE MARECHAL

DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

JE voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, & où je devais n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer; que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul, il a toujours inspiré mes actions & mes paroles, il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves

si longues. Permettez donc que si cette faible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre oncle fonda des beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoise, traduite par le père *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue ; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donne la raison & le génie sur la force aveugle & barbare ; & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus ; & les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise, qui porte le nom de l'Orphelin, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation ; elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes ; & d'établir de ces écoles de morale,

où

où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la morale, & qui instruisent en allégories toutes les nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en aviserent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs & les Romains sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine,

que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte empire. Il eſt vrai que cette pièce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours; mais auſſi c'eſt un chef-d'œuvre, ſi on le compare à nos pièces du quatorzième ſiècle. Certainement nos Troubadours, notre Bazoche, la ſociété des Enfans ſans ſouci, & de la Mère-ſotte, n'approchaient pas de l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé; & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du temps de *Louis XII* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies françaiſes & eſpagnoles du dix-ſeptième ſiècle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des Pyrenées & de la mer. L'action de la pièce chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpeare* & de *Lope de Vega*, qu'on a nommées tragédies : c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels, comme *Jacques Aymar* parmi nous devinait les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'empereur, & envoie à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, & un poignard; *Tchao* chante ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſſance que tout homme ſur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cents perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La princeſſe veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la

fureur de celui qui a exterminé toute la maiſon, & qui veut encore faire périr au berceau le ſeul qui reſte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin ſoit enveloppé dans la deſtruction générale.

On croit lire les Mille & une nuits en action & en ſcènes; mais malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout eſt de la clarté la plus lumineuſe : ce ſont deux grands mérites en tout temps & chez toutes nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il eſt vrai que la pièce chinoiſe n'a pas d'autres beautés : unité de temps & d'action, développemens de ſentimens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque; & cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous feſions alors.

Comment les Chinois qui, au quatorzième ſiècle, & ſi long-temps auparavant, ſavaient faire de meilleurs poëmes dramatiques que tous les Européens, ſont-ils reſtés toujours dans l'enfance groſſière de l'art, tandis qu'à force de ſoins & de temps notre nation eſt parvenue à produire environ une douzaine de pièces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de la terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la poéſie, de l'éloquence, de la phyſique, de l'aſtronomie, de la peinture, connus par eux ſi long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres

peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, & ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé *Metastasio* a pris pour sujet d'un de ses poëmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, & il a puisé cette aventure dans une dynastie qui régnait neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la Henriade jusqu'à Zaïre, & jusqu'à cette pièce chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré; & que

dans l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV* j'ai célébré mon roi & ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois, traduit en eſpagnol par le célèbre *Navarette*.

„ Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le montre „ qu'à tes amis; crains le public, & tes confrères; „ car on falſifiera, on empoiſonnera ce que tu auras „ fait, & on t'imputera ce que tu n'auras pas fait. „ La calomnie, qui a cent trompettes, les fera ſonner „ pour te perdre, tandis que la vérité qui eſt muette „ reſtera auprès de toi. Le célèbre *Ming* fut accuſé „ d'avoir mal penſé du *Tien* & du *Li*, & de l'empereur „ *Vang;* on trouva le vieillard moribond qui achevait „ le panégyrique de *Vang*, & une hymne au *Tien* „ & au *Li*; *&c.*

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin lettré.

IDAMÉ, femme de *Zamti.*

ASSELI, attachée à *Idamé*

ETAN, attaché à *Zamti.*

La ſcène eſt dans un palais des Mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

Tiens, ſois libre avec moi; frappe et d'livre-nous.

L'Orphelin de la Chine act. 5. Sc. 5.

J. M. Moreau le J.e inv. *1786* *De Longueil Sculp.*

L'ORPHELIN DE LA CHINE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce temps de déſolation,
En ce jour de carnage & de deſtruction,
Quand ce palais ſanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers ſous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il ſoit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSELI.

Hé, qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les triſtes ſentimens de ſa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ſes cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?
Dans cette vaſte enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi dérobait à la publique vue
Ce peuple déſarmé de paiſibles mortels,
Interprètes des lois, miniſtres des autels,

Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chère & triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSELI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois,
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant, déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climats qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort & puissant, tantôt persécuté,

Vint jadis à tes yeux, dans cette auguſte ville,
Aux portes du palais demander un aſile.
Son nom eſt Témugin; c'eſt t'en apprendre aſſez.

ASSELI.

Quoi! c'eſt lui dont les vœux vous furent adreſſés!
Quoi! c'eſt ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens ſurpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans!

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillaient ſur ſon viſage;
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprès de lui;
Et lorſque de la cour il mendiait l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parlait qu'en maître.
Il m'aimait; & mon cœur s'en applaudit peut-être : (1)
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût ſervi l'Etat, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connais la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguſte antiquité,
Une religion de tout temps épurée,
De cent ſiècles de gloire une ſuite avérée,
Tout nous interdiſait, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.

Qui l'eût cru, dans ces temps de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe mépriſé ſerait notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, & qui me déſeſpère.
J'ai refuſé ſa main; je ſuis épouſe & mère :
Il ne pardonne pas; il ſe vit outrager,
Et l'univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable!
Eſt-il poſſible, ô Dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSELI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs;
J'ignore à quel excès parviennent nos miſères;
Si l'empereur encore au palais de ſes pères
A trouvé quelque aſile, ou quelque défenſeur;
Si la reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au palais porte un pied téméraire;
Une ombre de reſpect pour ſon ſaint miniſtère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conſervé quelque idée;

Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Etre suprême & la religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche;
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs....

SCENE II.

IDAMÉ, ZAMTI, ASSELI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos lois l'univers fut instruit:
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée
Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant par-tout le glaive & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendait le trépas.
La reine évanouie était entre ses bras.

De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense :
On les voyait encore autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux qu'ils tenaient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans & leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin ! Quel changement, ô Cieux !

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée,
Du conquérant Tartare & du peuple ignorée ;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante ;
J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore ;

Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il serait temps encor de le sauver:
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever:
Ne désespérons point, & préparons leur fuite.
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts & des antres sauvages;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Eloignés du vainqueur & peut-être ignorés.
Allons; le temps est cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas! le fils des rois n'a pas même un asile!
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard:
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, ETAN.

ZAMTI.

ETAN, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ETAN.

Vous êtes obſervés ; la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux peuples conſternés offre de toutes parts
Un rempart hériſſé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus!

IDAMÉ.

O Cieux!

ETAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouſe, ſes fils ſanglans & déchirés....
O famille de dieux ſur la terre adorés!
Que vous dirai-je, hélas! leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées,
Tandis que leurs ſujets, tremblans de murmurer,
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux ſoldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls lieutenans oppriment cet empire,

Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Conſommer ſa colère & venger ſon injure.
Sa nation farouche eſt d'une autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes & des chars;
Ils ſe croiraient gênés dans cette ville immenſe.
De nos arts, de nos lois la beauté les offenſe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déſerts
Les murs que ſi long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient ſans doute armé de la vengeance.
Dans mon obſcurité j'avais quelque eſpérance,
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres ſont tombés : le juſte ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin ſignaler ſon pouvoir.
Veillons ſur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare?

IDAMÉ.

O Ciel, prends ma défenſe.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

ESCLAVES, écoutez; que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encore un fils du dernier de vos rois;

C'eſt vous qui l'élevez : votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains:
Je vais l'attendre, allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont de mon maître encor ſignaler le couroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit; vous, avant qu'il finiſſe,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

OU ſommes-nous réduits? O monſtres! ô terreur!
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfaits, dont l'ame intimidée
Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien : vos ſoupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAMÉ.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

ZAMTI.

Ah Ciel! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes;
Et si je n'étais mère, & si dans mes alarmes,
Le ciel me permettait d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirais, mourons; & lorsque tout succombe
Sous les pas de nos rois, descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourrait redouter & refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au-devant d'elle;
Le sage qui l'attend la reçoit sans regrets. (2)

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens.
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

SCENE VI.

ZAMTI, ETAN.

ETAN.

SEIGNEUR, votre pitié ne peut le conſerver.
Ne ſongez qu'à l'Etat que ſa mort peut ſauver :
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui.... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute : cet empire eſt-il cher à tes yeux?
Reconnais-tu ce dieu de la terre & des cieux,
Ce dieu que ſans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, inſulté par nos maîtres?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul appui;
Je pleure la patrie, & n'eſpère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute-puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſevelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, & les lois de l'empire,
Mon devoir & mon dieu, vont par moi te preſcrire.

ETAN.

Je le jure, & je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

ETAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ETAN.

On preſſe, & cet enfant, qui vous eſt étranger....

ZAMTI.

Etranger! Lui, mon roi!

ETAN.

Notre roi fut ſon père;
Je le ſais, j'en frémis: parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'aſile,
Tu n'es point obſervé: l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon roi. Je prends ſur moi le reſte.

ETAN.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité?

ZAMTI.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

ETAN.

Vous, Seigneur?

ZAMTI.

O nature! ô devoir tyrannique!

ETAN.

Hé bien?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ETAN.

Votre fils!

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ETAN.

Ah! que m'ordonnez-vous?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse,
Respecte mon malheur, & surtout ma faiblesse:
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré;
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire?
J'admire avec horreur ce dessein généreux;
Mais si mon amitié.....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire

J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI *seul.*

J'AI fait taire le sang! Ah trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale & si chère.
Ciel, impose silence aux cris de ma douleur!
Mon épouse, mon fils me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop faible, hélas! pour dompter la nature:
Que peut-il par lui-même? Achève, soutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi,

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI *seul.*

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle ; & je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils, mon cher fils ! as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

VIENS, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi
De l'espoir de l'empire, & du fils de mon roi :
Est-il en sureté ?

ETAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez
O vous, à qui je rends ces services fidelles,
O mes rois, pardonnez mes larmes paternelles.

ETAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

ETAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin, dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que jai caché mon fils, qu'il est en sureté !
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle !
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle. (3)
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, eſt-il poſſible ?
L'avez-vous commandé ce ſacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le ciel irrité
N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté.
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle eſt notre miſère :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au ſang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, & ce trône abattu,

J'ai pleuré de nos rois les disgraces affreuses ;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands & petits, & sujets, & monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
Sa peine lui suffit, & dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serais-je, grand Dieu ! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté ?
Auprès du fils des rois si j'étais demeurée,
La victime aux bourreaux allait être livrée :
Je cessais d'être mère ; & le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssaient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils & de la mère,
Et j'ose dire encor, de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé, ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés nous n'avons plus d'asiles:
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas!.... il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, & crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.

C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Rendez vains mes ſermens, ſacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, & le ſang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre:
Va; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous
Que ces noms ſi ſacrés & de père & d'époux.
La nature & l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux; le reſte eſt des humains. (4)
Ne me fais point haïr le ſang des ſouverains:
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ſes jours;
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours:
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mère qui t'aime.
Je ne menace plus: je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher & cruel époux!
Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre,
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre. (5)

ZAMTI.

Ah! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir
Dont la nature & vous combattez mon devoir.

Trop faible épouse, hélas! si vous pouviez connaître...

IDAMÉ.

Je suis faible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, OCTAR, Gardes.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, & me répondez d'eux:
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez: votre empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victoire aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir.

Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur ; ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en approcher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, Troupe de guerriers.

GENGIS.

ON a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête:
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix:
La mort du fils des rois ſuffit à ma vengeance.
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rébellions,
Qu'un fantôme de prince inſpire aux nations.
Sa famille eſt éteinte ; il vit ; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des rois ; mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps ;
Reſpectez-les, ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage
Ces archives de lois, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile. (6)
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renaît du ſein des eaux.

(*à un de ses suivans.*)

Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidelle interprète ;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils,
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure, Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

HE bien, pouvais-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce trône ; & je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un asile,
J'essuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe, & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main,
Sous qui depuis cinq ans tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.

Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'eſt le ſeul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faibleſſe & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur ;
Il n'eſt point dans l'éclat dont le ſort m'environne :
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conſerve un dépit trop indigne de moi ;
Mais au moins je voudrais qu'elle connût ſon roi,
Que ſon œil entrevît, du ſein de la baſſeſſe,
De qui ſon imprudence outragea la tendreſſe ;
Qu'à l'aſpect des grandeurs qu'elle eût pu partager,
Son déſeſpoir ſecret ſervît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renverſés ſous vos pas,
Et non à ces diſcours que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainſi confondue,
Mon cœur s'eſt déſormais défendu ſans retour
Tous ces vils ſentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impreſſion que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos ſtériles champs,
Il n'eſt point de beauté qui ſubjugue nos ſens.
De nos travaux groſſiers les compagnes ſauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poiſon tout nouveau me ſurprit en ces lieux ;
La tranquille Idamé le portait dans ſes yeux :
Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère ;

Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu ; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir.
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, allait être égorgée,
Une garde autour d'elle était déjà rangée ;
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez ;

C'est

C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
Cependant ſon époux devant nous appelé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reſte;
Frappez: voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Long-temps ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper eſt ſûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le ſang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfans de ſon maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.

Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux ſur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui, trop énorgueillis du faſte de leurs lois,
Sur leur vain tribunal oſaient braver cent rois.
Leur foule eſt innombrable, ils ſont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des lois plus ſouveraines:
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable,
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés:
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de ſurpriſe;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe;
Vers les rives du fleuve on a vu des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-t-on de ces captifs éclairci l'impoſture?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens, ce mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquillité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes:
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frappa notre vue.
Seigneur le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jeter.
„ Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter,
„ Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
„ Malgré ſes cruautés j'eſpère en ſa clémence:
„ Puiſqu'il eſt tout-puiſſant, il ſera généreux;
„ Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux? „
C'eſt ainſi qu'elle parle; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce myſtère enfin je dois être éclairci.
(*à ſa ſuite.*)
Oui, qu'elle vienne; allez, & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne penſe pas que par de vaines plaintes,
Des ſoupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puiſſe en impoſer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès long-temps s'eſt affermi contr'elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra ſon ſort,
Et vouloir me tromper, c'eſt demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? eſt-il poſſible? ô Ciel, ô deſtinée!
Ne me trompé-je point? eſt-ce un ſonge, une erreur?
C'eſt Idamé, c'eſt elle, & mes ſens...

SCENE II.

GENGIS, IDAMÉ, OCTAR, OSMAN, Gardes.

IDAMÉ.

AH! Seigneur,
Tranchez les triſtes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y ſuis attendue;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Raſſurez-vous; ſortez de cet effroi preſſant...

Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre . . .
Le destin qui fait tout nous trompa l'un & l'autre.
Les temps sont bien changés ; mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, mépriſable à vos yeux,
A fait un conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande sa vie ;
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux ;
Vous me l'avez promis, sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains : ma gloire est offensée,

Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi.
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande:
Vous êtes dès long-temps inſtruite à m'outrager;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux! . . . ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes lois, Madame, a pu vous captiver?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon dieu, ſon roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui! . . . lui? . . . mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN *d'un côté*, IDAMÉ, ZAMTI *de l'autre*, Gardes.

GENGIS.

PARLE; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir: c'en est fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude & l'insolence;
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance,
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(*à ses gardes.*)
Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah, Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, & qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez, il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Hé bien, mon fils l'emporte, & si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui sans vos seuls exploits n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivaient votre victoire,
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'empereur & sa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, & n'a point hésité;
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère,
Je devais l'imiter; mais enfin je suis mère.

Mon ame eſt au-deſſous d'un ſi cruel effort :
Je n'ai pu de mon fils conſentir à la mort.
Hélas ! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence,
Et l'autre eſt reſpectable, alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois,
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes rois.
Digne époux ! digne objet de toute ma tendreſſe !
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe ;
Mon ſort ſuivra le tien, je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre :
Pour le ſang de mon roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le ſont pas ;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon roi ;
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidèle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler :
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez....

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils & mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut être amollie!

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avais prévu : je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'ou vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parlait en elle & prenait sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?

Ah ! demeurez, Octar, je me crains, je m'ignore :
Il me faut un ami, je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse
Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr & rapide.
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le temps ramène l'ordre & la tranquillité.
Le peuple se façonne à la docilité.
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, & qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

GENGIS.

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est-là cette esclave !
Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère & le temps
En ont éteint dans vous les restes languissans.

Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni; je le dois, je le veux;
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte Ciel, à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les alarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux!
Je ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime.
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même;
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur déteſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? eſt-ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? a-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher ſous vos lois,
Mes chars & mes courſiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes paſſions, & ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence,
Je connais ſeulement la victoire & nos mœurs:
Les captives toujours ont ſuivi leurs vainqueurs.

Cette délicateſſe importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une eſclave de plus
Attende en gémiſſant vos ordres abſolus ?

GENGIS.

Qui connaît mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance ?
Je puis, je le ſais trop, uſer de violence.
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoiſonné,
D'aſſujettir un cœur qui ne s'eſt point donné,
De ne voir en des yeux, dont on ſent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne poſſéder, dans ſa funeſte ardeur,
Qu'une eſclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monſtres des forêts, qu'habitent nos tartares,
Ont des jours plus ſereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire ; Idamé prit ſur moi
Un ſecret aſcendant, qui m'impoſait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en ſouvienne.
J'en étais indigné ; ſon ame eut ſur la mienne,
Et ſur mon caractère, & ſur ma volonté,
Un empire plus ſûr, & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire,
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire :
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chaſſer de mon eſprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur ſuprême ;
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

HE bien, que réſout-elle ? & que m'apprenez-vous ?

OSMAN.

Elle eſt prête à périr auprès de ſon époux,
Plutôt que découvrir l'aſile impénétrable
Où leurs ſoins ont caché cet enfant miſérable.
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ſes bras ;
Il ſoutient ſa conſtance, il l'exhorte au ſupplice :
Ils demandent tous deux que la mort les uniſſe.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

QUELS ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourrait....

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non. Cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute : oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir ?

GENGIS.

De dompter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir; tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de guerriers tartares.

GENGIS.

AINSI la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux, me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé: je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.

(*à sa suite.*)

Allez; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et sa tête à la main, je marcherai contr'eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse:
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(*il reste seul.*)

Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obscurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

HE bien, vous avez vu ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le ſupplice;
Il répète les noms de devoir, de juſtice;
Il brave la victoire : on dirait que ſa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui ſon épouſe rebelle;
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver, quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maîtriſe?
Quels ſont ces ſentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne ſoupçonnions pas?
A ſon roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périr ſon fils ſans crainte & ſans murmure,
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? ſi j'arrête une vue attentive
Sur cette nation déſolée & captive,

Malgré moi je l'admire, en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'univers,
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe;
Ses rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance;
De leurs voiſins ſoumis heureux légiſlateurs,
Gouvernant ſans conquête, & régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts ſont les combats, détruire eſt notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont ſervi tant de ſuccès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougiſſons de ſang le char de la victoire:
Peut-être qu'en effet il eſt une autre gloire.
Mon cœur eſt en ſecret jaloux de leurs vertus;
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faibleſſe?
Quel mérite ont des arts enfans de la molleſſe,
Qui n'ont pu les ſauver des fers & de la mort?
Le faible eſt deſtiné pour ſervir le plus fort.
Tout cède ſur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'eſt vous qui cédez, qui ſouffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne ſais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous expoſez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paſſés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs fronts en rougiſſent;
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix retentiſſent:
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'Etat.
Excuſez un tartare, excuſez un ſoldat,

Blanchi sous le harnois, & dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez....

GENGIS.

Obéis.
De ton zèle hardi réprime la rudesse;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

SCENE III.

GENGIS *seul.*

A mon sort à la fin je ne puis résister;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde. (7)
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté

De monſtres affamés, & d'aſſaſſins ſauvages,
Diſciplinés au meurtre, & formés aux ravages.
Ils ſont nés pour la guerre, & non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur, en connaiſſant l'amour :
Qu'ils combattent ſous moi, qu'ils meurent à ma ſuite;
Mais qu'ils n'oſent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'eſt elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

QUOI! vous voulez jouir encor de mon effroi!
Ah! Seigneur, épargnez une femme, une mère;
Ne rougiſſez-vous pas d'accabler ma miſère?

GENGIS.

Ceſſez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut ſe rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déjà ſuſpendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous ſeule a connu la clémence.
Peut-être ce n'eſt pas ſans un ordre des cieux,
Que mes proſpérités m'ont conduit à vos yeux;
Peut-être le deſtin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon ſort en naiſſant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que ſur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes lois eſt permis;
Et le vainqueur du monde à vous ſeule eſt ſoumis.

S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes. (8)
L'intérêt de l'Etat, & de vos citoyens,
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois, dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ;
Par un rival indigne elle fut usurpée :
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains ;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, & je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits ;
Et quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps, & de la vie obscure,
Où le ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des nations n'était que Témugin ;
L'univers n'était pas, Seigneur, en votre main :
Elle était pure alors, & me fut présentée,
Apprenez qu'en ce temps je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô Ciel ! vous m'aimeriez !
Vous !

IDAMÉ.

J'ai dit que ces vœux, que vous me présentiez,

N'auraient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir;
Du dieu que nous servons ils sont la vive image;
Nous leur obéissons en tout temps, en tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, était fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; & s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connaître
Que ce serait encore une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même;
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime,
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs:
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus, qui ne m'ont point coûté:
Je remplis mon devoir, & je me rends justice;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés;

Et puiſqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ſerait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il ſait mes ſentimens, Madame, il faut les ſuivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en eſt incapable; & ſi dans les tourmens
La douleur égarait ſes nobles ſentimens,
Si ſon ame vaincue avait quelque molleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendraient ſa faibleſſe.
De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, eſt-il croyable?
Quoi! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère;
Il penſait en héros, je n'agiſſais qu'en mère:
Et ſi j'étais injuſte aſſez pour le haïr,
Je me reſpecte aſſez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auſſi tout m'outrage:
J'adore avec dépit cet excès de courage;
Je vous aime encor plus, quand vous me réſiſtez.
Vous ſubjuguez mon cœur, & vous le révoltez.

Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt sous vos coups.
Les lois vivent encore, & l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur ;
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissait, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste ;
Je les anéantis, je parle, c'est assez ;
Imitez l'univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y, vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

IL me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSELI.

Ah ! reprenez plutôt cet empire suprême,
Qu'aux beautés, aux vertus attacha le ciel même ;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisait dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à dompter sa colère,
Que ne pouvez-vous point, puisque vous savez plaire !

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis, c'est un malheur de plus.

ASSELI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde.
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;
A son épouse encore il n'est point enlevé :

On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAMÉ.

Arrête : il ne l'est plus ; y penser est un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELI.

IDAMÉ.

AH! dans ton infortune, & dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, & peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste ;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, & ceux de l'Orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune ;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi ;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître ;

Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aſiles ſombres,
Où des rois ſes aïeux on révère les ombres :
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'univers ;
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne ; que veux-tu ? que faut-il ?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout ſacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hymenée,
Eſt un arrêt des cieux qui fait ta deſtinee.
Il n'eſt plus d'autres ſoins, ni d'autres lois pour nous.
L'honneur d'être fidelle aux cendres d'un époux
Ne ſaurait balancer une gloire plus belle.
C'eſt au prince, à l'Etat qu'il faut être fidelle.
Rempliſſons de nos rois les ordres abſolus ;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce tartare,
Eteins ſur mon tombeau les foudres du barbare : (9)
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet uſurpateur.
Je ſais en frémiſſant ce ſacrifice impie ;
Mais mon devoir l'épure, & mon trépas l'expie :

Il était néceſſaire autant qu'il eſt affreux.
Idamé, ſers de mère à ton roi malheureux;
Règne, que ton roi vive, & que ton époux meure;
Règne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connais-tu? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère?
Tu t'abuſes, cruel; & ta vertu ſévère
A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils, & plus envers moi-même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi : dans nos malheurs il eſt un ſort plus beau,
Un plus noble chemin pour deſcendre au tombeau.
Soit amour, ſoit mépris, le tyran qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumans, & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le chef des Coréens s'ouvre un ſecret paſſage,
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains :
De ces tombeaux ſacrés je ſais tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter dans mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le ſais; mais tout couverts de gloire;
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms,
Et juge ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu, que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton prince & ton pays.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSELI.

ASSELI.

Quoi ! rien n'a réſiſté ! tout a fui ſans retour !
Quoi ! je vous vois deux fois ſa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce conquérant ſauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu !
Que pouviez-vous ? hélas !

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, ſans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aſpect a d'abord animé les ſoldats ;
Mais Gengis a marché ; la mort ſuivait ſes pas ;
Et des enfans du Nord la horde enſanglantée
Aux fers dont je ſortais m'a ſoudain rejetée.
C'eſt eſt fait.

ASSELI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains, & meurt preſque en naiſſant :
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contr'eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.

Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au devant d'eux;
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui, me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il est sorti pensif, & rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur criait vengeance, & changeait de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSELI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, & tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avais vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSELI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs?
Ce lion subjugué, qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSELI.

ASSELI.

Ah ! que réſolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il perſécute a comblé la miſère,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi : mon ſort eſt dans mes mains.

ASSELI.

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma faibleſſe,
Tu me perces le cœur. Ah! ſacrifice affreux!
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la pouſſière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend:
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée?
Pourſuivra-t-il mon fils?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSELI, OCTAR

OCTAR.

IDAMÉ, demeurez :
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
(*à sa suite.*)
Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.
(*à Asseli.*)
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir !
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine ;
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs lois.

D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes,
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

SCENE III.

IDAMÉ *ſeule.*

DIEU des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage,
Verſez du haut des cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

NON, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime;
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime;
Vous que j'avais aimée, & que je dus haïr,
Vous qui me trahiſſiez, & que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne puniſſez que moi; c'eſt la grâce dernière
Que j'oſe demander à la main meurtrière

Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle,
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens ſont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner? à vous! non, craignez ma vengeance:
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez je lui dois le trépas:
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle.
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné;
Oui, juſqu'à ce moment le traître eſt épargné.
Mais je ne prétends plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné:
Il n'eſt plus votre époux, puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous; votre chaîne odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas.
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre;
Mais ſachez qu'un barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez-moi, nous devait l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen; & dans le même temps,
Je place votre fils au rang de mes enfans.

Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même;
Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déjà mon courroux reproche à ma tendreſſe.
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais:
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encore en ſoupirant,
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend:
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet empire;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire:
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable;
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable:
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi;
Vous me devez juſtice; & ſi vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême;
Je la rappelle en vous, lorſque vous l'oubliez;
Et vous-même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Hé bien, vous le voulez; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez; & déjà je la retiens à peine.

Je ne vous connais plus ; & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tous condamnés ;
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le fuis ; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Hé bien, je tombe aux pieds de ce maître ſévère.
Le ciel l'a fait mon roi, Seigneur, je le révère ;
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, eſt-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je ſuis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un ſentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il ſoit permis
Qu'en ſecret mon époux près de moi ſoit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous !

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien ſera ma reſſource dernière :

Vous jugerez après ſi j'ai dû réſiſter.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait conſulter;
Mais je veux bien encor ſouffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raiſon ſon ame enfin rendue
N'oſera plus prétendre à cet honneur fatal
De me déſobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva ſon prince, il vous a poſſédée.
Que de crimes ! Sa grâce eſt encore accordée :
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive ſon ſort ;
Préſentez à ſes yeux le divorce ou la mort :
Oui, j'y conſens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, ſuivez-moi. Quel ſoin m'abaiſſe & me tranſporte !
Faut-il encore aimer ? eſt-ce là mon deſtin !

(*il ſort.*)

IDAMÉ *ſeule.*

Je renais, & je ſens s'affermir dans mon ſein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O toi qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus reſpectable, & plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux !
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue ;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſais.

IDAMÉ.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue;
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue :
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris,
Pardonne à ces ſoupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à reſpirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute ; & j'attendais les ordres du barbare :
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Hé bien, écoute-moi :
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi ?
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice ;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice ;
Les mortels généreux diſpoſent de leur ſort :
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance ;
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, & je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes ;
Mais seuls & désarmés, esclaves & victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi ; frappe & délivre-nous

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidelle ;
Tout couvert de mon sang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux ;
Que le tyran le voie, & qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel jusqu'au bout ta vertu persévère ;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi ; tu le dois : tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.

Frappe, & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Hé bien, imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je. . . .

SCENE VI & dernière.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, Gardes.

GENGIS *accompagné de ses gardes, & désarmant Zamti.*

ARRETEZ,

Arrêtez, malheureux ! O Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,

A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui... Dieu, maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,

Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,

Toi qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore,
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessus de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler,
Vous m'avez avili, je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même,
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:
Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir, je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvais disposer;
Je vous remets ce droit, dont j'allais abuser.

Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(*à Zamti.*)
Soyez ici des lois l'interprète suprême,
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse règne, & préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, & votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? hélas! puis-je vous croire?

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui put vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES.

(1) ON peut comparer ces vers à ceux que dit *Aricie* dans la Phèdre de *Racine :*

Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
Pour moi je suis plus fière, & fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert ;
Mais de faire fléchir un courage inflexible,
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;
Voilà ce qui me plaît, voilà ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte ;
Et vaincu plus souvent, & plutôt surmonté,
Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Quelle différence entre la coquetterie bourgeoise d'*Aricie*, qui se plaît *à porter la douleur dans une ame insensible*, & le noble orgueil d'*Idamé*, qui tire une vanité secrète *d'adoucir ce lion dans ses fers arrêté, & d'instruire aux vertus son féroce courage.*

Comment l'habitude avait-elle pu familiariser *Racine* avec le goût d'une galanterie ridicule, au point d'introduire dans une tragédie une princesse qui préfère un jeune héros à *Hercule*, parce qu'*Hercule préparait moins de gloire aux yeux qui l'avaient dompté. Idamé* ne parle point *de la gloire de ses yeux. Un refus a causé les malheurs de la terre.*

(2) *Catilina*, dans la pièce de *Crébillon*, dit :

La mort n'est qu'un instant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.

C'est un soldat romain qui se donne la mort pour se dérober au supplice : *Zamti* est un philosophe chinois, résigné à la mort.

(3) L'abbé *Mongant* était très-vaporeux. Employé à l'éducation du duc d'*Orléans* Régent, avec l'abbé *Dubois*, il n'avait eu qu'une abbaye : & *Dubois* était devenu cardinal, & premier ministre, quoique l'abbé *Mongant* lui fût supérieur en naissance, en esprit, en lumière, & en probité. Il eut la faiblesse d'être malheureux de la destinée du cardinal : il n'aurait pas voulu sans doute l'acheter au même prix. Un jour on lui demandait ce que c'était que les vapeurs dont il se plaignait : *c'est une terrible maladie*, répondit-il ; *elle fait voir les choses telles qu'elles sont.* C'est dans ce même sens que ces vers de *Zamti* sont vrais.

(4) On était accoutumé sur notre théâtre à voir des sujets immoler

leurs enfans pour sauver ceux de leurs rois; & l'on fut étonné d'entendre dans l'Orphelin le cri de la nature. *Zamti* ne devait pas sacrifier son fils pour le fils de l'empereur. Un particulier, une nation même, n'a pas le droit de livrer un innocent à la mort pour des vues d'utilité politique. Mais *Zamti*, en immolant son fils unique, sesait à ce qu'il regardait comme son devoir, le sacrifice le plus grand qu'un homme puisse faire. En sacrifiant un étranger, il n'eût été qu'odieux; en sacrifiant son fils, il est intéressant, quoiqu'injuste.

(5) On peut comparer cette situation à celle de *Clytemnestre*. Observons que dans Iphigénie, un père égorge sa fille pour faire changer le vent, qu'aucun personnage dans la pièce ne s'élève contre cet absurde fanatisme; que *Clytemnestre* trouve qu'il serait plus naturel d'immoler la fille d'*Hélène*, puisqu'enfin c'est *Hélène* qui est coupable; tant les idées superstitieuses, qu'on a reçues dans l'enfance, familiarisent les hommes avec les principes les plus absurdes, non seulement des superstitions régnantes, mais même des superstitions qui n'existent plus.

(6) On a pendant quelque temps retranché ces huit vers. La police de Paris ne voulait pas que *Gengis* apprît aux Parisiens qu'il lui était utile de laisser aux Chinois certaines erreurs qui entraînaient leur docilité.

(7) On peut comparer cette situation de *Gengis* à celle d'*Auguste*, & ces vers de l'Orphelin à ceux-ci de Cinna :

Et comme notre esprit jusqu'au dernier soupir
Toujours vers quelqu'objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Rien ne forme plus le goût, comme le remarque M. *de Voltaire*, que ces comparaisons, lorsque surtout deux hommes d'un génie égal, mais très-différent, ont à exprimer un même fond d'idées, dans des circonstances, & avec des accessoires qui ne sont pas les mêmes. Ici l'un peint un tyran, & la satiété d'une ame épuisée par des passions violentes; & l'autre peint un conquérant, & le vide d'un cœur qui a conservé sa sensibilité & son énergie.

(8) *Egée* dit à *Eglé*, dans l'opéra de Thésée :

C'est peut-être un peu tard m'offrir à vos beaux yeux :
Je ne suis plus au temps de l'aimable jeunesse;
Mais je suis roi, belle Princesse,
Et roi victorieux.

(9) Dans les premières éditions on lisait :

Passe sur mon tombeau dans les bras du barbare.

Fin des Notes.

TANCREDE,

TRAGEDIE.

Représentée pour la première fois le
3 septembre 1760.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0369-2

EPITRE

A MADAME

LA MARQUISE

DE POMPADOUR.

MADAME,

TOUTES les épîtres dédicatoires ne ſont pas de lâches flatteries, toutes ne ſont pas dictées par l'intérêt ; celle que vous reçûtes de M. *Crébillon*, mon confrère à l'académie, & mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de ſa reconnaiſſance ; le mien durera moins, mais il eſt auſſi juſte. J'ai vu dès votre enfance les grâces & les talens ſe développer ; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque cenſeur pouvait déſapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, & je dois le dire. J'oſe encore plus, j'oſe vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artiſtes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales ſont affreuſes, je le ſais ; la littérature en ſera toujours troublée, ainſi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place ; & j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui ſeule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne

reçûtes d'impreſſion de l'impoſture ſecrète qui bleſſe ſourdement le mérite, ni de l'impoſture publique qui l'attaque inſolemment. Vous avez fait du bien avec diſcernement, parce que vous avez jugé par vous-même; auſſi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune perſonne ſans prévention, qui ne rendît juſtice à votre caractère, non-ſeulement en public, mais dans les converſations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'eſt quelque choſe que le ſuffrage de ceux qui ſavent penſer.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'eſt pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'eſt celui dans lequel les Français ſe ſont le plus diſtingués. C'eſt, d'ailleurs, au théâtre ſeul que la nation ſe raſſemble, c'eſt là que l'eſprit & le goût de la jeuneſſe ſe forment: les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaiſe maxime n'y eſt tolérée, & nul ſentiment eſtimable n'y eſt débité ſans être applaudi; c'eſt une école toujours ſubſiſtante de poéſie & de vertu.

La tragédie n'eſt pas encore peut-être tout-à-fait ce qu'elle doit être; ſupérieure à celle d'Athènes en pluſieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magiſtrats d'Athènes ſavaient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre ſur cet art des *Sophocles* & des *Euripides*. Je ſais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une penſée ſublime, ou un ſentiment; de même que la parure n'eſt preſque rien ſans la beauté. Je ſais bien que ce n'eſt pas un grand

mérite de parler aux yeux; mais j'oſe être ſûr que le ſublime & le touchant portent un coup beaucoup plus ſenſible, quand ils ſont ſoutenus d'un appareil convenable, & qu'il faut frapper l'ame & les yeux à la fois. Ce ſera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'eſt dans cet eſprit, Madame, que je deſſinai la faible eſquiſſe que je ſoumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je ſus que le théâtre de Paris était changé, & devenait un vrai ſpectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la repréſentèrent avec moi ſur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés, tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces deviſes, ces armes qu'on ſuſpendait dans la lice, feſaient un effet qui redoublait l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenait une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'euſſe pu éviter les longs récits, que les vers euſſent été faits avec plus de ſoin. Mais le temps où nous nous étions propoſé de nous donner ce divertiſſement, ne permettait pas de délai; la pièce fut faite & appriſe en deux mois. (*a*)

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont repréſentée que parce qu'il en courait une grande quantité de copies infidelles. Il a donc fallu la laiſſer paraître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger. Mais ces défauts même inſtruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût. (*b*)

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paraît mériter d'être perfectionnée; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardaient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration; & la sorte de vers que j'ai employés dans Tancrède approche peut-être trop de la prose. Ainsi, il pourrait arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâterait entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux autres peuples; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyait des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, & preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir d'un spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe & du plaisir, disent gaiement que tout est perdu ; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, & beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, & qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume, & le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existerait-il si les campagnes ne produisaient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France, cependant rien ne nous y manque. Le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles ; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre ; cette petite province est devenue un jardin riant : il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre, que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre. (1)

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède ; j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos momens, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit ; mais je serais plus diffus si je m'abandonnais aux sentimens de ma reconnaissance. Recevez, avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement & mon respect que rien ne peut altérer jamais.

PERSONNAGES.

ARGIRE,
TANCREDE,
ORBASSAN,
LOREDAN,
CATANE,
} Chevaliers.

ALDAMON, ſoldat.

AMENAIDE, fille d'*Argire.*

FANIE, ſuivante d'*Aménaïde.*

Pluſieurs Chevaliers aſſiſtans au Conſeil.

Ecuyers, Soldats, Peuple.

La ſcène eſt à Syracuſe, d'abord dans le palais d'Argire & dans une ſalle du Conſeil, enſuite dans la place publique ſur laquelle cette ſalle eſt conſtruite. L'époque de l'action eſt de l'année 1005. *Les Sarrazins d'Afrique avaient conquis toute la Sicile au neuvième ſiècle; Syracuſe avait ſecoué leur joug. Des gentilshommes normands commençaient à s'établir vers Salerne dans la Pouille. Les empereurs grecs poſſédaient Meſſine; les Arabes tenaient Palerme & Agrigente.*

. . . . . Ciel ! ô ciel ! qui vois-je à ſes côtés ?
Eſt-ce lui ? . . . je me meurs.

Tancrede act 3. Scene 6e

J. M. Moreau le jeune Del. 1784. *L. Dalbon, Sculp.*

TANCREDE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES Chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un Etat triomphant & tranquile ;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans,
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,
Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Bizance, & les fiers Sarrazins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.

Le Grec a ſous ſes lois les peuples de Meſſine;
Le hardi Solamir inſolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuſe annonçait la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en diſputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment eſt propice, il en faut profiter.
La grandeur muſulmane eſt à ſon dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Eſpagne un Pélage,
Le grand Léon (*a*) dans Rome, armé d'un ſaint courage,
Nous ont aſſez appris comme on peut la dompter.
Je ſais qu'aux factions Syracuſe livrée
N'a qu'une liberté faible & mal aſſurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions ſur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat répandait le ſang de ſes enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.

(*a*) Par le grand *Léon* M. *de Voltaire* entend *Léon IV*, & non le pape *Léon I*, connu dans les cloîtres ſous le nom de *Saint Léon*, de *Léon-le-grand*. Ce *Saint Léon* eſt le premier pape qui ſe ſoit adreſſé à la puiſſance ſéculière, pour faire punir de mort les hérétiques : il ſe joignit à l'évêque *Ithace* pour obtenir du tyran *Maxime* le ſang de *Priſcillien*. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baiſé la main, il ſentit un mouvement de concupiſcence ; qu'en conſéquence il ſe coupa la main. Mais la Vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la meſſe. C'eſt depuis ce temps qu'on baiſe les pieds du pape, attendu que le pied étant enveloppé dans une pantouſle, le ſaint Père court moins de riſque d'être obligé de ſe le couper. On ſent bien que ce n'eſt pas à ce pape que M. *de Voltaire* a pu donner le nom de Grand. D'ailleurs *Saint Léon* vivait pluſieurs ſiècles avant l'époque où la tragédie de Tancrède eſt placée.

Orbaſſan, qu'il ne ſoit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, & du ſalut de tous.
Que de notre union l'Etat puiſſe renaître;
Et ſi de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons & périſſons ſans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il eſt trop vrai que les diviſions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maiſons:
L'Etat en fut troublé; Syracuſe n'aſpire
Qu'à voir les Orbaſſans unis au ſang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je ſervirai l'Etat, vous & votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, & je cours vous venger.
Mais ce n'eſt pas aſſez de combattre le Maure,
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux;
Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple oſe chérir encore.
De quel droit les Français, portant par-tout leurs pas,
Se ſont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy (*b*) vint-il dans Syracuſe,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuſe?
D'abord modeſte & ſimple, il voulut nous ſervir,
Bientôt fier & ſuperbe, il ſe fit obéir.
Sa race accumulant d'immenſes héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtriſant les ſuffrages,
Oſa ſur ma famille élever ſa grandeur.
Nous l'en avons punie, & malgré ſa faveur
Nous voyons ſes enfans bannis de nos rivages.

(*b*) Un Seigneur de *Coucy* s'établit en Sicile, du temps de *Charles-le-chauve*.

Tancrède (*c*), un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Bizance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux;
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout français est à craindre : on voit même en nos jours
Trois simples écuyers (*d*), sans bien & sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie, (*e*)
Aux champs (*f*) apuliens se faire une patrie;
Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, & fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice & la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord & de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble & nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
Elle condamne à perdre & l'honneur & la vie
Quiconque entretiendrait avec nos ennemis
Un commerce secret, fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance & la sévérité :

(*c*) Ce n'est pas *Tancrède de Hauteville*, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

(*d*) Les premiers normands qui passèrent dans la Pouille, *Drogon*, *Bateric* & *Ripostel*.

(*e*) La Normandie.

(*f*) Le pays de Naples.

Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LOREDAN.

Quelle honte en effet dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un maure, un chef des musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans !
Que par-tout dans cette île & guerrière & chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits !
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, & nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire !
Un sexe dangereux dont les faibles esprits
D'un peuple encor plus faible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés & des héros épris,
A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisans (*g*) que l'Arabe cultive !
Art trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, & je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve surtout cette sévérité
Vengeresse des lois & de la liberté.
Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître; (*h*)
Il en fut parmi nous, chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au salut de l'Etat que toute pitié cède;
Combattons Solamir, & proscrivons Tancrède.

(*g*) En ce temps les Arabes cultivaient seuls les sciences en Occident, & ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

(*h*) Le comte *Julien*, ou l'archevêque *Opas*.

Tancrède né d'un sang parmi nous détesté
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste & sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret attachés,
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance,
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;
Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts:
Plus de retour pour lui; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'Etat qu'il soutient ne pouvait moins pour lui.
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai; mais enfin,
Je n'aurais point pour eux dépouillé l'orphelin.
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LOREDAN.

Blâmez-vous le Sénat?

ARGIRE.

Non, je hais la rigueur;

Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre,
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette faible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hymenée;
Qu'il amène demain la brillante journée,
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir à la fin doit connaître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,
En nous offrant la paix, à devenir mon gendre; (*i*)
Il pensait m'honorer par cet hymen fatal.
Allez.... dans tous les temps triomphez d'un rival:
Mes amis, soyons prêts.... ma faiblesse & mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous, j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer,
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LOREDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur, nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

(*i*) Il était très-commun de marier des chrétiennes à des musulmans; & *Abdalise*, le fils de *Musa*, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi *Rodrigue* : cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

SCENE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

HE bien, brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez:
J'aime l'Etat, Argire, il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, & la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous hait ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, & trop souvent la haine.
Ce cœur que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'eſtime en un ſoldat cette mâle fierté ;
Mais la franchiſe plaît, & non l'auſtérité.
J'eſpère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'eſt peu d'être un guerrier ; la modeſte douceur
Donne un prix aux vertus, & ſied à la valeur.
Vous ſentez que ma fille au ſortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble & de malheur,
Par ſa mère élevée à la cour de Bizance,
Pourrait s'effaroucher de ce ſévère accueil,
Qui tient de la rudeſſe, & reſſemble à l'orgueil.
Pardonnez aux avis d'un vieillard & d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même, pardonnez à mon humeur auſtère :
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politeſſes vaines,
A cet art de flatter, à cet eſprit des cours,
La groſſière vertu des mœurs républicaines.
Mais je ſais reſpecter la naiſſance & le rang
D'un eſtimable objet formé de votre ſang.
Je prétends par mes ſoins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, & m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

SCENE III.

ARGIRE, ORBASSAN, AMENAIDE.

ARGIRE.

LE bien de cet Etat, les voix de Syracuſe,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux;
Leurs ordres réunis ne ſouffrent point d'excuſe.
Ce noble chevalier, qui ſe rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connaiſſez ſon nom, ſon rang, ſa renommée;
Puiſſant dans Syracuſe, il commande l'armée;
Tous les droits de Tancrède entre ſes mains remis...

AMENAÏDE *à part.*

De Tancrède!

ARGIRE.

A mes yeux ſont le moins digne prix
Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore aſſez, Seigneur, & ſa préſence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puiſſé-je, en méritant vos bontés & ſon choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'eſpérance!

AMENAÏDE.

Mon père, en tous les temps, je ſais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, & voulut mon bonheur.
Votre choix me deſtine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre ſageſſe, ont terminé leurs cours,

Du

Du nœud qui vous rejoint votre fille eſt le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbaſſan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un ſort toujours contraire,
Par ce changemens même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le ſein de ſon père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame; & loin de m'oppoſer
A de tels ſentimens, dignes de mon eſtime,
Loin de vous détourner d'un ſoin ſi légitime,
Des droits que j'ai ſur vous je craindrais d'abuſer.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête;
C'eſt peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne, & j'oſe me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

Vous ſemblez interdite; & vos yeux pleins d'effroi,
De larmes obſcurcis, ſe détournent de moi.
Vos ſoupirs étouffés ſemblent me faire injure:
La bouche obéit mal lorſque le cœur murmure.

AMENAÏDE.

Seigneur, je l'avoûrai, je ne m'attendais pas
Qu'après tant de malheurs, & de ſi longs débats,
Le parti d'Orbaſſan dût être un jour le vôtre;
Que mes tremblantes mains uniraient l'un & l'autre,
Et que votre ennemi dût paſſer dans mes bras.

Je n'oublîrai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile;
Que ma mère à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Bizance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers,
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil & le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,
Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau faible & tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inouï m'en avait exilée :
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; & ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, & j'aime votre gloire.

On a trop murmuré, quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venait nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre ;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMENAÏDE.

Quel appui ! vous vantez sa superbe fortune ;
Mes vœux plus modérés la voudraient plus commune.
Je voudrais qu'un héros si fier & si puissant
N'eût point pour s'agrandir dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère.
Elle abusa long-temps de son autorité ;
Elle a trop d'ennemis.

AMENAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indompté ;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie ;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie :
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMENAÏDE.

Pour jamais ! lui Tancrède ?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence ;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMENAÏDE.

Je ne le croyais pas.
Ma mère avait penſé qu'il pouvait être encore
L'appui de Syracuſe, & le vainqueur du Maure;
Et lorſque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbaſſan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, & qu'ils vous opprimèrent,
Trancrède aurait pour vous affronté le trépas.
C'eſt tout ce que j'ai ſu.

ARGIRE.

C'eſt trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conſeils d'un père qui vous guide,
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir & Trancrède, & la cour de Byzance,
Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaiſance.
J'ai pendant ſoixante ans combattu pour l'Etat;
Je le ſervis injuſte, & le chéris ingrat:
Je dois penſer ainſi juſqu'à ma dernière heure.
Prenez mes ſentimens; & devant que je meure,
Conſolez mes vieux ans, dont vous faites l'eſpoir.
Je ſuis prêt à finir une vie orageuſe,
La vôtre doit couler ſous les lois du devoir;
Et je mourrai content, ſi vous vivez heureuſe.

AMENAÏDE.

Ah, Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai conſacré mes ſentimens, ma vie;
Mais pour en diſpoſer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbaſſan trop d'intérêt vous lie;
Ce crédit ſi vanté doit-il durer toujours!

Il peut tomber ; tout change ; & ce héros peut-être
S'eſt trop tôt déclaré votre gendre & mon maître.

ARGIRE.

Comment ? que dites-vous ?

AMENAÏDE.

Cette témérité
Vous offenſe peut-être, & vous ſemble une injure.
Je ſais que dans les cours mon ſexe plus flatté,
Dans votre république a moins de liberté :
A Byzance on le ſert ; ici la loi plus dure
Veut de l'obéiſſance, & défend le murmure.
Les Muſulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs ;
Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous ſeule, vous, ma fille, en abuſant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon eſprit eſt confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud ſi légitime ; (c)
La parole eſt donnée, y manquer eſt un crime.
Vous me l'avez bien dit, je ſuis né malheureux :
Jamais aucun ſuccès n'a couronné mes vœux,
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puiſſant ! détournez ces funeſtes préſages ;
Et puiſſe Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins triſtes que les miens !

SCENE V.

AMENAIDE *seule.*

TANCREDE, cher amant ! moi j'aurais la faibleſſe
De trahir mes ſermens pour ton perſécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec baſſeſſe,
Partageant ta dépouille avec cet oppreſſeur,
Je pourrais.....

SCENE VI.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAÏDE.

VIENS, approche, ô ma chère Fanie !
Vois le trait déteſté qui m'arrache la vie.
Orbaſſan par mon père eſt nommé mon époux !

FANIE.

Je ſens combien cet ordre eſt douloureux pour vous.
J'ai vu vos ſentimens, j'en ai connu la force.
Le ſort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce
Qui puſſent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choiſie.
Votre cœur s'eſt donné, c'eſt pour toute la vie.
Tancrède & Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Céſars en ſecret ſoupirèrent;
Mais celui que vos yeux juſtement diſtinguèrent,

Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne ; & puisque dans Byzance
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter ;
Votre ame est trop constante.

AMENAÏDE.

Ah ! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Ecoute ; dans ces murs Tancrède est regretté,
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié, les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.
Le peuple est plus sensible.

AMENAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés,
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un Sénat tyrannique est ici tout-puissant.

AMENAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout, quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvait se montrer, j'espèrerais encore,
Mais il est loin de vous.

AMENAÏDE.

Juste Ciel, je t'implore !

(*à Fanie.*)

Je me confie à toi. Tancrède n'eſt pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne ſoin,
Lorſque la tyrannie au comble eſt parvenue,
Il eſt temps qu'il paraiſſe, & qu'on tremble à ſa vue.
Tancrède eſt dans Meſſine.

FANIE.

Eſt-il vrai ? juſtes Cieux !
Et cet indigne hymen eſt formé ſous ſes yeux !

AMENAÏDE.

Il ne le ſera pas.... non, Fanie ; & peut-être
Mes oppreſſeurs & moi nous n'aurons plus qu'un maître.
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oſer ;
Le joug eſt trop honteux, ma main doit le briſer,
La perſécution enhardit ma faibleſſe ; (*d*)
Le trahir eſt un crime, obéir eſt baſſeſſe.
S'il vient, c'eſt pour moi ſeule, & je l'ai mérité :
Et moi timide eſclave à ſon tyran promiſe,
Victime malheureuſe indignement ſoumiſe,
Je mettrais mon devoir dans l'infidélité !
Non, l'amour à mon ſexe inſpire le courage ;
C'eſt à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il eſt des dangers que ma crainte enviſage,
Ces dangers me ſont chers, ils naiſſent de l'amour.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMENAIDE *seule.*

OU porté-je mes pas ?... d'où vient que je friſſonne ?
Moi des remords !... qui ! moi ? le crime ſeul les donne....
Ma cauſe eſt juſte... O Cieux ! protégez mes deſſeins !
(*à Fanie qui entre.*)
Allons, raſſurons-nous... Suis-je en tout obéie ?

FANIE.

Votre eſclave eſt parti, la lettre eſt dans ſes mains.

AMENAÏDE.

Il eſt maître, il eſt vrai, du ſecret de ma vie ;
Mais je connais ſon zèle, il m'a toujours ſervie ;
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux muſulmans chez les Syracuſains,
Inſtruit dans les deux lois, & dans les deux langages,
Du camp des Sarrazins il connaît les paſſages,
Et des monts de l'Etna les plus ſecrets chemins ; (*e*)
C'eſt lui qui découvrit, par une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile ;
C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins.
Ma lettre par ſes ſoins remiſe aux mains d'un maure,
Dans Meſſine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures & des Grecs les beſoins mutuels
Ont toujours conſervé, dans cette longue guerre,
Une correſpondance à tous deux néceſſaire ;
Tant la nature unit les malheureux mortels !

FANIE.

Ce pas eſt dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom ſi redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'eſt point dans cette lettre à Tancrède adreſſée.
Si vous l'avez toujours préſent à la penſée,
Vous avez ſu du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrazins votre lettre portée
Vainement ſerait lue, ou ſerait arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne ſut mieux ſe voiler dans l'ombre du myſtère,
Et ne fut plus hardi ſans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cacher mon effroi.

AMENAÏDE.

Le ciel juſqu'à préſent ſemble veiller ſur moi,
Il ramène Tancrède, & tu veux que je tremble ?

FANIE.

Hélas ! qu'en d'autres lieux ſa bonté vous raſſemble.
La haine & l'intérêt s'arment trop contre lui :
Tout ſon parti ſe tait ; qui ſera ſon appui ?

AMENAÏDE.

Sa gloire. Qu'il ſe montre ; il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs ;
Il les anime tous quand il vient à paraître.

FANIE.

Son rival eſt à craindre.

AMENAÏDE.

Ah ! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un & l'autre à ſes derniers momens,
Que Tancrède eſt à moi ; qu'aucune loi contraire

Ne peut rien sur nos vœux, & sur nos sentimens.
Hélas ! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire & des murs des Césars ;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède ;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice,
Qu'il apprenne de moi sa perte & mon supplice,
Qu'il hâte son retour & défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah ! si je le pouvais, j'en ferais davantage.
J'aime, je crains un père, & respecte son âge ;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne.
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur !
Il croit d'un peuple libre être le protecteur !
Il ordonne ma honte, & mon père la signe !
Et je dois la subir, & je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer !
Hélas ! dans Syracuse on hait la tyrannie,
Mais la plus exécrable, & la plus impunie,
Est celle qui commande & la haine & l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMENAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même eſt aujourd'hui porté ;
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMENAÏDE.

Je le ſais, mon eſprit en fut épouvanté ;
Mais l'amour eſt bien faible alors qu'il eſt timide.
J'adore, tu le ſais, un héros intrépide ;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, ſerait-elle écoutée ?
Pour effrayer le peuple elle paraît dictée.

AMENAÏDE.

Elle attaque Tancrède ; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouſe eſt digne de nos maîtres !
Ce n'était point ainſi que ſes braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illuſtres vainqueurs,
Subjuguaient l'Italie, & conquéraient des cœurs.
On aimait leur franchiſe, on redoutait leurs armes ;
Les ſoupçons n'entraient point dans leurs eſprits altiers.
L'honneur avait uni tous ces grands chevaliers,
Chez les ſeuls ennemis ils portaient les alarmes ;
Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattait pour leur gloire & pour ſa liberté.
Ils abaiſſaient les Grecs, ils triomphaient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un Sénat ombrageux,
Toujours en défiance, & toujours orageux,
Qui lui-même ſe craint, & que le peuple abhorre.
Je ne ſais ſi mon cœur eſt trop plein de ſes feux ;

Trop de prévention peut-être me poſſède;
Mais je ne puis ſouffrir ce qui n'eſt pas Tancrède :
La foule des humains n'exiſte point pour moi;
Son nom ſeul en ces lieux diſſipe mon effroi,
Et tous ſes ennemis irritent ma colère.

SCENE II.

AMENAIDE, FANIE, *ſur le devant.* ARGIRE, les Chevaliers *au fond.*

ARGIRE.

CHEVALIERS.... je ſuccombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'eſpérais du moins mourir ſans déshonneur.
(*à ſa fille avec des ſanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous....ſortez. (*f*)

AMENAÏDE.

Qu'entends-je! vous, mon père?

ARGIRE.

Moi, ton père!.... eſt-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton ſang, ton pays, ta maiſon?

AMENAÏDE *feſant un pas, appuyée ſur Fanie.*

Je ſuis perdue!...

ARGIRE.

Arrête..... ah! trop chère victime,
Qu'as-tu fait!...

AMENAÏDE *pleurant.*

Nos malheurs....

ARGIRE.

Pleures-tu ſur ton crime?

AMENAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi ! tu démens ton ſeing ?

AMENAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime eſt écrit de ta main.
Tout ſert à m'accabler, tout ſert à te confondre.
Ma fille !... il eſt donc vrai ?... tu n'oſes me répondre.
Laiſſe au moins dans le doute un père au déſeſpoir.
J'ai vécu trop long-temps... Qu'as-tu fait ?...

AMENAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre ?

ARGIRE.

Ah ! c'en eſt trop, cruelle !
Oſes-tu te vanter d'être ſi criminelle ?
Laiſſe-moi, malheureuſe ! ôte-toi de ces lieux :
Va, ſors.... une autre main ſaura fermer mes yeux.

AMENAÏDE *ſort preſqu'évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs !

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure....
Après ſon aveu même.... après ce crime affreux....
Excuſez d'un vieillard les ſanglots douloureux....

Je dois tout à l'Etat.... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas ! ne peut être innocente,
Mais signer à la fois mon opprobre & sa mort,
Vous ne le voulez pas.... c'est un barbare effort;
La nature en frémit, & j'en suis incapable.

LOREDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, & craignons de l'aigrir;
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable,
L'esclave la portait au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent Arabe a pu le voir punir. (g)
Ses odieux desseins n'ont que trop su paraître.
L'Etat était perdu. Nos dangers, nos sermens
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens :
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle ;
L'Etat parle ; il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle,
Mais elle était ma fille.... & voilà son époux....
Je cède a ma douleur.... je m'abandonne à vous....
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.

(*il sort.*)

SCENE IV.

LES CHEVALIERS.

CATANE.

DEJA de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau. (*h*)
Mais telle est parmi nous la loi de l'hymenée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidelle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce & la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, & par-tout nos tyrans!
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(*à Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, & marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche & si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée,
Veut de notre justice un exemple éternel.

LOREDAN.

Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime:
Plus sa race est illustre, & plus grand est le crime.
On sait de Solamir l'espoir ambitieux,
On connaît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper & de plaire,

D'impoſer

D'impoſer aux eſprits, & d'éblouir les yeux.
C'eſt à lui que s'adreſſe un écrit ſi funeſte,
Régnez dans nos Etats : ces mots trop odieux
Nous révèlent aſſez un complot manifeſte.
Pour l'honneur d'Orbaſſan je ſupprime le reſte ;
Il nous ferait rougir. Quel eſt le chevalier
Qui daignera jamais, ſuivant l'antique uſage,
Pour ce coupable objet ſignaler ſon courage,
Et haſarder ſa gloire à le juſtifier ?

CATANE.

Orbaſſan, comme vous nous ſentons votre injure,
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure,
Son ſupplice vous venge, & ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me conſterne, au moins.... & coupable ou fidelle,
Sa main me fut promiſe.... On approche.... c'eſt elle
Qu'au ſéjour des forfaits conduiſent des ſoldats....
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offenſe :
Laiſſez-moi lui parler.

SCENE V.

Les Chevaliers *ſur le devant*, AMENAIDE *au fond, entourée de gardes.*

AMENAÏDE *dans le fond.*

O céleſte Puiſſance,
Ne m'abandonnez point dans ces momens affreux.
Grand Dieu ! vous connaiſſez l'objet de tous mes vœux,
Vous connaiſſez mon cœur ; eſt-il donc ſi coupable ?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable ?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons, parlez-lui, mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur sont outragés :
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous, un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

SCENE VI.

AMENAIDE, ORBASSAN.

AMENAÏDE.

Qu'OSEZ-VOUS attenter ?
A mes derniers momens venez-vous insulter ?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnais ma main, je vous avais choisie,
Peut-être l'amour même avait dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendrait encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois ;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,
Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre ;
Ce crime est trop indigne, il est trop inouï,

Et pour vous, pour l'Etat, & surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, & prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux,
Ce titre me suffit, je me respecte en vous;
Ma gloire est offensée, & je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats,
Le jugement de Dieu (*k*) dépend de notre bras;
C'est le glaive qui juge & qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMENAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul, & j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise,
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise)
Un cœur qui m'était dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyait mon hymenée.
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née,
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez: j'ai le droit de prétendre
(Soit fierté, soit amour) un sentiment plus tendre.
Les lois veulent ici des sermens solemnels;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la faiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels:
A ma franchise altière il faut parler sans feinte;

(*k*) On sait assez qu'on appelait ces combats, *le jugement de Dieu*.

Prononcez. Mon cœur s'ouvre, & mon bras eſt armé;
Je puis mourir pour vous, mais je dois être aimé.

AMENAÏDE.

Dans l'abyme effroyable où je ſuis deſcendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendais pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvrait ſous mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnaiſſance,
Et tout près du ſépulcre, où l'on va m'enfermer,
Mon dernier ſentiment eſt de vous eſtimer.
Connaiſſez-moi, ſachez que mon cœur vous offenſe;
Mais je n'ai point trahi ma gloire & mon pays:
Je ne vous trahis point; je n'avais rien promis.
Mon ame envers la vôtre eſt aſſez criminelle;
Sachez qu'elle eſt ingrate, & non pas infidelle...
Je ne puis vous aimer, je ne puis à ce prix
Accepter un combat pour ma cauſe entrepris.
Je fais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare.
Je ne me vante point du faſtueux effort
De voir ſans m'alarmer les apprêts de la mort...
Je regrette la vie.... elle dut m'être chère.
Je pleure mon deſtin, je gémis ſur mon père; (2)
Mais, malgré ma faibleſſe, & malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper; n'attendez rien de moi.
Je vous parais coupable après un tel outrage;
Mais ce cœur, croyez-moi, le ſerait davantage,
Si juſqu'à vous complaire il pouvait s'oublier.
Je ne veux (pardonnez à ce triſte langage)
De vous, pour mon époux, ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé; jugez, & vengez votre offenſe. (*i*)

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenait votre défense,
Mais quitte envers ma gloire, auſſi-bien qu'envers vous,
Je ne ſuis plus qu'un juge à ſon devoir fidelle,
Soumis à la loi ſeule, inſenſible comme elle,
Et qui ne doit ſentir ni regrets ni courroux. (*k*)

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

AMENAÏDE.

J'AI donc dicté l'arrêt.... & je me ſacrifie!...
O toi ſeul des humains qui méritas ma foi,
Toi pour qui je mourrai, pour qui j'aimais la vie,
Je ſuis donc condamnée!.... Oui, je le ſuis pour toi;
Allons.... je l'ai voulu.... mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir!
Des liens, des bourreaux.... ces apprêts d'infamie!
O mort! affreuſe mort! puis-je vous ſoutenir?
Tourmens, trépas honteux.... tout mon courage cède..
Non, il n'eſt point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je meurs en coupable?... un père! une patrie!
Je les ſervais tous deux, & tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon ſeul témoignage, & la voix de mon cœur!

(*à Fanie qui entre.*)

Quels momens pour Tancrède ! O ma chère Fanie !

(*Fanie lui baise la main en pleurant, & Aménaïde l'embrasse.*)

La douceur de te voir ne m'est donc point ravie !

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux !

AMENAÏDE.

Ah !... je vois s'avancer ces monstres odieux....

(*Les gardes qui étaient dans le fond s'avancent pour l'emmener.*)

Porte un jour au héros, à qui j'étais unie,
Mes derniers sentimens, & mes derniers adieux,
Fanie.... il apprendra si je mourus fidelle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux ;
Je ne meurs que pour lui... ma mort est moins cruelle.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, &c.* ALDAMON.

TANCREDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie eſt chère !
Qu'avec raviſſement je revois ce ſéjour !
Cher & brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'eſt toi dont l'heureux zèle a ſervi mon retour.
Que Tancrède eſt heureux ! que ce jour m'eſt proſpère !
Tout mon ſort eſt changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'oſe dire, & plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'eſt trop vanter mes ſervices vulgaires,
Et c'eſt trop relever un ſort tel que le mien;
Je ne ſuis qu'un ſoldat, un ſimple citoyen....

TANCREDE.

Je le ſuis comme vous : les citoyens ſont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient ſous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres,
J'admirai d'aſſez près votre haute vertu;
C'eſt-là mon ſeul mérite. Elevé par mes maîtres,
Né dans votre maiſon, je vous ſuis aſſervi.
Je dois....

TANCREDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulais défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, & dont je suis banni!
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit; plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce Sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple & combattent pour lui,
Et qui vaincraient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étaient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquait à ces grands noms.

TANCREDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(*à ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés,
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte,
Que mes armes sans faste, emblème des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.
(*les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.*)
Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;

Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance,
Elle a conduit mes pas & fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est, *l'amour & l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier, qui veut être inconnu,
Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.
(*à Aldamon.*)
Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCREDE *à part.*

Père d'Aménaïde!...

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affaiblit. Orbassan lui succède.

TANCREDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la faiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,
Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort,
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,

A mon poſte attaché, j'avoûrai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y perſécute, ils ſont affreux pour moi.

TANCREDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, & parais devant elle,
Dis-lui qu'un inconnu brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de ſon ſang, pour ſon auguſte nom,
Pour les proſpérités de ſa noble maiſon,
Attaché dès l'enfance à ſa mère, à ſa race,
D'un entretien ſecret lui demande la grace.

ALDAMON.

Seigneur, dans ſa maiſon j'eus toujours quelque accès.
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur ſang des Français
Uni dans la Sicile au noble ſang d'Argire!
Quel que ſoit le deſſein, Seigneur, qui vous inſpire,
Puiſque vous m'envoyez, je réponds du ſuccès.

SCENE II.

TANCREDE, ſes Ecuyers *au fond.*

TANCREDE.

IL ſera favorable; & ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,
Et qui dans tous les temps accorda ſa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis ſoutient ma cauſe encore.

Aménaïde m'aime, & ſon cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin des camps des Céſars, & loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au ſein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, & qui dans mon malheur
Après Aménaïde eſt ſi chère à mon cœur!
J'arrive; un autre ici l'obtiendrait de ſon père!
Et ſa fille à ce point aurait pu me trahir!
Quel eſt cet Orbaſſan? quel eſt ce téméraire?
Quels ſont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de ſi grand qui le puiſſe enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance,
Qui des plus grands héros ſerait la récompenſe,
Qui m'appartient du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle ſerait fidelle. (*l*)
L'oppreſſeur de mon ſang ne peut régner ſur elle.
Oui, ton cœur m'eſt connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il eſt tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconſtance.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON.

TANCREDE.

AH! trop heureux ami, tu ſors de ſa préſence,
Tu vois tous mes tranſports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funeſtes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCREDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage.
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer, tout obscur que je suis.

TANCREDE.

Comment?...

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime;
La gloire vous attend aux tentes des Césars,
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts:
Fuyez, vous n'y verriez que la honte & le crime.

TANCREDE.

De quels traits inouïs viens-tu percer mon cœur!
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCREDE.

Ciel! Orbassan l'emporte, Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, & mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hymenée,
Et la pompe fatale en était ordonnée...

TANCREDE.

Et je serais témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée.
Vos biens étaient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevait le bien de vos aïeux.

TANCREDE.

Le lâche! il m'enlevait ce qu'un héros mépriſe.
Aménaïde, ô Ciel! en ſes mains eſt remiſe?
Elle eſt à lui!

ALDAMON.

Seigneur, ce ſont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer ſur vous.

TANCREDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie,
Achève.... parle.... hélas!

ALDAMON.

Elle allait être unie
Au fier perſécuteur de vos jours glorieux,
Le flambeau de l'hymen s'allumait en ces lieux,
Lorſqu'on a reconnu quelle eſt ſa perfidie;
C'eſt peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidelle, Seigneur, vous trahiſſait tous deux.

TANCREDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppreſſeur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCREDE.

O Ciel! ô trop funeſte nom!
Solamir!... Dans Byzance il ſoupira pour elle,
Mais il fut dédaigné, mais je fus ſon vainqueur;
Elle n'a pu trahir ſes ſermens & mon cœur.
Tant d'horreur n'entre point dans une ame ſi belle,
Elle en eſt incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé ;
Mais ce secret horrible est par-tout révélé.

TANCREDE.

Ecoute, je connais l'envie & l'imposture :
Eh ! quel cœur généreux échappe à leur injure !
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les Républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accusé par sa voix ;
Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse.
Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons,
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage,
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre & m'éclairer.

ALDAMON.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; il faut donc tout vous dire :
On l'arrache des bras du malheureux Argire ;
Elle est aux fers.

TANCREDE.

Qu'entends-je ?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,
Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCREDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! ſi c'eſt une juſtice,
Elle eſt bien odieuſe ; on oſe en murmurer,
On pleure ; mais, Seigneur, on ſe borne à pleurer.

TANCREDE.

Aménaïde ! ô Cieux !... crois-moi, ce ſacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ſes pas ;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide ;
Et d'un cruel ſpectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compaſſion,
Il s'agite en tumulte autour de la priſon.
Etrange empreſſement de voir des miſérables !
On hâte en gémiſſant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déſerts,
De nombreux citoyens ſeront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCREDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs?
Ses ſuivans conſternés imitent ſes douleurs.

ALDAMON.

C'eſt Argire, Seigneur, c'eſt ce malheureux père...

TANCREDE.

Retire-toi.... ſurtout ne me découvre pas.
Que je le plains !

SCENE IV.

ARGIRE *dans un des côtés de la scène*, TANCREDE *sur le devant*, ALDAMON *loin de lui dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O Ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper, c'eſt ma ſeule prière!

TANCREDE.

Noble Argire, excuſez un de ces chevaliers
Qui contre le croiſſant déployant leur bannière,
Dans de ſi ſaints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venais.... pardonnez .. dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiſcrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le ſeul qui m'oſiez conſoler;
Tout le reſte me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même, pardonnez à mon déſordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCREDE.

Je ſuis un étranger,
Plein de reſpect pour vous, touché comme vous-même,
Honteux & frémiſſant de vous interroger;
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grace
Une ſeconde fois excuſez tant d'audace.
Eſt-il vrai?... votre fille!... eſt-il poſſible?...

ARGIRE.

Hélas!
Il eſt trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCREDE.

TANCREDE.

Elle eſt coupable?

ARGIRE, *avec des ſoupirs & des pleurs.*

Elle eſt.... la honte de ſon père.

TANCREDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je penſais, ſur le bruit de ſon nom glorieux,
Que ſi la vertu même habitait ſur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était ſon ſanctuaire.
Elle eſt coupable! ô jour! ô déteſtables bords!
Jours à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me déſeſpère,
Ce qui creuſe ma tombe, & ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait deſcendre,
C'eſt qu'elle aime ſon crime, & qu'elle eſt ſans remords.
Auſſi, nul chevalier ne cherche à la défendre.
Ils ont en gémiſſant ſigné l'arrêt mortel;
Et malgré notre uſage antique & ſolemnel,
Si vanté dans l'Europe, & ſi cher au courage,
De défendre en champ clos le ſexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr,
Sans trouver un guerrier qui l'oſe ſecourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente;
Tout frémit, tout ſe tait, aucun ne ſe préſente.

TANCREDE.

Il s'en préſentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel eſpoir, Seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCREDE.

Il s'en préſentera, non pas pour votre fille,
Elle eſt loin d'y prétendre & de le mériter,
Mais pour l'honneur ſacré de ſa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, & pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Hé, qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous ſommes en horreur, on eſt glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'oſe m'en flatter... qui combattra?

TANCREDE.

Qui? moi,
Moi, dis-je; & ſi le ciel ſeconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompenſe,
De partir à l'inſtant ſans être retenu,
Sans voir Aménaïde, & ſans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'eſt le ciel, c'eſt Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triſte & flétri ne peut goûter de joie;
Mais je ſens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je ſavoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de reſpect & de reconnaiſſance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naiſſance.
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCREDE.

Vous voyez un vengeur.

SCENE V.

ORBASSAN, ARGIRE, TANCREDE, Chevaliers, Suite.

ORBASSAN *à Argire.*

L'ETAT eſt en danger, ſongeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain ſortir de nos murailles;
Nous ſommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertiſſaient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le deſtin des batailles,
Nous marcherons à lui. Vous, ſi vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un ſpectacle funeſte,
Inſupportable, horrible, à nos ſens effrayés.

ARGIRE.

Il ſuffit, Orbaſſan; tout l'eſpoir qui me reſte,
C'eſt d'aller expirer au milieu des combats.
(*montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et malgré les horreurs dont ma race eſt flétrie,
Je périrai du moins en ſervant ma patrie.

ORBASSAN.

Des ſentimens ſi grands ſont bien dignes de vous.
Allez, aux Muſulmans portez vos derniers coups;
Mais avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, & déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, & mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire;
L'inexorable loi ne sait rien ménager:
Toute horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, & qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient, éloignez-vous.

TANCREDE *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCREDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous, à l'Etat nécessaire.

SCENE VI.

La scène s'ouvre: on voit AMENAIDE *au milieu des Gardes;* les Chevaliers, le Peuple *rempliſſent la place.*

ARGIRE *à Tancrède.*

GENEREUX inconnu, daignez me soutenir;
Cachez-moi ces objets.... c'est ma fille elle-même.

TANCREDE.

Quels momens pour tous trois!

AMENAÏDE.

O justice suprême!

Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule est équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle & juge en aveugle, & condamne au hasard.
Chevaliers, Citoyens, vous tous qui avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie:
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous & moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageais, j'ai trahi votre loi;
Je l'avais en horreur, elle était tyrannique.
Oui, j'offensais un père, il a forcé mes vœux,
J'offensai Orbassan, qui, fier & rigoureux,
Prétendait sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez; mais écoutez, sachez tout mon malheur.
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur. (3)
Et vous, mon père, & vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, & de qui la justice
(*appercevant Tancrède.*)
Aurait pu... Ciel! ô Ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui?... je meurs.
(*elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCREDE.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche! il n'importe.... arrêtez,
Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, Citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier. Ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, & non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts,

Des dignes chevaliers c'eſt le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage,
Que les juges du camp faſſent tous les apprêts.
Toi, ſuperbe Orbaſſan, c'eſt toi que je défie,
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie.
Tes exploits & ton nom ne ſont pas ſans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.

(*il jette ſon gantelet ſur la ſcène.*)

L'oſes-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance inſigne
Ne mériterait pas qu'on te fit cet honneur:

(*il fait ſigne à ſon écuyer de ramaſſer le gage de bataille.*)

Je le fais à moi-même; & conſultant mon cœur,
Reſpectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi deſcendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oſer défier.
Quel eſt ton rang, ton nom? ce ſimple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCREDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, & tel eſt mon deſſein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'inſtant même on ouvre la barrière,
Qu'Aménaïde ici ne ſoit plus priſonnière,
Juſqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, ſachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, & je défends l'Etat.

D'un combat singulier la gloire est périssable,
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCREDE.

Viens : & vous, Chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

SCENE VII.

ARGIRE *sur le devant.* AMENAIDE *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMENAÏDE *revenant à elle.*

CIEL! que deviendra-t-il? Si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille....

AMENAÏDE *appuyée sur Fanie, & se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?
Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grâce? Ah! je tremble & j'espère.
Qu'as-tu fait? & comment dois-je te regarder!
Avec quels yeux, hélas!

AMENAÏDE.

Avec les yeux d'un père.

Votre fille eſt encore au bord de ſon tombeau.
Je ne ſais ſi le ciel me ſera favorable.
Rien n'eſt changé, je ſuis encor ſous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle eſt inaltérable.
Mais ſi vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule inſultante,
Qui ſur mon infortune arrête ici ſes yeux,
Obſerve mes affronts, & contemple des larmes,
Dont la cauſe eſt ſi belle.... & qu'on ne connaît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains raſſureront tes pas.
Ciel! de ſon défenſeur favoriſez les armes,
Ou d'un malheureux père avancez le trépas!

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LOREDAN, Chevaliers.

Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.

LOREDAN.

SEIGNEUR, votre victoire eſt illuſtre & fatale ;
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'Etat ſe livrait tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale.
Ne pouvons-nous ſavoir votre nom, votre ſort?

TANCREDE, *dans l'attitude d'un homme penſif & affligé.*

Orbaſſan ne l'a ſu qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon ſecret & ma haine.
De mon ſort malheureux ne ſoyez point en peine ;
Si je puis vous ſervir, qu'importe qui je ſois?

LOREDAN.

Demeurez ignoré, puiſque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu ſe faſſe ici connaître
Par un courage utile & de dignes exploits.
Les drapeaux du croiſſant dans nos champs vont paraître;
Défendez avec nous notre culte & nos lois ;
Voyez dans Solamir un plus grand adverſaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous raviſſez ;
Le vainqueur d'Orbaſſan nous devient néceſſaire.
Solamir vous attend.

TANCREDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis ;
Je tiendrai ma parole ; & Solamir peut-être
Eſt plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Sachez que je ſuis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance ;
Attendez tout auſſi de la reconnaiſſance
Que devra Syracuſe à votre illuſtre bras.

TANCREDE.

Il n'en eſt point pour moi, je n'en exige pas ;
Je n'en veux point, Seigneur ; & cette triſte enceinte
N'a rien qui déſormais ſoit l'objet de mes vœux.
Si je verſe mon ſang, ſi je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompenſe ni plainte,
Ni gloire ni pitié. Je ferai mon devoir ;
Solamir me verra, c'eſt-là tout mon eſpoir.

LOREDAN.

C'eſt celui de l'Etat ; déjà le temps nous preſſe.
Ne ſongeons qu'à l'objet qui tous nous intéreſſe,
A la victoire ; & vous qui l'allez partager,
Vous ſerez averti quand il faudra vous rendre
Au poſte où l'ennemi croit bientôt nous ſurprendre.
Dans le ſang muſulman tout prêt à nous plonger,
Tout autre ſentiment nous doit être étranger.
Ne penſons, croyez-moi, qu'à ſervir la patrie.

(*les chevaliers ſortent.*)

TANCREDE.

Qu'elle en ſoit digne ou non, je lui donne ma vie.

SCENE II.

TANCREDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connaiſſaient pas quel trait envenimé
Eſt caché dans ce cœur trop noble & trop charmé.
Mais malgré vos douleurs, & malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indiſpenſable uſage
De paraître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit ſon honneur, ſes jours, ſa liberté;
Et de lui préſenter, de vos mains triomphantes,
D'Orbaſſan terraſſé les dépouilles ſanglantes?

TANCREDE.

Non, ſans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Hé quoi, pour la ſervir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCREDE.

Et ſon cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point ſon crime vous irrite.
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCREDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il eſt vrai, je l'ai dû.
Je n'ai pu, cher ami, malgré ſa perfidie,
Supporter ni ſa mort, ni ſon ignominie.
Et l'euſſé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû ſauver ſes jours, & non lui pardonner.
Qu'elle vive, il ſuffit, & que Tancrède expire.

Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô Ciel! je lui fus asservi!
Pouvais-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensais adorer la vertu la plus pure,
Je croyais les sermens, les autels moins sacrés,
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés,
La loi vous persécute, & l'amour vous outrage.
Hé bien, s'il est ainsi, fuyons de ce rivage:
Je vous suis aux combats, je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCREDE.

Quel charme dans son crime à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable.... & peut-être adorée!
Toi qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah! s'il était possible, ah! si tu pouvais être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paraître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma faiblesse est affreuse... il la faut expier,
Il faut périr....mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, défiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCREDE.

Ah! tout est avéré,

Tout eſt approfondi dans cet affreux myſtère.
Solamir en ces lieux adora ſes attraits,
Il demanda ſa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il oſé, s'il n'avait pas ſu plaire?
Ils ſont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avais douté, je dois en croire un père:
Le père le plus tendre eſt ſon accuſateur,
Il condamne ſa fille; elle-même s'accuſe;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur:
Puiſſiez-vous vivre en maître au ſein de Syracuſe,
Et régner dans nos murs, ainſi que dans mon cœur!
Mon malheur eſt certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCREDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru ſe livrer!
Que cette idée encor m'accable & m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie;
Et le ſexe imprudent, que tant d'éclat ſéduit,
Ce ſexe à l'eſclavage en leurs Etats réduit,
Frappé de ce reſpect que des vainqueurs impriment,
Se livre par faibleſſe aux maîtres qui l'oppriment!
Il nous trahit pour eux, nous, ſon ſervile appui,
Qui vivons à ſes pieds, & qui mourons pour lui!
Ma fierté ſuffirait, dans une telle injure,
Pour déteſter ma vie, & pour fuir la parjure.

SCENE III.

TANCREDE, ALDAMON, plusieurs Chevaliers.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts ; le temps est précieux.

TANCREDE.

Oui, j'en ai trop perdu, je m'arrache à ces lieux ;
Je vous suis, c'en est fait.

SCENE IV.

TANCREDE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE, Chevaliers.

AMENAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O mon Dieu tutélaire !
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser ; & mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence ?
Qui pourra condamner ma juste impatience ?
Je m'arrache à ses bras.... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie & montrer tout mon cœur ?
Je n'ose vous nommer..... & vous baissez la vue....
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachaient le jour ?
Vous êtes consterné.... mon ame est confondue ;

Je crains de vous parler.... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

TANCREDE, *d'une voix entre-coupée.*

Retournez.... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix..... je n'ai point d'autre espoir;
Trop de reconnaissance est un fardeau peut-être,
Mon cœur vous en dégage..... & le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... & moi je vais chercher la mort.

SCENE V.

AMENAIDE, FANIE.

AMENAÏDE.

VEILLÉ-JE? & du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendu à la vie?
Ce jour, ce triste jour éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie,
Est un arrêt de mort, plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avaient condamnée.

FANIE.

L'un & l'autre est horrible à mon ame étonnée. (*l*)

AMENAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô Ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,
Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyait son amante!

Il m'arrache à la mort, & c'eſt pour m'immoler !
Qu'ai-je donc fait, Tancrède ? ai-je pu vous déplaire ?

FANIE.

Il eſt vrai que ſon front reſpirait la colère,
Sa voix entre-coupée affectait des froideurs ;
Il détournait les yeux, mais il cachait ſes pleurs.

AMENAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce & m'outrage !
Quel changement affreux a formé cet orage ?
Que veut-il ? quelle offenſe excite ſon courroux ?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux ?
Oui, je lui dois la vie, & c'eſt toute ma gloire,
Seul objet de mes vœux il eſt mon ſeul appui.
Je mourais, je le ſais, ſans lui, ſans ſa victoire ;
Mais s'il ſauva mes jours, je les perdais pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer, la voix publique entraîne ;
Même en s'en défiant, on lui réſiſte à peine.
Cet eſclave, ſa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de ſa vaillance,
L'offre de ſon hymen, l'audace de ſes feux,
Tout parlait contre vous, juſqu'à votre ſilence,
Ce ſilence ſi fier, ſi grand, ſi généreux,
Qui dérobait Tancrède à l'injuſte vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvaient percer ce voile ténébreux ?
Le préjugé l'emporte, & l'on croit l'apparence.

AMENAÏDE.

Lui, me croire coupable !

FANIE.

FANIE.

Ah ! s'il peut s'abuſer,
Excuſez un amant.

AMENAÏDE, *reprenant ſa fierté & ſes forces.*

Rien ne peut l'excuſer....
Quand l'univers entier m'accuſerait d'un crime.
Sur ſon jugement ſeul un grand homme appuyé,
A l'univers ſéduit oppoſe ſon eſtime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié !
Cet opprobre eſt affreux, & j'en ſuis accablée.
Hélas ! mourant pour lui, je mourais conſolée ;
Et c'eſt lui qui m'outrage & m'oſe ſoupçonner !
C'en eſt fait ; je ne veux jamais lui pardonner.
Ses bienfaits ſont toujours préſens à ma penſée,
Ils reſteront gravés dans mon ame offenſée ;
Mais s'il a pu me croire indigne de ſa foi,
C'eſt lui qui pour jamais eſt indigne de moi.
Ah ! de tous mes affronts c'eſt le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connaît pas....

AMENAÏDE.

Il devait me connaître,
Il devait reſpecter un cœur tel que le mien ;
Il devait préſumer qu'il était impoſſible
Que jamais je trahiſſe un ſi noble lien.
Ce cœur eſt auſſi fier que ſon bras invincible ;
Ce cœur était en tout auſſi grand que le ſien,
Moins ſoupçonneux ſans doute, & ſurtout plus ſenſible.
Je renonce à Tancrède, au reſte des mortels ;
Ils ſont faux ou méchans, ils ſont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés ; & ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oublira tout le monde.

SCENE VI.

ARGIRE, AMENAIDE, Suite.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens :
On va combattre, allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire ?
Ah ! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour ?

AMENAÏDE *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, & se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osais nommer, que vous aviez proscrit ;
Le seul & cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas ! le plus injuste ;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O Ciel ! que m'as-tu dit ?

AMENAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède !

AMENAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui ?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre Sénat barbare !

AMENAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui!
Nous lui raviſſions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'eſt lui qui pour nous vient prodiguer ſa vie!
O juges malheureux, qui dans nos faibles mains
Tenons aveuglément le glaive & la balance,
Combien nos jugemens ſont injuſtes & vains,
Et combien nous égare une fauſſe prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMENAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le ſais.... mais, mon père,
Votre vertu ſe fait des reproches ſi grands,
Que mon cœur déſolé tremble de vous en faire.
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMENAÏDE.

Ils ſont trop avilis;
Ils ſont trop malheureux. C'eſt en vous que j'eſpère;
Réparez tant d'horreurs & tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbaſſan n'a ſauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle & me juſtifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMENAÏDE.

Je vole ſur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMENAÏDE.

Moi rester! je vous fuis aux combats.
J'ai vu la mort de près, & je l'ai vu horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez;
J'ai quelques droits sur vous, mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
J'en avais abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égaremens de ton ame éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, & s'en distingue à peine:
Et nos mœurs & nos lois ne le permettent pas.

AMENAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs, indignes & cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que dans ce jour d'injustice & d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi, ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infames liens,
Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père & défende ma gloire!

Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance. (4)
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir,
Quand de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable;
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné.
Ménage ma douleur; & si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, & tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

SCENE VII.

AMENAIDE *seule.*

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède qui me hais, & qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre & t'imiter,
Des traits sur toi lancés affronter la tempête,
En recevoir les coups... en garantir ta tête,
Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi,
Punir ton injustice en expirant pour toi,

Surpaſſer, s'il ſe peut, ta rigueur inhumaine,
Mourante entre tes bras t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juſte, & laiſſer, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima, le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, & l'horreur qui m'accable.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Les Chevaliers & leurs écuyers, *l'épée à la main.* Des soldats *portant des trophées.* Le peuple *dans le fond.*

LOREDAN.

ALLEZ & préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'eſt lui qui nous fait vaincre, à lui ſeul eſt la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras ſont impuiſſans.
Il a briſé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnaient ces brigands ſacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout ſanglans érigez vos trophées;
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des tréſors du croiſſant ornez nos ſaints autels.
Que l'Eſpagne opprimée, & l'Italie en cendre,
L'Egypte terraſſée, & la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut ſe défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'eſt à nous maintenant de conſoler Argire;
Que le bonheur public appaiſe ſes douleurs;
Puiſſions-nous voir en lui, malgré tous ſes malheurs,
L'homme d'Etat heureux, quand le père ſoupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le ſuccès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'eſt-il point revenu?
Ce triomphe à ſes yeux a-t-il ſi peu de charmes?

Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie?
(*à Catane.*)
Seigneur, il a long-temps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune,
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, & daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étais vers le rivage
Où nos fiers ennemis osaient nous résister;
Je l'ai vu courir seul & se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable & calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef & ce don d'un grand cœur:
Un désespoir affreux égarait sa valeur;
Sa voix entre-coupée & son regard farouche
Annonçaient la douleur qui troublait ses esprits.
Il appelait souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappait de sa bouche;
Il la nommait parjure, & malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchait à mourir, & toujours invincible,
Plus il s'abandonnait, plus il était terrible.
Tout cédait à nos coups, & surtout à son bras;
Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance,
Il l'embrasse, il lui parle, & loin de nous s'élance,
Aussi rapidement qu'il avait combattu.

C'eſt pour jamais, dit-il: ces mots nous laiſſent croire,
Que ce grand chevalier, ſi digne de mémoire,
Veut être à Syracuſe à jamais inconnu.
Nul ne peut ſoupçonner le deſſein qui le guide.
Mais dans le même inſtant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des ſoldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée;
Son père en gémiſſant ſuit à peine ſes pas.
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'eſt Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de ſi grands exploits,
Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde,
C'eſt lui que ce matin d'une commune voix
Nous déclarions rebelle, & nous nommions perfide;
C'eſt ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, & quel parti nous reſte?

LOREDAN.

Il n'en eſt qu'un pour nous, celui du repentir.
Perſiſter dans ſa faute eſt horrible & funeſte;
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna ſouvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils ſont connus, il les faut honorer.

SCENE II.

Les Chevaliers, ARGIRE, AMENAIDE *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

IL les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite;
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affaiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez, rendez Tancrède à ma fille innocente.

LOREDAN.

C'est nous en dire trop, le temps est cher, volons,
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

SCENE III.

ARGIRE, AMENAIDE.

ARGIRE.

O Ciel! tu prends pitié d'un père qui t'adore;
Tu m'as rendu ma fille, & tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
(*Aménaïde entre.*)
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.

J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés ;
Je les termine enfin : Tancrède va paraître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMENAÏDE.

Je me consolerai quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, & sera sans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager ;
Et lorsque ses remords expîront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état, sans doute il doit t'aigrir ;
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, & qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré,
Apprends qu'il est chéri, glorieux, honoré ;
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, & de tant de services,
L'excès où ses rivaux portaient leurs injustices.
Le vulgaire est content s'il remplit son devoir.
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme & de notre espérance :
C'est ce que fait Tancrède, il passe notre espoir,
Il te verra constante, il te sera fidelle.
Le peuple en ta faveur s'élève & s'attendrit ;
Tancrède va sortir de son erreur cruelle ;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMENAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.

Que m'importe à préſent ce peuple & ſon outrage,
Et ſa faveur crédule, & ſa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas?
D'un ſeul mortel, d'un ſeul dépend ma renommée,
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment ſans en être eſtimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorais mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promeſſes;
Sa dernière prière a béni nos tendreſſes;
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ſes yeux,
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ſes mânes, par vous, vous trop malheureux père,
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeſte,
Et l'horreur de ma honte eſt tout ce qui me reſte.
Voilà mon ſort.

ARGIRE.

Hé bien, ce ſort eſt réparé;
Et nous obtiendrons plus que tu n'as eſpéré.

AMENAÏDE.

Je crains tout.

SCENE IV.

ARGIRE, AMENAIDE, FANIE.

FANIE.

PARTAGEZ l'alégreſſe publique,
Jouiſſez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu; Tancrède a diſſipé
Le reſte d'une armée au carnage échappé.
Solamir eſt tombé ſous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avait outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle;
Ce peuple ivre de joie, & volant après lui,
Le nomme ſon héros, ſa gloire, ſon appui,
Parle même du trône où ſa vertu l'appelle.
Un ſeul de nos guerriers, Seigneur, l'avait ſuivi;
C'eſt ce même Aldamon qui ſous vous a ſervi.
Lui ſeul a partagé ſes exploits incroyables;
Et quand nos chevaliers, dans un danger ſi grand,
Lui ſont venus offrir leurs armes ſecourables,
Tancrède avait tout fait, il était triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent ſa vaillance?
On l'élève au-deſſus des héros de la France,
Des Rolands, des Liſois, dont il eſt deſcendu.
Venez de mille mains couronner ſa vertu,
Venez voir ce triomphe, & recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous ſert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux eſt pour jamais rendu.

AMENAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connaît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouïs, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.
Mon bonheur est au comble, hélas! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, & mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidelle Aldamon,
Qui suivait seul Tancrède, & secondait ses armes:
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine.
Mais d'où vient que vers nous il se traîne avec peine?
Est-il blessé? ses yeux annoncent la douleur.

SCENE V.

ARGIRE, AMENAIDE, ALDAMON, FANIE.

AMENAÏDE.

PARLEZ, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute, il l'est, Madame.

AMENAÏDE.

A ces chants d'alégresse,

A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je? Ah malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux
Est le dernier des jours de ce héros fidelle.

AMENAÏDE.

Il est mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux,
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle;
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, & de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée:
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMENAÏDE *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher..... ô Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai.... Donnez votre lettre & la mort.

ALDAMON.

Lisez donc, pardonnez ce triste ministère.

AMENAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?

Le pourrai-je ? il le faut.... c'eſt mon dernier effort.

(*elle lit.*)

„ Je ne pouvais ſurvivre à votre perfidie ;
„ Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
„ J'aurais voulu, cruelle, en m'expoſant pour vous,
„ Vous avoir conſervé la gloire avec la vie....
Hé bien, mon père !

(*elle ſe rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les deſtins déſormais
Ont aſſouvi leur haine, ont épuiſé leurs traits :
Nous voilà maintenant ſans eſpoir & ſans crainte,
Ton état & le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde ! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois déteſter,
Que j'apprenne du moins à ma triſte patrie
Les honneurs qu'on devait à ta vertu trahie ;
Que dans l'horrible excès de ma confuſion,
J'apprenne à l'univers à reſpecter ton nom.

AMENAÏDE.

Hé, que fait l'univers à ma douleur profonde ?
Que me fait ma patrie & le reſte du monde ?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMENAÏDE

Tancrède meurt, ô Ciel ! ſans être détrompé !
Vous en êtes la cauſe..... Ah ! devant qu'il expire....
Que vois-je ? mes tyrans !

SCENE

SCENE VI & dernière.

LOREDAN, Chevaliers, Suite, AMENAIDE, ARGIRE, FANIE, ALDAMON, TANCREDE *dans le fond porté par des soldats.*

LOREDAN.

O malheureux Argire!
O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie,
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux versé pour la patrie
Nos secours empressés ont suspendu les flots;
Cette ame, qu'enflammait un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, & se retournant avec horreur vers Lorédan, dit:*

Barbares, laissez-là vos remords odieux:

(*puis courant à Tancrède & se jetant à ses pieds,*)

Tancrède, cher amant, trop cruel & trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.

Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse,
C'est-là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû, tu me l'avais promis;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis,
Honore d'un regard ton épouse fidelle....
(*il la regarde.*)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!....
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE *se soulevant un peu.*

Ah! vous m'avez trahi!

AMENAÏDE.

Qui! moi? Tancrède!

ARGIRE *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, & embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous; elle seule était juste.
Son écrit malheureux qui nous avait armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCREDE.

Aménaïde!... ô Ciel! est-il vrai? vous m'aimez!

AMENAÏDE.

Va, j'aurais en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux dont tu m'as su tirer,
Si j'avais un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCREDE *en reprenant un peu de force, & élevant la voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie était horrible ! hélas ! & je la perds
Quand un mot de ta bouche allait la rendre heureuse.

AMENAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu ! que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler !
Ah, Tancrède !

TANCREDE.

Vos pleurs devraient me consoler ;
Mais il faut vous quitter, ma mort est douloureuse !
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi :
Voilà le digne objet qui me donna sa foi,
Voilà de nos soupçons la victime innocente,
A sa tremblante main joignez ma main sanglante ;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE *prenant leurs mains.*

Hélas ! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie !

TANCREDE.

J'ai vécu pour venger ma femme & ma patrie ;
J'expire entre leurs bras, dignes de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde !...

AMENAÏDE.

Hé bien !

TANCREDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant.... & jurez-moi de vivre....

(*il retombe.*)

CATANE.

Il expire.... & nos cœurs de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard....

AMENAÏDE *se jetant sur le corps de Tancrède.*

Il meurt & vous pleurez....
Vous, cruels; vous, tyrans, qui lui coûtez la vie!

(*elle se relève & marche.*)

Que l'enfer engloutisse & vous & ma patrie!
Et ce Sénat barbare, & ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglans écrasés par la foudre!

(*elle se rejette sur le corps de Tancrède.*)

Tancrède, cher Tancrède!

(*elle se relève en fureur.*)

Il meurt, & vous vivez?
Vous vivez, je le suis.... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourmens qui vous sont réservés.

(*elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah, ma fille!

AMENAÏDE *égarée & le repoussant.*

Arrêtez.... vous n'êtes point mon père,
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère;

Vous fûtes leur complice... ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant...j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède....

(*elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE.

O ma fille, ô ma chère Fanie,
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

Fin du cinquième & dernier acte

VARIANTES

DE TANCREDE.

(*a*) ,, Elle fut jouée par des Français & par des étrangers ,, réunis; c'eſt peut-être le ſeul moyen d'empêcher que la ,, pureté de la langue ne ſe corrompe, & que la prononcia- ,, tion ne s'altère dans les pays où l'on nous fait l'honneur ,, de parler français ".

(*b*) ,, Je ne ſaurais trop recommander qu'on cherche à ,, mettre ſur notre ſcène quelques parties de notre hiſtoire ,, de France. On m'a dit que les noms des anciennes mai- ,, ſons qu'on retrouve dans Zaïre, dans le Duc de Foix, ,, dans Tancrède ont fait plaiſir à la nation. C'eſt encore ,, peut-être un nouvel aiguillon de gloire pour ceux qui ,, deſcendent de ces races illuſtres. Il me ſemble qu'après ,, avoir fait paraître tant de héros étrangers ſur la ſcène, ,, il nous manquait d'y montrer les nôtres. J'ai eu le bon- ,, heur de peindre le grand, l'aimable *Henri IV*, dans un ,, poëme qui ne déplaît pas aux bons citoyens. Un temps ,, viendra que quelque génie plus heureux l'introduira ſur ,, la ſcène avec plus de majeſté ".

(*c*) Edition de 1761:

Rien ne ſaurait plus rompre un nœud ſi légitime.

(*d*) Le ſeul nom de Tancrède enhardit ma faibleſſe.

(*e*) C'eſt lui par qui le ciel veut changer mes deſtins,
C'eſt lui qui découvrit dans une courſe utile,
Que Tancrède en ſecret a revu la Sicile;
Mais craignant de lui nuire en cherchant à le voir,
Il crut que m'avertir était ſon ſeul devoir:
Ma lettre par ſes ſoins, &c.

Argire *à Aménaïde.*

(*f*) Eloignez-vous, ſortez.

AMENAÏDE.

Qu'entends-je? vous! mon père!

ARGIRE.

Vous n'êtes plus ma fille, ôtez-vous de ces lieux,
Rougissez, & tremblez de vos fureurs secrètes :
Vous hâtez mon trépas, perfide que vous êtes ;
Allez, une autre main saura fermer mes yeux.

AMENAÏDE.

Où suis-je? ô juste Ciel! quel est ce coup de foudre?
Soutiens-moi...

(*Fanie l'aide à sortir.*)

SCENE III.

ARGIRE, les Chevaliers.

ARGIRE.

MES amis, c'est à vous de résoudre
Quel parti l'on doit prendre après ce crime affreux.
De l'Etat & de vous je sens quelle est l'injure ;
Je dois tout à la loi, mais tout à la nature ; &c.

(*g*) Plutôt que de se rendre, il a voulu mourir.

(*h*) Avec tant d'infamie enfermés au tombeau ;
Telle est dans nos Etats la loi de l'hymenée ; &c.

(*i*) Punissez ma franchise & vengez votre offense.

(*k*) Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux..
Sans daigner pénétrer au fond de ce mystère,
Je veux à vos dédains opposer mes mépris ;
A votre aveuglement vous laisser sans colère,
Marcher à Solamir & venger mon pays.

SCENE VII.

AMENAIDE, Soldats *dans l'enfoncement.*

IL me faut donc mourir & dans l'ignominie!
On croit qu'à Solamir mon cœur se sacrifie!
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Seul objet de mes pleurs, objet de leur envie,
Je meurs en criminelle: oui, je le suis pour toi;
Je le veux, je dois l'être. Hé quoi? cette infamie,
Ces apprêts, ces bourreaux, puis-je les soutenir?
Mort honteuse! à ton nom tout mon courage cède.
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède.
On peut m'ôter le jour, & non pas me punir.
Quoi! je parais trahir mon père & ma patrie!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Porte un jour au héros pour qui je perds la vie
Mes derniers sentimens & mes derniers adieux.
Peut-être il vengera son amante fidelle.
Enfin je meurs pour lui; ma mort est moins cruelle.

(*l*) Elle serait fidelle, après mon trépas même!
Oui, j'ose m'en flatter, oui, c'est ainsi qu'elle aime,
C'est ainsi que j'adore un cœur tel que le sien;
Il est inébranlable, il est digne du mien:
Incapable d'effroi, de crainte & d'inconstance.

FANIE.

(*m*) Craint-il de s'expliquer; vous a-t-il soupçonnée?

Fin des Variantes.

NOTES.

NOTES.

(1) LA France était alors obérée & surchargée d'impôts ; mais les campagnes étaient cultivées, & si l'on avait comparé la masse des impôts avec la somme du produit net des terres, peut-être l'aurait-on trouvée dans une moindre proportion que du temps de *Charles IX* & de *Henri III*, ou même de *Henri IV*. Si on avait comparé de même la somme de ce produit net au nombre des hommes employés à la culture, on l'aurait trouvée dans un rapport plus grand. Il résulte de cette seconde comparaison, qu'il pouvait y avoir en 1760 plus de valeurs réelles qu'on pouvait employer à payer la main-d'œuvre des travaux, d'industrie & de construction, que dans des temps regardés comme plus heureux. L'impôt est injuste lorsqu'il excède les dépenses nécessaires, & strictement nécessaires à la prospérité publique : il est alors un véritable vol aux contribuables. Il est injuste encore lorsqu'il n'est pas distribué proportionnellement aux propriétés de chacun. Il est tyrannique lorsque sa forme assujettit les citoyens à des gênes ou à des vexations inutiles ; mais il est destructeur de la richesse nationale, lorsque, soit par sa grandeur, soit par sa forme, il diminue l'intérêt de former des entreprises de culture, ou qu'il les fait négliger. Il n'était pas encore parvenu à ce point en 1760 ; & quoiqu'il y eût en France beaucoup de malheureux, quoique le peuple gémit sous le poids de la fiscalité, le royaume était encore riche & bien cultivé. Ce que dit ici M. *de Voltaire* était vrai ; mais ce n'était en aucune manière une excuse pour ceux qui gouvernaient. Tout était si peu perdu à cette époque, que quelques années d'une bonne administration eussent alors suffi pour tout réparer.

(2) *Iphigénie*, près d'être immolée, dit à son père :

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurais s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente.

Cette résignation paraît exagérée : le sentiment d'*Aménaïde* est plus vrai & aussi touchant ; mais dans cette comparaison ce n'est point *Racine* qui est inférieur à *Voltaire*, c'est l'art qui a fait des progrès. Pour rendre les vertus dramatiques plus imposantes, on les a d'abord exagérées ; mais le comble de l'art est de les rendre à la fois naturelles & héroïques. Cette perfection ne pouvait être que le fruit du temps, de l'étude des grands modèles, & surtout de l'étude de leurs fautes.

(3) Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler

M. *de Voltaire*, dans la Comteſſe de Givry, dit en parlant d'un vieux ſoldat :

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.

(4) On a cru reconnaître dans ce vers le ſentiment qu'une longue ſuite d'injuſtice avait dû produire dans l'ame de l'auteur, comme dans ceux-ci :

Proſcrit dès le berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui ſuis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui par-tout de l'envie ai ſenti la fureur,
Depuis que je ſuis né j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de ſa bouche impunie,
Chez les républicains comme à la cour des rois.

On a cru reconnaître encore le ſentiment d'un grand homme, qui après avoir été privé de la liberté dans ſa jeuneſſe pour des vers qu'il n'avait point faits, forcé de fuir en Angleterre la haine des bigots, d'aller oublier à Berlin les cabales des gens de lettres, & la haine que les gens en place portent ſourdement à tout homme ſupérieur; qui après avoir été enfin obligé de quitter Berlin par les intrigues d'un géomètre médiocre, jaloux d'un grand poëte, retrouvait à Genève les monſtres qui l'avaient perſecuté à Paris, à Berlin, la ſuperſtition & l'envie.

Remarquons ici que c'eſt vraiſemblablement au goût de M. *de Voltaire* pour l'*Arioſte* que nous lui devons Tancrède. Il était impoſſible qu'un auſſi grand artiſte ne vit dans l'hiſtoire d'*Ariodane* & de *Genèvre*, un bloc précieux d'où devait ſortir une belle tragédie. C'eſt une des pièces du théâtre français qui fait le plus d'effet à la repréſentation, & peut-être celle de toutes où l'on trouve un plus grand nombre de vers & de ſituations d'une ſenſibilité profonde & paſſionnée.

Fin du Tome quatrième.

DL 5411

(4)

ULB Halle 3
002 716 054

K078

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0468-9

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-711296-p0469-8